Chefs-d'oeuvre de Diderot

Denis Diderot

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

IV DIDEROT

les grands hommes du dix-huitième siècle, sur la sagesse et la félicité d'un prétendu état de nature. Di^ derot, ici) n'est pas encore dégagé pleinement du sensualisme rationaliste où s'est attardé Voltaire. Mais voici que Voltaire est dépassé : VEntretien avec D'A' lembert et le Rêve nous transportent par delà l'horizon borné du bon sens et nous laissent face à fieice avec les intuitions, vérifiées aujourd'hui par la science, d'un matérialisme convaincu. Enfift, VEntretien avec la maréchale^ si on le replace à sa date, apparaît comme la conclusion sereine, tolérante et narquoise, d'une longue expérience. On y relèverait bien par endroits quelques vestiges dece sentimentalisme, déisme serait trop dire^ qui affecte tous les esprits de ce temps; mais jamais la démolition de la morale révélée et de l'échafaudage métaphysique n*a été exécutée d'une main plus correcte et plus ferme. Nous avons rejeté dans les notes quelques remarques provoquées par certaines anomalies^ par certaines vues utopiques. Nous n'y insisterons pas ici. Disons seulement que nous présentons au public une lecture forte et saine, où le charme de la diction et de l'invention ajoute un piquant infini aux vérités qu'il assaisonne. Quiconque aura lu et relu V Allée des épines et le Rêve saura, sur la religion et la philosophie, plus que n'en pourront jamais apprendre les longs traités en jargon spécial; et il le saura en bon français.

Aucun écrivain n'est plus sincère, aucune langue n'est un plus fidèle miroir de celui qui la parle. Toujours courant, Diderot

s'écarte de droite et de gauche pour cueillir une fleur, une image, pour se rapprocher d'un horizon qui l'attire au passage , mais il ne perd de vue ni le chemin ni le but, et il y revient sans cesse avec une animation toujours égale ; il se hâte, il se précipite, il semble parfois qu'on sente haleter son souiHe, palpiter les fibres de son cerveau et de son cœur. On ne le suit pas toujours sans fatigue, mais on est contraint d'admirer sa fougue^ ses transports éloquents, l'intensité de son émotion. 11 porte avec lui son

tempérament dans tous les cadres et tous les sujets. Tel on Ta vu dans le récit et dans la critique, tel on le retrouvera dans la philosophie. Au reste, la philosophie ne le quitte jamais, et l*on comprend que ses amis rappelassent, par excellence, le philosophe. C'est un titre que lui contesteront seulement ceux qui pensent que la philosophie consiste en traités didactiques sur la métaphysique, la morale ou la psychologie. Pour nous, tout écrit qui apporte une vue nouvelle, ou une conception fortement motivée, sur Tunivers et sur l'homme, sur la place de Thomme dans la série des êtres et sur les rapports de Thomme avec ses semblables, cet écrit appartient au domaine de la philosophie.

Maintenant, et sans plus de commentaires, nous quitterons le maître pour un de ses plus déterminés disciples, pour celui-là même qui avait esquissé le plan de cette réduction populaire. Il a beaucoup aimé Diderot; que Diderot le protège contre Poubli.

LOUIS ASSELINE

« Les morts durent bien peu, » a dit le poëte. Prolongeons leur vie en les associant à quelque immortel. Cet honneur posthume, nul ne Ta mieux mérité que Louis Asseline. Ses écrits dispersés fourniront difficilement les preuves de cette activité, de cette puissance de travail et d'organisation qu'il a mises au service de la libre pensée et de la république. Bien peu, cependant, ont fait plus que lui pour nous ramener au dix-huitième siècle, notre guide trop longtemps délaissé; mais beaucoup marcheront dans la voie sans donner un souvenir au penseur militant qui l'a rouverte : car les difficultés de la vie, les obstacles

VI AVANT-PROPOS

suscités par son caractère et par ses idées, laissant le temps à la mort de le surprendre en sa route laborieuse, Tont privé des honneurs si bien dus à ses grandes capacités, à sa vaillante initiative. Il appartient à ses amis de répsirer envers lui Tinjure du sort. Ne semble-t-il pas qu'en fixant ici sa physionomie, en relatant ses pensées, ses efforts et ses espérances, nous le retenions dans le monde des vivants, nous le gardions parmi nous, compagnon des luttes poursuivies ensemble contre les fictions religieuses et politiques, témoin futur des victoires inévitables qui, si elles nous échappent, ne manqueront pas à nos successeurs ?

Vers 1862, le régime de Décembre était à son apogée. Nul n'apercevait, dans la brusque et sotte conclusion de la guerre d'Italie, le premier pas de la politique prussienne, le germe des

complications qui devaient aboutir à Sadowa, à Mentana et à Sedan. Le point noir du Mexique ne se montrait pas encore à ITiorizon. Sous le rayonnement de son étoile malsaine, Tempire s'étalait à Taise, lourdement vautré sur la France; et la France étouffait.

Tristes jours pour la jeunesse! J'en étais, de cette génération condamnée par ses aînées à Tétiolement d'une attente indéfinie. Jamais l'histoire n*aura d'accents assez indignés contre les niais de la rue de Poitiers, dupes qui firent le marché d'autrui, charlatans dont Bonaparte escamota la muscade. Jamais elle ne prononcera de sentence assez vengeresse contre les imprévoyants électeurs qui, tout entiers à rillusion de l'intérêt présent, trahirent l'avenir. Ces gens dépassaient leur droit en violant le nôtre. Quand donc le père saura-t-il que, ne pouvant lier ses fils, il ne peut se lier lui-même? Mais plus funestes encore ont été les ralliés, les adorateurs du fait accompli. Que voulez-vous? étrangers au crime, ils s'en étaient lavé les mains; le temps avait essuyé le sang; la maison était propre et solide : pourquoi seraient-Us restés à la porte ? C'était là qu'on distribuait le butin; Pargent

LOUIS ASSELINE. VII

et les places n'ont point d*odeur. Ainsi raisonnaient les complices apiès coup, les pires^ puisqu'ils ont couvert de leur honnêteté l'ignominie du forfait, orné de leur talent l'indigence misérable du maître et des valets. Ils ont cru à la durée de l'empire, et cette durée est leur œuvre; la chose dont le mépris eût fait justice s'est maintenue par l'adhésion d'une prudence à vue courte.

Donc l'homme du guet-apens avait muselé la presse, frappé d'interdit toute parole et toute pensée libres. 11 n'y avait de tolérance que pour les lécheurs efirootés ou décents, pasquins sceptiques et dilettantes impassibles, pleins de désinvolture dans la platitude : masques à deux profils» riant de l'un, flattant de l'autre. Hors de la clique point de salut. Ceux qui cherchaient leiu* voie la trouvaient barrée par la police, obstruée par les compères. Force leur était bien de demander aux longues causeries une distraction et un remède contre l'ennui morne qui les consumait. De là la vogue de ces « caboulots » obscurs où se sont nouées tant de fortes amitiés, liaisons d'esprit qui souvent gagnent le cœur; de ces brasseries qui blessaient la pudeur et fouettaient la bile des « honnêtes gens, » et d'où, en somme, est sortie la république. £tait-<e dans les salons qu'on pouvait agiter les questions brûlantes de la politique et de la philosophie, exalter les Châtiments, vomir Cousin et consorts, discuter Proudhon ou Louis Blanc, fustiger les nouveaux Robert Macaire, les Marie* Antoinette de contrebande, flétrir enfin l'accouplement du meurtre et de la sacristie, de l'hypocrisie et du parjure? Et comment parler d'autre chose?

Quand le hasard m'eut conduit dans la modeste pension où Asseline prenait ses repas en compagnie de Victor Chauvin, de la Feinte de Vinstruciion publique; d'Edeline, professeur à Fontanes; d'Eugène Despois, du romancier Gaston Lavalley, de l'humoriste républicain Mario Proth, et de tant d'autres, morts et vivants, je me trouvai tout de suite dans mon milieu. Q}a'<m me pardonne ce qu'il y a de

personnel dans ces souvenirs heureux d'une sombre époque. J'étais poète alors, et quelle vanité nafve dans un poète ! Quel épiderme sensible ! La moindre caresse va au cœur, et aussi la moindre piqûre, plus douce que rindiiférence. Mes nouveaux amis connaissaient mon premier livre, ma Flûte de Pan, fleur éclose sous un ciel inclément. N'allez pas croire au moins à une société d'admiration; notre sympathie avait un fonds plus solide que la mutuelle bienveillance; elle tenait à des affinités moins superficielles. Tous nous haïssions l'empire, nous aimions la liberté.

Ces professeurs, ces écrivains, ces artistes de tempéraments divers, rapprochés par l'éducation et par l'âge, par des aspirations et des haines communes, formaient un groupe dont Asseline était visiblement le centre. A quoi tenait cette influence? Pourquoi s'^telle exercée dans un cercle restreint, sur une minorité, et n'a-t-elle pas produit tous les résultats qu'on en pouvait attendre? C'est ce dont on ne peut se rendre compte^ à moins d'étudier l'individu et le milieu. La suite de ce travail nous fera pénétrer dans ces couches concentriques de circonstances proches et lointaines, auxquelles chacun doit s'adapter avant de les régir. Pour le moment, nous essaierons de démêler ce qui, dans le caractère et les aptitudes d' Asseline, a déterminé et circonscrit son action.

Sa personne était pleine de contrastes. Son corps était massif et alerte. Sa face épaisse s'éclairait d'un sourire narquois. De sa grosse moustache rousse filtrait une voix grêle et mordante. Un front large et haut, bien modelé, sérieux et noble, dominait des

yeux gris-bleutés, fins; le papillotage des lunettes atténuait Téclat du regard et en doublait la mobilité.

Ses convictions fortes étaient servies par un esprit délié, par un langage précis, à la fois tranchant et piqxiant. Lojral et franc, il avait dans les manières, comme dans le sang et dans son nom même, quelque chose du Normand subtil et avisé. Très-susceptible, entier dans ses opinions, il ne manquait ni de sang-froid, ni

de prudence. Son radicalisme, ce qu'on a appelé son intransigeance, admettait des tempéraments; et nul ne savait mieux la distance qui sépare la pratique de la théorie; toutefois, et je l'en loue^ il cherchait tous les moyens d*abréger, de supprimer cette distance. Aussi ne voyait-il les compromis qu'avec une méfiance extrême ; non qu'il en méconnût la nécessité ou qu'il en proscrivît l'usage, il en condamnait la mode, la manie. Il pensait que le plus souvent la ligne d. oite est le plus court chemin et le plus sûr, que les années perdues en contre-marches ne se retrouvent pas, et que les fausses manœuvres écartent du but. Four lui, le but était la réduction au minimum des fictions sociales par la suppression de toutes les fictions religieuses et métaphysiques. Jamais il n"a varié sur ce point, et cette donnée a été la règle constante de ses actes et de ses jugements.

En thèse générale, nul ne contestera la correction de ces maximes. Mais l'amour de la rectitude s'aigrit volontiers en haine de l'élasticité; la clairvo3rance a ses excès, elle mène au soupçon : Asseline avait tant vu de palinodies qu'il en voyait partout. La rouerie l'exaspérait. Or, derrière toutes les actions il y a des hommes : en criblant de sarcasmes les fils ou ficelles de la comé-

die politique, Asseline atteignait machinistes et marionnettes, premiers rôles et comparses; il le savait, et, de propos déterminé, il poursuivait sans pitié ceux qu'il considérait, à tort ou à raison, comme des transfuges inconscients ou comme des apostats ambitieux : les dupés et les dupeurs, surtout les dupeurs dupés, ont été harcelés de son ironie.

Ici nous anticipons; mais tous les traits de cette physionomie étaient visibles dès le premier jour, avant que le temps se chargeât de les accentuer. Nous les avons mis en relief tout d'abord, parce que, dans la destinée d' Asseline, ils ont joué le rôle de facteurs principaux.

Asseline a eu de nombreux amis, ceux qui, partageant ses convictions, ont été séduits par son esprit

robuste et ingénieux, par son énergie persévérante. Il a eu de plus nombreux ennemis, et je ne parle pas de la cohue réactionnaire, foncièrement hostile à qui pense, parle et agit librement ; il a eu des ennemis dans le camp de la liberté, ennemis puissants ou mieux servis que lui par les circonstances, qui Tont traversé, harassé, vaincu. Tristes représailles. L'homme étant donné, il n'en pouvait être autrement. Âsseline en a souffert; mais la cause qu'il soutenait n'en a pas été amoindrie, bien au contraire; en dépit d'apparences douloureuses, la dernière victoire appartient aux fidèles de la voie droite.

Pour moi, il est presque inutile de le dire, les rares qualités d'Asseline m'ont plus frappé que leurs débuts complémentaires; sans me faire illusion sur les déboires qu'il se préparait, rapproché souvent par mes goûts, par mes habitudes, de ceux qu'il a blessés et qui lui ont rendu ses coups avec usure, et contre lesquels)e n'ai point partagé ses préventions alors même que je n'approuvais pas leur conduite, je n'ai jamais cessé d'honorer sa franchise et son courage, d'aimer sa forte et fine nature.

On ne pouvait le pratiquer quelque peu sans reconnaître l'étendue de son instruction, la sûreté de ses informations sur tout homme et toute chose. Les antécédents des républicains, des orléanistes, des cléricaux, des aigrefins et des bonzes, les dossiers de la horde décembriste, complices et ralliés, officiels, officieux, sceptiques, étaient soigneusement classés dans sa mémoire et lui fournissaient de promptes et vives reparties : il avait ce genre d'esprit à un haut degré; c'était un des charmes de son entretien. Où avait-il acquis ces ressources qu'il a utilisées depuis dans la polémique ?

Né à Versailles en 1829, il finissait ses études à Charlemagne et commençait son droit au moment où l'infatuation de Guizot, — je suis toujours plus qu'étonné quand je vois les nôtres invoquer la sagesse de cet esprit buté, — au moment où l'aberration de Louis-Philippe déchaîna la révolution de 48* Asseline

était en âge de comprendre les causes du mouyement, les naïvetés, les illusions, les £iutes de tout genre qui amenèrent l'avorteroent rapide de la seconde république. Je ne sais dans quelle mesure il a été mêlé à ce choc d'utopies d^où sortit le fameux

spectre rouge» Ms, eût dit Hésiode, de la Peur amoureusement unie au Chaos. Il ne donna guère^ je pense, dans le robespierrisme sentimental, — il éventait Rousseau d^une lieue. Lliumanitairerie de Pierre Leroux, l'Icarie, le Phstenstère ont toujours tenu fort peu de place dans ses pensées. Proudhon, par certains côtés, la vigueur, la puissance critique et polémique, Taura touché davantage, et aussi la vaillance de Barbes. Mais il a dû appréder surtout le sens droit et Tinitiative hardie de Ledru> Rollin. Avec quelle douleur et quelle colère il a suivi la marche hypocrite de ces pseudo-libéraux, de ces modérés qui n'hésitèrent pas à enchaîner IMnsurrection de Juin, comptant sur un massacre et une répression aveugles pour livrer la république désormais sans [défense au premier intrigant sans scrupules ! Comme il a maudit ces niaises complaisances, cette sotte bon" dieu$erie qui laissait arroser d'eau bénite les arbres de liberté et les fêtes républicaines, et qui nous a valu les expéditions de Rome, à l'extérieur et à l'intérieur! Enfin, que penser d^xne république qui se condamne elle-même, qui rappelle dans son sein les Bonaparte^ c'est-à-dire l'empire, et qui, pour comble d'imprudence, confie à un suffrage universel vicié par la légende impériale le choix du magistrat suprême? Et puis, étonnez-vous de la défiance qu'Assdine a toujours conservée à l'égard des gens de 48.

Pendant une dizaine d'années (i85i-i860), il vécut loin de Paris, un peu à Bordeaux, où il pkdda, je crois, beaucoup à Montlieu, dans ce qu'il appelait « la plus inférieure de toutes les Charentes, » s'initiant à l'industrie et au commerce agricoles. Son père avait U une exploitation de pins-résine qui devait surtoat rapporter à notre ami des soucis cruels et des embarras pécuniaires inextricables.

Lorsque^ muni de connaissances pratiques qui ne l'avaient point détourné des lettres et de la philosophie, il revint à Paris tenter la fortune, la maison Hachette fondait la Bibliothèque des chemins de fer. Il voyagea pour cette entreprise, et sa curiosité sagace y trouva de nouveaux aliments. En installant et en inspectant ces dépôts de livres qui ont assurément contribué à la diffusion des lumières, il apprenait à connaître la France, les intérêts, les mœurs et les idées de la province. La fréquentation des voyageurs de commerce, une classe dont les services ont été fort justement appréciés par le chef de l'Union républicaine, et où les grossiers loustics sont moins communs qu*on ne pense, explique certains côtés extérieurs d'Asseline. cette promptitude à la riposte, cette absence de timidité et de vénération^ qui le mettaient à Taise dans toutes les sociétés, chez Michelet comme chez Victor Hugo; il y avait gagné, de plus, l'habitude et le besoin des afiaires.

Toujours en quête de combinaisons et de plans, il avait ce grand mérite que, ne voulant être et n*étant étranger à rien, il s'intéressait à tout. Le naturaliste et le médecin le trouvaient informé des plus récentes théories de la physiologie et de l'évolution; avec les chimistes, il s'entretenait de molécules et d'atomes ; d'art avec les peintres et les poètes. En géographie, en histoire, il était au courant de toutes les découvertes et de toutes les méthodes. Les conquêtes de la linguistique et de l'exégèse l'émerveillaient. Point de question juridique, administrative, financière, de procédé industriel qui ne le passionnât. Les spécialistes traitent d'amateurs ceux qui s'ingèrent de tout connaître. Le philosophe embrasse tout et les laisse dire; il les fiait collaborer bon

gré mal gré à sa conception générale, coordonnant les résultats de leurs travaux dans une synthèse qui doit être l'expression de plus en plus exacte et complète de la réalité. Ainsi faisait Asseline, il avait l'instinct encyclopédique. Ce n'était encore chez lui qu'une tendance en i863, 1864, lorsqu'il

dirigeait chez MM. Hachette le délicat service de la publicité et de la presse, ou quand, momentanément privé de sa place, il cherchait des ressources dans quelque stérile labeur littéraire. Elle ne s'accentua qu'en i865, dans une conférence sur Diderot, brochure maintenant rarissime^ et que reproduit en partie la préface du tome premier.

Il n'existait dans ce temps-là que trois journaux où l'on pût décemment écrire, le Siècle, le Temps et VOpinion nationale, tous trois soigneusement gardés et qui d'ailleurs ne répondaient guère aux aspirations des générations nouvelles. Quant à la triomphante Revue des Deux Mondes, capitole des gros bonnets, elle n'accueillait, et avec quelle bonne grâce! que les travailleurs obscurs et exploités jusqu'aux moelles. L'empire a£Fectait de tolérer la littérature et la philosophie, mais malheur aux feuilles infectées du « mauvais esprit ! » Vite un bon conseil aux imprimeurs, et elles tombaient sourdement, faute d'encre. De quoi pouvaient-elles se plaindre? Ne mouraient-elles pas de leur belle mort, sans procès et sans amende ? Le « mauvais esprit » les avait tuées. C'est ce qui arriva en i863 à Vinnocenie Réforme littéraire de MM. Laurent Pichat et Reyneau où Asseline^ Lavalley et moi

nous avions trouvé accès, en compagnie de Despois, de Fréd. Morin et de quelques autres malintentionnés. De même, un peu plus tard, pour la Nouvelle Revue de Paris, entreprise du même groupe. Toutes deux expirèrent en quelques numéros.

Cependant les élections récentes avaient porté à neuf le nombre légendaire des cinq. L'entrée au Corps législatif de ces perturbateurs fieimeux, Thiers, Jules Simon, Guéroult, faisait trembler l'empire sur ses fondements. Certes, l'aventure mexicaine, la plus belle pensée du règne, rassurait nos grands politiques. Mais, grave symptôme, on recommençait à penser. Le « trouble avant-coureur » gagnait les hautes sphères. Le doux rêveur, l'homme à l'œil terne, éprouvait je ne sais quelles velléités bucoliques. Déjà ea coqueUerie

XIV AVANT-PROPOS

réglée avec sa femme, arec U mère sainte Eglise, arec les classes ouvrières, il eut la fantaisie de faire alterner en des chants pastoraux Eugénie et Marguerite, la police et les questions sociales, le sacré Cœur et la libre pensée. Il devait vérifier ime fois de plus la sentence de Tacite : « La tyrannie et la liberté, choses irréconciliables. »

La jeunesse remuait, sans ligne de conduite bien arrêta, mais décidée cependant à « saper nos institutions. > Son hostilité manifeste se faisait jour à chaque page de la Rive gauche^ du Candide et autres menues gazettes du quartier latin. La politique en était exclue, et pour cause, ou n'y paraissait que sous prétexte d'histoire ; mais on y attaquait ouvertement les religions et les

doctrines officielles. La campagne des enterrements civils commençait.

Cette renaissance confuse était marquée du moins d'un trait dominant. Elle était nettement matérialiste. La masse des esprits émancipés ou avides d'émancipation ne distinguait pas entre les nuances assez voisines, bien qu'ennemies aujourd'hui, du positivisme religieux ou hétérodoxe, du phénoménisme (qui est, paraît-il, le fin du fin), entre tous ces euphémismes qui, en dernière analyse, supposent, déguisent et recouvrent le matérialisme scientifique. Quant à l'artifice subtilisant qu'on nomme kantisme et néo-criticisme, et qui reconstruit sur les postulats de la raison pratique tout l'édifice spiritualiste démoli par la raison pure, il n'était encore que l'amusement de quelques éclectiques échappés. L'occasion était bonne pour prendre la tête du mouvement, grouper toutes les forces de la libre pensée, et assurer au matérialisme l'initiative d'une révolution inévitable. Asseline, à ce moment, conçut le pian de bataille : une feuille polémique à l'avant-garde; au centre une -Revuet et des livres, dos livres de science et d'art sur les ailes; enfin, comme réserve, une vaste encyclopédie. Par malheur, le nerf de la guerre. Tarant, manquait, manqua toujours* S'il se fût trouvé alors un Ménierl

LOUIS ASSELINE. XV

Quoi qu'il en soit, AsseHne tenta l'entreprise, et il y préluda par la conférence sur Diderot.

Les positivistes se sont fait honneur en revendiquant E^erot comme un précurseur et un maître. Mais, disons-le en passant, il

ne leur appartient pas. Le positivisme a pour principe d'éluder les questions qu'il lui plaît de déclarer insolubles; après avoir posé en fiût que toute connaissance est relative à l'homme (il n'y en a, en effet, pas d'autres)^ il laisse à Vabsohi, à Vinconnaisêoble un domaine quelconque, plus impossible encore qu'inutile à connaître. Il ne supprime pas, il écarte seulement les prétendus problèmes de la métaphysique; et, en cela, il procède à la fois et des sceptiques anciens, tels qu'iÉnésidème, et des sensualistes modernes, Locke, Condillac, fort enclins à limiter la portée de nos instruments de connaissance. Nous ne nions pas la commodité, ni même Tutilité toute relative de ce point de vue ; mais Diderot s'y est rarement placé, et ne s'y est jamais tenu. Jamais tempérament ne fut moins porté aux réticences. Son génie n'a point assigné de bornes à la connaissance; il admet, non pas un absolu inconnaissable y mais un inconnu qui recule indéfiniment devant les progrès de l'expérience. Il est le précurseur, non de la prudence positiviste, mais de la hardiesse évolutionniste. On voit aujourd'hui la distance qui sépare celle-ci de celle-là.

La fondation de la Revue encyclopédique suivit d« près la conférence. C'était la première manifestation, le premier effort du groupe ovi l'on remarquait, à côté d'Asseline, des naturalistes et des médecins, Onimus, Albert Regnard. La Revue pouvait-elle vivre, subsister? Le gouvernement comprit sans doute combien cette question eût été embarrassante; il se chargea de k trancher. Un numéro seul parut. Le second a été composé, il existe peut-être, et les bibliophiles paieront quelque jour au poids de l'or cet exemplaire unique.

En 1866, un pharmacien de Ghoisy-le-Roi, homme

dont on ne saurait trop honorer le dévouement désintéressé, le D' Auguste Coudereau, résolut de consacrer à la défense du matérialisme un bien mince capital, toutes ses économies. Asseline saisit avidement cette chance de rétablir la partie. La Revue avait été étouffée, le journal de polémique et d'avant-garde vécut dix-huit semaines; mais il ne faut pas mesurer son succès à sa durée. Son titre, la Libre Pensée, a passé dans la langue usuelle, avec un sens précis et défini ; la feuille a disparu, la chose et le mot sont restés.

Depuis longtemps une parfaite conformité d'opinions philosophiques m'unissait à Asseline. Bien des fois nous avions repris ensemble les questions qui pas* sionnaient mon cher Lataye, autre ami regretté, l'ami de ma jeunesse. Depuis que renseignement philosophique de l'aime université m'avait fait toucher du doigt la pauvreté du baralipton et de l'observation interne, après la station de rigueur devant le mirage panthéiste, je m'étais rapidement dégagé de toute illusion verbale, Lucrèce était pour moi, épris d'art et de poésie, ce que Diderot fut pour Asseline, Thomme d'action et d'initiative; déjà je m'essayais à cette traduction longtemps caressée qui a vu le jour en 1876. On conçoit le plaisir que j'éprouvais à retrouver tous les samedis mes propres pensées sous la plume caustique d'Asseline, dans la polémique ardente de Regnard, dans la prose convaincue, ingénieuse, éloquente souvent, de Coudereau, de Thulic, de Letourneau. Ma collaboration fut tout de suite acquise à ces francs et brillants lutteurs. Mais nous parlions trop haut et trop net pour parler longtemps. Tout en visant bien au delà, nous touchions aux choses saintes, au poissard en chef Veuillot, au médiocre compilateur Dupanloup. C'est ce qui s'appelle commettre le délit d'outrage à

la morale publique et religieuse, lequel n'a pas été inscrit pour rien dans nos codes (espérons vaguement que nos modernes législateurs s'épargneront la sottise de l'y maintenir I) Il paraît que Regnard, tel fut du moins l'avis, connu d'avance, de l'honorable

LOUIS ASSELINE. XVII

DelesvaaXf avait franchi les bornes prescrites par les lois divines et humaines; de forts attendus envoyèrent l'imprudent à Sainte-Pélagie, au grand dommage de cet esprit distingué, et sans profit pour qui que ce soit. Quand donc supprimera-t-on les faux délits i Quand donc réservera- t-on la prison aux attaques matérielles et directes contre la vie et la propriété ? Mais ce sont là des questions qu'on ne traite pas en trois lignes, et qui, d'ailleurs, malgré leur urgence, conserveront longtemps le triste privilège de l'opportunité.

Le jugement, ni meilleur ni pire que tant d'autres du même genre, qui frappa Regnard, n'atteignait pas le journal. Mais en fait, sinon en droit, la Libre Pert" sée était supprimée. Nous n'avions pas l'intention de poser les armes. Dès 1867, grâce à quelques souscriptions et à nos modestes ressources, la Libre Pensée reparut, nullement déguisée, sous le titre de Pensée nouvelle^

Les titres ont leur valeur, et celui-ci était juste, soit comme allusion à la nouvelle vie de l'organe défunt, soit comme défi à la vieille doctrine métaphysique. La méthode expérimentale, le matérialisme scientifique seraient-ils anciens comme le monde, ils seront nouveaux jusqu'à ce qu'ils aient, sur tous les terrains,

triomphé de la routine et de la superstition. Les deux années qu'a duré la Pensée nouvelle compteront parmi les plus heureuses de notre existence. Je nous vois encore, dans une petite chambre de la rue des Noyers, lisant les articles, nous distribuant la besogne, discutant le sujet du bulletin, arrêtant les termes des répliques urgentes. Chacun était sur la brèche, nous faisions face de tous côtés soit à nos adversaires courtois, les rationalistes de la Morale indépendante^ de la Libre Conscience,^ soit à nos tièdes alliés, les panthéistes et les positivistes, soit à nos ennemis directs, les mystiques et les cléricaux. D'excellentes recrues avaient grossi nos rangs. Le concours d'Âssézat, Yves Guyot, Paul Lacombe, Issaurat, Louis Mullem,

XVIII AVANT-PROPOS

S* Moriih-Miron.AbelDeroux, nous permettait (Saborder avec compétence toutes les questions de pénalité, d'économie politique, de droit, d'art, d'exégèse.

Asseline était rentré à la maison Hachette et y avait repris ses fonctions. Mais bien qu'absorbé par tes^ travaux extérieurs, sa part dans la direction et la rédaction de la Pensée nouvelle n'en fut pas moins considérable. Outre des bulletins fort piquants, il y publia notamment contre la saugrenue et malpropre idolâtrie du Sacré Cœur une série d'articles qui ont été réimprimés (i). C'est l'histoire exacte et succincte de l'hystérique Marguerite-Marie et du tendre La Colombière. On sait quel parti les jésuites ont tiré des visions de cette hallucinée idiote, digne pendant des convul-

sions jansénistes exécutées sur la tombe du diacre Paris. Nous recommandons ce petit livre à ceux qui veulent s'initier, sans perdre trop de temps, à l'une des plus ridicules et des plus fructueuses entreprises des enfants d'Ignace et d'Escobar ; ils n'en savoureront que mieux la honte que l'Assemblée « élue en un jour de malheur, » tenta naguère d'infliger à la France, quand ce trop long parlement osa vouer au viscère idéal la patrie de Voltaire et de Diderot.

La publication de la Pensée nouvelle se poursuivit régulièrement durant deux années entières. Elle n'avait pas été inquiétée. Les quelques milliers de francs nécessaires à la vie d'une feuille relativement peu coûteuse auraient pu se trouver encore. Mais diverses considérations nous décidèrent à porter ailleurs notre effort ; les unes, secondaires : difficulté pour la plupart d'entre nous de se consacrer à une tâche plus que gratuite (Asseline, entre temps, s'était marié; conformant ses actes à sa doctrine, il avait épousé civilement, par-devant un adjoint clérical et en présence d'une très nombreuse et sympathique assistance, une jeune allé charmante et intelligente qu'il n'avait pos

(i) Marie Alacoque et le Sacré Ccsur, in-i8, 48 p. Paris, Sagoier, 3873.

eu besoin de coxiTertir à ses principes et dont Tinaltécable affection devait alléger ses labeurs et ses peines); d'autres, réeDement péremptoires : notre oeuvre pcAls^ mique était accomplie ; nous ne pouvions, sans nous répéter, revenir chaque semaine sur des questions vidées; il eût fallu, à cette heure où Tempire penchait vars son déclin, appliquer notre méthode à la critiqi» et à la

solution des problèmes politiques et sociaux* Or le cautionnement et le timbre mettaient la politique hors de notre portée.

Assdine n'a jamais songé sans un regret mêlé de plaisir à la Uère Pensée et à la Pensée nouveile, ces filles, mortes jeunes, de notre jeunesse. Elles ont du moins creusé leur sillon, et les germes qu'elles y ont déposés, en dépit des intempéries cruelles et des végétations stériles qui en ont arrêté le développement, mûriront quelque jour. Toutes les variétés de Pidéa: Hsme et du scepticisme passeront, et le matérialisme scientifique restera seul debout sur la place où fat la métaphysique. C'est pourquoi la Pensée nouvelle mérite de vivre dans le souvenir de ceux qui savent voir au delà du chaos des doctrines et des nuances passagères. Elle est, et elle demeurera, un des monu. ments philosophiques de notre âge. Cette conviction où la vanité, croyez-le bien, n*a que peu de part, que ni le rire, ni même le sourire n'altéreront, tempérait singulièrement l'amertume d'un suicide apparent ; et c'est pleins d'espoir qu'après avoir repris haleine, nous nous jetâmes, sur les pas d'Asseline, dans une plus vaste entreprise.

Il avait été question pendant quelque temps d'une encyclopédie par volumes, sous l'inspiration de feu Duveyrier, à ce que je crois, et avec le concours de Sainte-Beuve, Les fonds devaient être avancés par la maison Péreire. Asseline s'était mis en rapport avec Porganisateur principal; il comptait sur l'incohérence et le vague de ce qu'on appelait les doctrines saintsimoniennes, pour Éaire passer à une école plus sûre de sa méthode la direction de Toeuvre annoncée.

Mais, précisément, le saint-simonisme était trop inconsistant, même pour établir un programme, trop démodé pour en assurer le succès. Il n*y eut même pas un commencement d'exécution, le projet avorta. Mais Pidée était mûre. La France^ en reprenant possession d'elle-même, éprouvait le besoin de recueillir et de fixer son patrimoine scientifique, d'en dresser un répertoire qui pût servir de base à un régime intellectuel, à un ordre nouveau. Tel avait été au dix-huitième siècle l'office de r-E«C)^c/q;? ^^ie,,cette'grande préface de la Révolution. Une récapitulation analogue s'imposait au dix-neuvième siècle ; et la méthode expérimentale pouvait seule y. présider. Les quelques compilations qui, de nos jours, ont usurpé ceiiom fameux, ou bien portaient l'empreinte d'un cléricalisme plus ou moins discret, ou bien dissimulaient, sous une impartiale banalité, l'absence de cohésion et d^unité. Au reste, tant de découvertes avaient changé l'aspect et le sens du savoir humain, qu'il y avait lieu d'en présenter l'ensemble et les conclusions avec plus de force et de justesse. Ces considérations frappaient un certain nombre d'esprits indépendants. Asseline apporta à la société en voie de formation le concours de son activité et de son groupe. Les souscripteurs répondirent à l'appel, une assemblée approuva les statuts et le plan, et le travail commença par l'élaboration des listes alphabétiques et la distribution des matières entre les membres du comité et les rédacteurs. La Pensée nouvelle ^ qui avait encore un an à vivre, se trouva être le moniteur naturel de V Encyclopédie générale, et la direction matérialiste triompha rapidement des divergences; les almanachs où elle résumait tous les ans rétat sommaire des sciences et des arts, les livraisons compactes qui se

succédaient avec une suffisante régularité, l'éclat de tous les noms connus du vieux et du jeune parti républicain, un débit croissant, tout assurait la continuation et l'achèvement de l'œuvre commune, lorsque la fatale guerre vint couper court à une entreprise qui fera quelque jour la fortune d'un

éditeur intelligent. Mis au courant de la science, et allégés de quelques articles de circonstance, les trois volumes parus formeraient pour une nouvelle édition en excellent point de départ.

L'interruption de VEncyclopédie ne fiit pas le seul déboire d*Asseline en cette néfaste année 1870. Une correspondance politique qu'il avait créée, qu'il rédigeait^ autographiait, expédiait presque à lui seul^ sa collaboration littéraire à plusieurs journaux de province, à des organes parisiens tels que la Revue politique, fondée par MM. Challemel-Lacour, Brisson^ Allain-Targé, Gambetta, Spuller et tout le groupe directeur de rUnion républicaine, son emploi à la librairie Hachette^ tout croulait du même coup avec Texécrable empire. Mais les malheurs privés se fondaient et disparaissaient dans l'infortune publique. L'anéantissement des fruits acquis ou espérés de son immense labeur n'ébranla point son énergie.

11 s'était mêlé dix ans à tout le mouvement philosophique et à tous les efforts politiques qui auraient amené fatalement la fin du césarisme. Il avait suivi et compté d'un œil inquiet tous ces points noirs qui s'élevaient à l'horizon. Sans prévoir que l'empire dût être aussi funeste à la France en sa débâcle qu'en sa prospérité, il

avait depuis longtemps perdu l'espoir d'une solution pacifique, il sentait que la camarilla, acculée par l'opinion, poussée à l'abîme par les fautes du maître, entraînerait le pays avec elle dans quelque terrible catastrophe. La folie du Mexique, l'abandon du Danemark en 1864, l'humiliation de Sadowa, le crime de Mentana, la désaffection de l'Italie; d'autre part, l'agitation socialiste, la polémique ardente, le procès Baudin, les élections de 1869, l'assassinat de Victor Noir, la stupide invention du complot de Blois, rappel in extremis au faux libéralisme de l'apostat Ollivier et consorts, la grande duperie du plébiscite, l'impossibilité de vivre; enfin le redoutable développement de la puissance prussienne ; tout annonçait à la fois la guerre sans alliés avec une armée désorganisée

et la dé£àite ou une victoire pire que le désastre. Dans le sang Tempire était né; il périrait ou se retremperait dans le sang : alternative également effroyable, dilemme insoluble. Quel caprice du sort eût prévenu ces maux ? La mort de Napoléon III, un coup de foudre supprimant, broyant en poussière le r^ime et la dynastie ? Car^ en dépit des graves théories et de leur justesse générale, il est tel fait brutal qui rompt la chaîne des événements, il y a de petites causes qui produisent de grands effets. A tout prendre, une résistance énergique de Topinion, peut-être une révolte heureuse, pouvait dissiper la tempête avant que le nuage crevât. Asseline hâtait donc de tout son effort insurrection de la pensée, de tous ses vœux le déchaînement populaire. L'une se préparait, l'autre échoua. La bataille de Clichy eut raison de la manifestation Baudin ; la prudence, une prudence né» cessaire, dispersa les foules accourues aux funérailles de Victor Noir. Asse-

line marchait là au premier rang. Le plébiscite offrait à la France son salut, elle se livra : de mauvaise grâce, sans doute ^ mais son hésitation visible ne pouvait qu'accélérer sa perte; elle était encore une fois complice de ses désastres. O libéraux, ô modérés dont la mollesse abusa le suffrage universel, vous qui ne laissez passer aucune faute sans la commettre, de quel juste ressentiment Asseline était animé contre vous !

Enfin la sinistre équipée est résolue. Le casse-tête a raison des démonstrations en faveur de la paix; l'allégation d'une insulte imaginaire, un mensonge aussi patent que prémédité, la forfanterie d'un ministre de la guerre, la niaiserie criminelle d'une femme, l'infatuation d*un « cœur léger », instrument et plastron d'intrigants qui le méprisent, prévalent sur la clairvoyance patriotique de Thiers. La guerre, si facilement évitable, est déclarée, engagée, en dépit du sens commun, par petits corps dispersés, sans armes, sans munitions, sans vivres; et les pauvres plébiscitaires sont réveillés par trois défieùtes en un jour.

LOITIS A9SSL1NE. XXHI

Reichshoffen, Forbach et Spikeren. Allons^ c*e$t Pheure, la dernière : un vote, et la France se délivre à la fols de Pempire et de Tinvasion. Avec tous les hommes sensés, Asseline espère, demande, réclame à grands cris la déchéance. Non, Téchec d'un« misérable échauffourée à la Villette déconcerte les députés ; la Chambre tergiverse. En route pour Sedan l

Asseline avait pris une part active à la révolution du 4 septembre. Quand, peu de jours avant Pinvestissement de Paris, je le trouvai aux Tuileries, dépouillant les papiers du cabinet impérial, le gouvernement lui proposait la mairie du XIV«

arrondissen»ent. Il ne comptait pas beaucoup, avouons-le, sur les hommes auxque& était échu le lourd fardeau de la défense ; et bien d'autres ont pensé comme lui qu'on n'avait assez fait dans ce temps ni pour Paris, ni pour la patrie, ni pour la république. Admettons que la t&che était surhumaine, et n'en parlons plus. On lui demandait son conccoirs, il le donna, renonçant à une petite feuille qu'il venait de fonder, le Tocsin (cinq numéros). Après le 3 1 octobre, sur lequel on a débité tant de sottises, Pélection le confirma dans ses pouvoirs. Pendant plus de quatre mois, il exerça ses fonctions difficiles, pénibles, avec un zèk infatigable, veillant à l'approvisionnement, à l'armement, à la sécurité d'un arrondissement pauvre et menacé; sous les obus, qui pdeuvaient à sa porte, parmi les victimes du bombardement et de la petite vérole noire, il garda jusqu'au dernier jour sa foi dans la résistance, si la résistance eût élé convaincue et sincère. Ce qu'il pensait du scepticisme des uns, de Pincapacité des autres, de la froide hypocrisie qui combina l'inutile désastre dfi Buzenval, l'indignation qui l'animait contre les <c capitulards », tous ceux qui ont vécu dans Paris assiégé le savent par eux-mêmes. Il est inutile d'y inaister. Paris succomba et, par la faute du gouvernement, la France avec Paris. L'armistice stipulait à tort pour le pays entier, et livrait à Penaerni des

régions qui n'avaient pas été occupées^ des places qui résistaient encore. Mais quoi ! la lutte était finie, la France mutilée; il fallait maintenant s'attacher à la dernière planche de salut, à la République, défendre contre la coalition inévitable des réactions,

contre rhydre cléricale, les institutions démocratiques, la société civile et la libre pensée. Âsseline se présenta aux élections brusquées de février 1871 ; il échoua de quelques voix, contre toute attente : Paris avait à nommer quarante-trois députés ; il fut le quarantequatrième.

Avant de recommencer sa carrière de publiciste^ il se retira dans sa famille, à Montlieu, et ne revint à Paris qu'à la fin de mai. Il avait bien gagné ce repos de trois mois, repos bien relatif, hélas ! et singulièrement troublé par les échos du dehors^ par les maux présents et Tincertitude de l'avenir. Bordeaux n'était pas si loin qu'il n'entendît, quMl ne pût voir même de ses yeux les déplorables débuts de la néfaste Assemblée. Là siégeait la réaction aveugle et surannée, jouissant de sa honte et se repaissant de la ruine du pays. Dès le premier jour elle abreuva d'outrages Garibaldi, Gambetta, Victor Hugo et Paris, tout ce qui, pendant cinq mois, avait honoré et défendu la France. On dit que les grands mouvements de l'océan populaire font remonter la lie à la surface ; le cataclysme national ressuscitait les faunes éteintes^ comme si le sang de la patrie blessée leur rendait une nouvelle vie; les vivants allaient être la proie des fossiles. Thiers se trouva le chef et le modérateur naturel de ces revenants, l'intermédiaire désigné entre les prétentions des anciens partis et les nécessités de l'heure présente. Son patriotisme, son habileté oratoire et diplomatique, les services qui ont illustré sa vieillesse vivace, ne peuvent faire illusion à l'histoire sur ses faiblesses et ses fautes. A une situation critique et qui demandait un coup d'oeil supérieur, des vues nettes et décisives, il appliqua les expédients d'un scepticisme demi-clérical, demi-libéral, enté sur un

attachement obstiné aux vieilles idées, aux vieux rouages, aux vieilles routines autoritaires. En laissant poser la question de la capitale, en choisissant pour ministres les hommes les plus impopulaires du gouvernement de la défense, il prouva qu'il ignorait ou dédaignait Tétat de Topinion à Paris. Le feit est qu'il ignorait et qu'il n'a jamais compris les sentiments, les justes ressentiments de la grande cité. Tout dictait au pouvoir une politique d'apaisement et de réconciliation; il préféra la force. Encore s'il l'eût possédée! Et maintenant, à qui incombe la responsabilité de la Commune i Est-ce à une population républicaine, bafouée par une assemblée de hasard, excitée, affolée si l'on veut par les souffrances du siège, indignée de voir remettre en question la république, seule consolation d'un malheur sans nom ? Est-ce au gouvernement, qui avait au moins le devoir de la clairvoyance et de la sagesse et qui^ à la loi sur les échéances, sur les loyers, à la suppression puérile des journaux, à la nomination des généraux Vinoy, d'Âurelie, Valentin, au maintien de l'état de siège, ajouta par surcroît l'imprudence et l'échec d'une attaque nocturne ? L'-histoire jugera.

Quoi qu'il en soit, dès son retour, Âsseline s'associa aux efforts des bons citoyens qui avaient fondé la Ligue des droits de Paris, qui s'étaient jetés entre les deux camps pour arrêter l'effusion du sang français, et qui, maintenant, essayaient de tempérer la fureur des vainqueurs; un récent et véridique historien de la Commune, M. Fiaux, leur a rendu justice; seuls ou à peu près dans cet effroyable tourbillon, ils avaient gardé la mesure et le sens politique ; on rappellera quelque jour les services qu'ils ont rendus à la cause républicaine; leur intervention n'a pas échoué autant

qu'on le suppose; c'est, en effet, des relations qu'ils avaient su nouer avec les grandes villes que procéda tout ce mouvement provincial, ces délégations qui assiégèrent la présidence et obtinrent de Thiers l'engagement réitéré de conserver la République.

XXVI AVANT-PROPOS

En dépit des dénonciations et des platitudes écocurantes qui seront la honte de cette époque, ia Ligue se maintenait en qualité de comité électoral. Si les républicains qui avaient abandonné Paris en mars, et qui y rentraient à la suite des troupes sur le corps de dix-sept mille Français, s'étaient ralliés à la L^ue, la singulière coalition des Débats et du Figaro n'aurait pas fait passer une liste ridicule. Mais ils craignirent les récriminations que pouvait soulever leur conduite pendant la guerre civile. Leur comité de la rue Turbigo divisa les voix et les chances du parti, comme plus tard leur cercle de la rue de Valois perpétua une scission fâcheuse entre ceux qu'on nomma les VersaUlais et ceux qui pouvaient se dire les Parisiens. En Élit, les candidats inscrits à la fois sur les deux listes de Turbigo et de la Ligue, cinq sur vingt et un, furent élus; les autres, et parmi eux Asseline, échouèrent, sauf Gambetta, que la Ligue seule avait porté. Oui, il s'était trouvé, dans une réunion républicaine, une majorité .pour exclure la candidature du chef des républicains.

Nécessairement dissoute, la Ligue trouva moyen de se reformer sous le nom de Cercle parisien des familles, pour préparer les premières élections municipales, et plus tard soutenir Victor

Hugo contre M. Vautrain, Celui-ci, comme on le sait, triompha. Du moins, grâce aux efforts du Cercle parisien, les élections municipales avaient été moins mauvaises qu'on n'eût pu le craindre. Asseline, cependant, resta cette fois encore sur le carreau. Un clérical, je crois, l'avait battu, dans ce quatorzième arrondissement qui lui réservait d'autres marques d'ingratitude.

Mais il n'avait pas le temps de se décourager. Sa Correspondance autographiée, qu'il avait reprise avec le concours d'une agence de publicité^ réclamait toutes ses journées. Le soir il discutait avec des amis les moyens de fonder une Revue; Lucien Le Chevalier, alors éditeur, rue Richelieu, le pressait de collaborer à un organe hebdomadaire, qui devait s'appeler Re^ie

républicaine (juin 1871). Je passe les articles de critique littéraire publiés dans les journaux de Lyon et de Bordeaux. Entre temps, Asseline aidait M. Gagneur et Mario Proth à compléter le second volume du recueil intitulé Correspondance et papiers des Tuileries, et à composer le troisième, qui fut interdit avant la publication, parce que l'entreprise déplaisait au chef de TÉtat. Il attachait beaucoup de prix à cette collection, et il avait raison : si, au premier moment, elle n'a pas répondu à l'attente publique, si elle a paru au-dessous de l'horreur que Tempire inspirait, le lointain lui rendra sa valeur.

Durant quelques mois en 1872, il donna des feuilletons à la Revue des sciences historiques qui a paru pendant huit ans tous les jeudis dans la République française. Mais il existait entre ses vues, ou plutôt entre son tempérament et la politique de ce journal, une sorte d'incompatibilité qui dégénéra en antipathie mu-

tuelle. Ses occupations multiples, sa direction momentanée du Peuple souverain (huit numéros), la part active qu'il prit avec Yves Guyot à la rédaction du Radical^ motivèrent suffisamment sa retraite. A quoi servirait de regretter qu'en reprenant sa liberté, il ait trop souvent accentué certaines dissidences, d'ailleurs envenimées par des représailles sans merci ? Il n'est pas, en somme, de groupes plus voisins que l'Extrême gauche et l'Union républicaimJ; mais c'est précisément entre voisins que les dissentiments tournent le plus vite à l'aigreur. L'orthodoxe hait le protestant plus que le turc; des Français qui n'auraient pas maltraité un prisonnier prussien ont fusillé des milliers de Français après la bataille. Oh ! querelles de famille !

Nous ne prenons point parti dans cette guerre intestine où, des deux parts, on était prêt à appliquer l'axiome : hanc patere legem quam fecisti, Asseline savait ce qu'il faisait ; il agissait à ses risques et périls, et, son caractère étant donné, il ne pouvait agir autrement.

XXVIII AVANT-PROPOS

A partir de iSyS, Texistence d'Âsseline fut si agitée, si remplie, qu'il serait impossible de la suivre simultanément dans ses deux directions principales, la politique et la philosophie ; nous les aborderons Tune après Pautre.

L'élection Barodet et le coup d'Etat du 24 mai 1873 rapprochèrent toutes les fractions du parti radical. Asseline travailla de toutes ses forces à la nomination du maire révoqué de Lyon ; et quand la conspiration fusionniste menaça la France d'une restau-

ration, il fiit membre du comité de résistance, prêt à prendre un de ces chassepots qui« seraient partis tout seuls ». En 1874, il entra enfin au conseil municipal, et y déploya un zèle, y fit preuve de talents administratifs, d*une lucidité et d'une sagesse qui lui gagnèrent la sympathie du préfet même dont il était le constant adversaire. Il eut l'honneur de formuler et de soutenir sans relâche le vœu annuel en faveur de l'amnistie piénière. Dans ses rapports à l'appui d'une mesure si po. pulaîre à Paris, si nécessaire à la paix républicaine, il mit au service d'une pensée généreuse la logique la plus serrée et la plus- irréfutable. La politique proprement dite ne le détournait point de l'administration. La vigoureuse campagne contre les congréganistes, pour Tobligation, la gratuité et la laïcité de l'enseignement, la surveillance minutieuse de l'assistance publique, de la police municipale, les mesures financières qui ont assuré l'achèvement du boulevard Saint-Germain, de l'avenue de l'Opéra, des grands réservoirs de la Vanne et de la Somme-Soude, n'eurent pas de promoteur et de partisan plus résolu. Rapidement, sa fermeté et son sang-froid lui avaient acquis une influence considérable. Président de diverses commissions, viceprésident du conseil, rapporteur expérimenté, il était encore une fois et plus que jamais désigné pour la députation, lorsque l'Assemblée nationale se fut résignée à délivrer le pays de sa tyrannie intolérable. Sa candidature dans le XIV» arrondissement était assurée du succès, il n'avait affaire qu'à un bonapartiste. C'^t

alors qu'il récolta plus qu'il n'avait semé. On lui lança tardivement un adversaire républicain, ancien député qui avait besoin d'une circonscription. Il fut battu. L41 manœuvre avait été correctement exécutée.

Au renouvellement du conseil municipal qui suivit l'odieuse aventure du 1 6 mai, Âsseline se retira sous sa tente; non pour se reposer : tout en continuant sa correspondance, il donnait presque tous les jours au Rappel, soit sur les menées cléricales ou les intrigues des modérés, soit sur les guerres de Serbie et de Bulgarie, des articles qui consacraient son autorité de polémiste vigoureux, de journaliste bien informé de toutes les questions du dedans et du dehors; il essayait de fonder chez l'éditeur Rothschild un journal illustré; il dirigeait pendant six mois le Musée universel^ succursale de YArt; il publiait de piquantes brochures, les Trente tyrans, S a Majesté le Maire, Marie Alacoque; il donnait dans le Cercle de Passy, bu dans la loge des Amis de la Tolérance, des conférences qui propageaient la libre pensée dans la Ma« çonnerie et dans le public; il composait une Histoire moderne de V Autriche (in- 18, Germer-Baillière), où le récit exact d'événements complexes, sanglants et lamentables, est ordonné, éclairé, vivifié par la sagacité du penseur et le talent de Técrivain; il projetait des livres sur la géographie, sur les femmes célèbres ; il prenait une part active à l'organisation du centenaire de Voltaire et à la compilation du gros volume qui en sera le monument durable; il fournissait à Âssézat quelques-uns des éléments inédits qui sont entrés dans la grande édition de Diderot, et qu'il avait obtenus de MM. Walferdin et Godard. Tout cela à la fois, et bien d'autres choses encore. La mort de son père l'avait plongé

dans des embarras financiers auxquels il faisait tête vaillamment et qu'il espérait surmonter à force de labeur. Des fonctions politiques absorbantes et gratuites étaient, on l'avouera, un surcroît sans compensation et auquel il lui devenait impossible de suffire.

Nous avons déjà fait pressentir les doctrines politiques

dont il ne s'est jamais départi. Sa conduite, ses écrits, ses entretiens se sont toujours inspirés de cette maxime invariable, que Tapplication des principes est plus utile et moins dangereuse, plus pratique en un mot, que les accommodements diplomatiques. Il tenait que certaines défaites momentanées sont préférables à des victoires douteuses, partagées avec d'anciens et futurs ennemis ; que l'habitude des concessions dégénère en faiblesse, en duperie; que les atermoiements compromettent des résultats certains, et transforment en difficultés insolubles des questions résolues. Les arguments de fait ne manquaient pas à sa thèse. Si, des dix ans écoulés depuis Sedan, la France en a perdu cinq au moins, elle le doit en grande partie à ce qu'on a trop vanté sous le nom de sagesse du parti républicain. Cette sagesse a été réelle, mais on lui a feit honneur de sacrifices qui ont été de graves erreurs; on n'a pas assez remarqué que chacune de ses défaillances, ou chacun de ses excès, termes équivalents, a été immédiatement puni par une crise, par un désastre. Lorsque Thiers (puisque nous devons le considérer comme un républicain, du moins in extremis) accepta le débat sur la capitale, il prépara la Commune; lorsqu'il reconnut le pouvoir constituant à TAssem-

blée, lorsqu'il ne l'invita pas à se dissoudre après la paix et le paiement de l'indemnité, il prépara sa propre ruine ; lorsque, tombé en minorité, il déposa un pouvoir associé de par la loi à la durée môme de l'Assemblée, il livra le pays aux conspirateurs cléricaux et rojralistes; quand il perpétua l'état de siège, il éternisa une répression déplorable, et autorisa l'intempérance d'une juridiction exceptionnelle. Son amour de l'ordre eut pour singulier corollaire le trouble, l'inquiétude permanente. Plus tard, une constitution est votée, à tort ou à raison, tellement imparfaite qu'il faudra le plus tôt possible en supprimer la moitié et changer le reste; l'onéreuse superfétation d'un Sénat, nous n'en parlerons pas; nous laisserons de côté la bizarre chinoiserie électorale dont

procède cette haute, pourquoi haute ? assemblée. Les élections générales donnent aux républicains une écrasante - majorité ; la Chambre n'avait qu'à marcher, le Sénat la suivait; elle accepte un ministère pseudolibéral qui ne représente pas l'opinion ; conséquence? le i6 mai, une année perdue. Il est certain que pendant ces tristes mds Fattitude des républicains a été admira ble, audessus de tout éloge. Mais le péril dont ils sortirent à leur gloire n'était-il pas en grande partie leur oeuvre? Enfin, après une année d'hésitation, le maréchal, las de se soumettre, se démet. Que font les fépublicainsf Us oublient qu'il est des semaines décifflves et qu'on ne retrouve pas. En deux jours le nouveau gouvernement pouvait ftiire voter par le Congrès la double amnistie de la Commune et du i6 mai, le retour à Paris, la laïcité de l'enseignement national. Point; bien des mois encore passeront avant que

ces questions si urgentes, si opportunes, soient vidées, et mal vidées; et, chemin faisant, on risquera de reconstituer au Sénat une majorité réactionnaire. Asseline n'a pas eu le bonheur d'assister au triomphe, cette fois définitif, mais traînant, de la République; mais, certes, les timides prudences de nos ministres, les interminables débats de nos assemblées n'auraient pas modifié ses sentiments, ne l'auraient point rallié à la politique du délai perpétuel. Jamais il n'eût cessé de recommander le renouvellement le plus fréquent possible des assemblées, ces officines de décoloration mutuelle, le choix des candidats les plus déterminés à réaliser le programme républicain tout entier, la séparation radicale de l'Etat laïque et des Eglises préalablement réduites au droit commun, la suppression des mauvaises lois et des faux délits, la détermination exacte des intérêts généraux dont l'Etat est le gérant, et des intérêts, des droits imprescriptibles que l'individu se réserve.

Asseline était intransigeant. Soit, et pourquoi non ? Il n'y a que des degrés entre l'opportunisme et l'intranaîgeance; Tun et l'autre ne diflfèrent que parl'apprécia-

tion de Topportunité; celle-ci considère comme désirable et urgent ce que l'autre juge désirable et prématuré.

Asseline était impatient, mais de trente années de patience. Où en serions-nous, si Timpatience disparaissait du monde f si la patience était autre chose que Pimpatience persévérante?

Asseline était pessimiste, comme il était impatient : la disproportion des moyens avec le but, des résultats acquis avec les résultats possibles, Tindisposait, il est vrai, contre les choses et les hommes. Pessimiste actif, en tout cas, un pessimiste qui ne s'est jamais reposé !

La politique n'avait point détourné Asseline de la philosophie; il ne les avait jamais séparées. Dans 1 une il appliquait Tautre. Et ce qu'il faisait de propos délibéré, ses adversaires cléricaux ou républicains le faisaient d'instinct et sans le savoir. Entre les doctrines et les actes, il existe un parallélisme inévitable. A une conception nette du monde et de l'homme, correspond une politique conséquente et décidée; à un scepticisme hésitant, ondoyant, une politique embarrassée et tâtonnante.

Après le grand ébranlement de l'invasion à l'extérieur et à l'intérieur, le programme républicain, si fermement constitué en 1869 et 70, s'était pour ainsi dire désagrégé; au lieu d'en rapprocher les parties et d'en reformer le faisceau, on en reprenait tour à tour une pièce ou deux, pour les étudier à nouveau; on subtilisait à perte de vue et de temps sur des conclusions passées à l'état d'axiomes; on présentait à l'opinion en détail, par le menu, avec force amendements et réserves, ce qu'elle avait, ce qu'elle eût accepté en bloc. Les mêmes phénomènes d'atténuation, le même désarroi s'observaient dans le domaine de la philosophie.

Notre force matérielle avait été brisée. Ne devionsnous pas douter de nos forces intellectuelles? N'y avait-il pas lieu de contrôler nos méthodes et nos connaissances, de recommencer nos études à l'école de nos voisins, surtout de nos vainqueurs? Cette

défiance, légitime et honorable, eut en philosophie les , mêmes avantages et les mêmes inconvénients qu'en politique. Comme les marches et contre-marches de nos docteurs politiques donnèrent le temps aux retardataires de joindre l'armée républicaine et à la France d'acquiescer au régime nouveau, de même les travaux auxquels s'astreignirent nos philosophes de profession^ non seulement réformèrent souvent leurs opinions traditionnelles, mais encore fomiliarisèrent les esprits avec les procédés de la méthode expérimentale. L'éclectisme, depuis longtemps malade, mourut du coup; les jeunes agrégés, leurs maîtres même, s'habituèrent à considérer l'homme comme un membre de la série vivante, la psychologie comme une science naturelle, la morale comme la résultante des faits sociaux. La grandiose théorie de l'évolution commença d'éliminer les vieilles et creuses hypothèses des créations ex nihilo. Une foule de traductions et de monographies répandirent dans le public lettré les idées de Bain, de Spencer, les découvertes de Helmoltz, de Darwin, de Haeckel, de Lotze ou de Wundt. Rien de mieux. Mais le spécialisme atrophia le sens de l'ensemble. L'analyse intimida la synthèse. C'est ainsi que, dans l'ordre politique, la minutie prudente retardait et faussait les conclusions générales, la claire vue de l'ordre républicain.

La philosophie eut aussi à soufirîr d'un autre mal, qu'on pourrait presque appeler l'antichauvinisme, l'admiration, parfois naïve en ses excès, de toute œuvre allemande ou anglaise. Les opinions les moins nouvelles, les découvertes les plus minuscules parurent des efforts du génie, pourvu qu'elles vinssent d'outrej Manche ou d'outre-Rhin. On allait chercher bien loin I des

sources qu'on eût aisément trouvées sur notre sol; on demandait à la science étrangère ce que la science française était en mesure de fournir ou de créer.

Cette xénomanie nous a valu une recrudescence de Dynamisme, de Criticisme, d'I(iéalisme transcendantal, parfaitement factice et oiseuse. Par haine de la

Qigitized byCjOOÇlC

métaphysique banale, on tomba dans la métaphysique captieuse, qui lui est, au fond, équivalente. Par indécision, pour ne point tirer des études nouvelles leurs conclusions évidentes, on inféoda la science moderne à des systèmes qui répondaient à l'état intellectuel d*un autre âge.

Les plus hardis, ceux qui se disaient sincèrement dégagés de toute spéculation métaphysique, s'attachèrent, avec une sorte de raison, à la recherche et à la description exacte des phénomènes. Ils prétendirent écarter le dilemme fondamental^ éluder le choix inévitable entre le spiritualisme et le matérialisme. En renvoyant dos à dos les deux doctrines contradictoires, ils crmraient de bonne foi supprimer Tune et Pautre. Il suffisait de les faire rentrer toutes deux dans une seule et même classe, de les envelopper dans une même accusation et dans une même sentence. C'est ainsi qu'une étrange justice enfermait jadis dans le même sac et le même lien le mort et le vivant. Abusant d'un procédé familier à

l'école dont ils se déclaraient émancipés, ils attribuaient péremptoirement au matérialisme une conception métaphysique de la matière; et tout était dit : le même arrêt frappait à la fois deux entités également négligeables, la matière et l'esprit.

Le procédé, pour être sommaire, n'en était pas moins illusoire. Mais quoi ! le public accepte aisément les ajB&rmations qui tombent de bouches autorisées ; et comme phénoménistes et positivistes, idéalistes et néo-kantiens se rencontraient dans la même appréciation fausse et concluaient au même ostracisme, les indifférents étendaient volontiers au matérialisme véritable le jugement qui ne frappait en somme qu'un mannequin travesti en matérialisme; d'autant que, seule en cette Babel, la doctrine condamnée manquait d'organe attitré, et que les journaux où elle trouva d'abord un refuge n'avaient guère tardé à la traiter en suspecte, en agent de discorde.

Il importait de rétablir le véritable caractère du matérialisme, d'appliquer sa méthode aux découvertes

de la chimie organique et de la physiologie, aux théo* ries linguistiques et évolutionnistes, enfin, de prouver aux proscripteurs sincères du prétendu matérialisme métaphysique, que leurs propres travaux, que toute conquête de Texpérience profite et aboutit au matérialisme scientifique. Cette nécessité était Tun des plus chers soucis d'Asseline. Dans les dîners mensuels qui n'avaient cessé de réunir le groupe de la Libre Pensée ou de la Pensée nouvelle, il n'oubliait jamais de signaler les combinaisons

possibles, les occasions favorables. De nos entretiens sortit le volume du Cen« tenaire et le plan d'une Bibliothèque des sciences. Le concours d'un excellent éditeur, M. Reinwald, et de son digne neveu et associé, le regretté Buhlmeyer, qu'une maladie presque foudroyante vient d'enlever à ses amis, assura le succès de ces deux entreprises. La Bibliothèque des sciences compte aujourd'hui cinq volumes, qu'il ne nous appartient pas de louer, où la Biologie j la Linguistique, V Anthropologie, V Esthétique, la Philosophie sont exposées conformément aux plus récentes découvertes et aux principes de la libre pensée. Asseline se préparait à en accroître le nombre; il recueillait des notes pour une géographie et une histoire universelle, quand la mort est venue le frapper au milieu de ses projets et de ses infatigables espérances, lin coup si cruel ne dispersera pas le groupe auquel il laisse son souvenir et son exemple.

Il est tombé en pleine maturité, en pleine vie. Rien n'avait trahi les ravages du mal qui minait un organisme épuisé par son énergie même; le repos suprême l'attendait à la fin d'un jour de labeur; il rentrait, il piarlait gaiement à sa femme, s'excusant de son retard; un mouvement qu'il fit en pendant son chapeau à une patère détermina la rupture de son vaillant cœur. Une masse énorme de sang envahit sa poitrine. Le lutteur était terrassé.

Celui qui pendant sa vie, comme Ta si bien dit le docteur Thulié. « n'avait jamais sacrifié aux préjugea

du monde, qui avait toujours agi selon les principes de la libre pensée, avait voulu, après sa mort, servir encore au progrès de l'esprit humain. » Membre de la Société d* Autopsie mutuelle fondée par le docteur Coudereau, il avait, comme Assézat, légué son corps à la science; son cerveau, soigneusement conservé, nous révélera peut-être quelqu'une des traces mystérieuses qu*y a imprimées le travail de la pensée.

La mort l'a vengé de la vie. Ses funérailles ont fait éclater la disproportion, l'inégalité de son mérite et de sa fortune. J'en atteste cette foule émue qui escorta dans le suprême voyage Tardent, le clairvoyant défenseur de la république républicaine, le philosophe convaincu, l'encyclopédiste, le fils de Diderot, — et cette pluie d'immortelles répandue sur sa tombe.

PRONONCÉ PAR M. ANDRÉ LEFÈVRE SUR LA TOMBE DE LOUIS ASSELINE

Citoyens,

Des voix autorisées, éloquentes, vous ont rappelé les services rendus par Louis Asseline dans sa carrière publique.

Au nom du Conseil municipal, du Rappel, au nom de la Société des gens de lettres, ses collègues, ses confrères ont rendu hommage à l'étendue de ses connaissances, à la prestesse et à la solidité de son esprit, à sa capacité administrative.

Vous avez senti que la diversité, la multiplicité de ses travaux n'ont aucun rapport avec Téparpillement de facultés mal sûres de leur direction générale. Sous cette variété d'aptitudes on sent une véritable unité, une personnalité énergique et complète, qui s'est affirmée dans tous les actes de notre ami, dans sa mort comme dans sa vie.

LOUIS ASSBUNE. XXXVIl

Vous connaissez le côté extérieur, pour ainsi dire, de cette noble et laborieuse existence.

Pénétrons maintenant dans Tintimité de sa pensée. Cherchons dans ses doctrines le secret de ses actions.

Dès qu'il eut Tâge d'homme, Asseline déclara la guerre à l'idée théocratique et autoritaire. C'est à cette idée, c'est à ceux qui en sont dupes bien plus encore qu'à ceux qui l'exploitent, que nous devons imputer les retards et les reculs de la civilisation.

Il n'existe contre elle qu'une arme efficace» la science, fondée sur la méthode expérimentale. Ainsi pensait Asseline.

Vers 1866, il avait conçu un véritable plan de campagne. Il s'agissait pour lui de former un groupe uni, capable de résumer, dans un même esprit de liberté et de vérité, toutes les connaissances acquises par l'observation et rinduction légitime.

Asseline était pénétré de l'âme de Diderot. 11 voulait refaire la grande Encyclopédie, la remettre au courant. C'est pourquoi il fonda la Revue encyclopédique ^ arrêtée au second numéro par la police impériale.

De toutes les entreprises où Louis Asseline a porté l'effort de sa pensée unique et persévérante, aucune ne l'a captivé, ne l'a passionné davantage qu'une humble feuille hebdomadaire rédigée par des volontaires dévoués de la philosophie, modeste revue supprimée sous le nom de Libre Pensée, ressuscitée sous le nom de Pensée nouvelle — aussi nouvelle, citoyens, que les plus récentes découvertes de la science, aussi antique, d'ailleurs, que le génie grec à son aurore.

Deux années durant, la Pensée nouvelle a exposé et soutenu la méthode, à la fois si prudente et si décisive, qu'on nomme le matérialisme scientifique, et tout en faisant tête à la meute cléricale, elle ne s'est pas privée d'attaquer les défenseurs, même sincères et convaincus, du sentiment religieux. Aux gens de sacristie, Asseline lançait sa mordante histoire de Marie Alacoque ; aux abstracteurs de quintessence, il démontrait la vanité de leurs rêves, et quel secours

XXXVIII . AVANT-PROPOS

indirect, involontaire, mais réel, apportaient à Pennemi commun leur métaphysique et leur théodicée.

Il aurait voulu transformer la Pensée nouvelle en organe politique. Car il ne séparait pas les questions ; il appliquait la même méthode à la conception de Tunivers physique et à celle du monde moral et social.

Dans la tourmente où allait s^abîmer l'empire, la Pensée nouvelle disparut, au moment même où elle s'élargissait en Encyclo-

pédie générale, où Pœuvre militante entrait dans sa période de propagande et d'enseignement.

Eh bien, ce petit journal, les deux volumes qu'on en a formés (il ne m'appartient pas de le vanter; je dirai cependant que c'est, en ce siècle et en France, le seul recueil philosophique où revive et se renouvelle l'esprit de notre dix-huitième siècle), ce petit journal demeura toujours le plus cher souvenir de notre ami. Il en parlait tous les jours, tous les jours il travaillait à le relever, à le continuer.

Pour lui, la Pensée nouvelle, la Libre Pensée étaient des amies de jeunesse; elles demeuraient liées aussi dans sa mémoire à l'heureuse fortune qui lui fit rencontrer une compagne digne de le comprendre, de partager ses travaux et ses espérances.

Citoyens, il faut honorer la femme qui n'abuse pas de son empire, qui n'impose pas à son mari l'humiliation d'un démenti à ses doctrines, qui voit sa dignité dans celle de l'homme dont elle portera le nom. Il ne sied pas de rappeler les souvenirs heureux dans les jours d'amère tristesse. Mais combien fiit noble et de quel sain exemple cette union civile, sans forfanterie comme sans faiblesse, en plein régime impérial et clérical !

Quand vinrent les mois terribles, Asseline, on vous l'a dit mieux que je ne saurais faire, accepta de lourdes et patriotiques responsabilités. Plusieurs parmi vous l'ont connu, maire du quatorzième arrondissement, pourvoyant à tous les services publics, formant des bataillons pour les remparts, et au « moment

psychologique, » sous les bombes, lui, Phomme de cabinet, le lettré délicat, demeurant simplement à son poste de péril et d'honneur.

Ses services et ses mérites, nous pouvons bien le dire, n'obtinrent pas toute leur récompense. Ni la rectitude de son esprit n'en fut déconcertée, ni la fermeté de sa conduite n'en fut ébranlée. On a pu l'accuser d'impatience. Ah! citoyens, songez aux temps qu'il a traversés! Il était de cette génération dont la jeunesse s'est consumée en colères muettes; il a vu durant vingt années s'étioler la virilité française, il a vu les quelques succès réservés à ses contemporains acquis à ceux qui s'accommodaient de la tyrannie, à ceux qui agréaient, qui sollicitaient des politesses dégradantes, et qui s'en croyaient quittes pour s'en laver les mains sans le dire.

Ouii citoyens, il a vu ces misères et il les a subies.

Et quand le réveil commençait à se manifester, quand, de 65 à 70, la parole et la plume échappaient à l'inquisition de l'empire impuissant, quand la pensée se reprenait à la vie, des catastrophes tout ensemble aveugles et vengeresses, renversant à la fois le bourreau et la victime à demi relevée, replongeaient la France dans un lamentable désarroi.

On dit, citoyens, que les crises sociales et politiques font remonter la lie à la surface. Aphorisme vrai, quand on sait Pentendre! Ne semble-t il pas que les bas-fonds de l'histoire aient revomi leurs fossiles? Nous avons vu le moyen âge, le droit divin, le césarisme remonter pêle-mêle et se conjurer contre le présent, contre l'avenir, contre la république.

Oui, certes, Asseline, et combien d'autres parmi nous, fut impatient du joug des préjugés, des fictrons religieuses, politiques et sociales.

Il voyait le but et il craignait les détours. Dans sa fidélité aux principes, il redoutait l'excès des concessions; il déplorait les demi-mesures, les ajournements, les occasions perdues. Mais sa généreuse impatience n'a jamais exclu le sens pratique; jamais son pessimisme

XL AVANT -PROPOS

relatif n'a abouti ni à la résignation, ni à la témérité.

Avec un zèle à toute épreuve, il s'est attaché, dans ces dernières années, à reformer le groupe philosophique un moment dissous par la tempête.

Sur un terrain qu'il fallait préparer à- nouveau, il a. dans sa courte maturité, recommencé les entreprises de sa jeunesse. Tantôt il coopérait à l'édition définitive de Diderot, publiée par notre cher Assézat; tantôt il préparait, pour une excellente collection, un choix de son auteur favori ; tantôt, par des conférences, il popularisait les doctrines de la libre pensée.

Enfin ses amis et lui inauguraient, avec le concours d'un éditeur éclairé, dévoué, une bibliothèque encyclopédique où chaque science, en un volume, veut mettre à la portée du plus grand nombre les résultats certains et les conclusions probables, obtenus par la méthode expérimentale.

Ainsi la mort Ta pris au moment où il voyait se réaliser le rêve de sa vie.

Hélas! parmi ses compagnons, quelques-uns déjà sont tombés; d'autres encore, dont l'empire a confisqué la jeunesse, n'atteindront pas peut-être aux régions de la vieillesse sereine, aux voluptés de Pœuvre accomplie. Heureux si, d'eux comme de lui, on peut dire : ils ont conformé leur vie et leur mort à leurs doctrines. La vérité a été le guide de leur pensée, la franchise a été la règle de leurs actes !

Ami, tu as prêché d'exemple : ton activité, ta vaillance, ton amour du beau, ta haine profonde contre l'injustice et l'iîypocrisie , sont de bien vigoureuses réponses à ceux qui accusent le matérialisme de dessécher le cœur et d'abaisser l'esprit. Nous te suivrons, cher ami, chacun à notre tour, là d'où nul n'est revenu; mais tant que ta pensée, tant que ton souvenir nous réchaufferont et nous animeront aux luttes de la science et de la liberté, tu resteras avec nous, tu vivras en nous, et nous transmettrons à nos successeurs ta vie avec la nôtre!

ANDfté Lefèvre.

AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE

Les Pensées philosophiques^ condamnées au feu pnr le Parlement le 7 iuillet 1746, ont été, dit-on, écrites en quatre jours, du vendredi saint au lundi de Pâques de cette année, pour procurer fo louis à M"»* de Puisieux, alors maîtresse de Diderot. La rapidité de la composi.ion na pas nui, comme on pourra voir, à la

nett>;té du trait et à la force pressante de l'argumentation. Il y avait longtemps, sans doute, que ces pensées étaient formulées dans l'esprit de Diderot, et il ne lui fallait que le temps matériel de les écrire sous sa propre dictée. Elles marquent la première étape du philosophe dans cette carrière qui l'a conduit du déisme au matérialisme, en passant par îe doute et la religion naturelle. Diderot, dégagé à grand peine de ses langes chrétiens, résume le long travail mental qui lui a rendu sa liberté. Avant d'aborder l'étude directe de la réalité, il s'arrête encore à des arguments d'école ; il se repose, comme pour prendre haleine, dans l'illusion téléologique, suprêm? et banal refuge de l'anthropomorphisme. Mais si loin que nor.s s yons ici de \ Interprétation de la nature et du Rêve de d'Alembert^ on notera à chaque j âge une préoccupation constan'e de rath:isme, qui envahit et domine déjà, en Did rot, le c' rétien de commande et le déiste par bienséance. Comme l'enfant; qui fait du bruit dans un sentier ténébreux au bout duquel i^ entrevoit le jour, le sceptiqu3 parle haut, mais le Dieu qu'il affirme reste muet, et l'écho ne lui renvoie que ses n<? gat'ons. a L'ouvrage, dit Assézat, eut un grand retentissement, » comme on peut en juger par les fureurs d^ Palissot et de vingt autres cuistres. L'édition princeps (1746, in- 12), sans nom d'auteur, avec vignette a représentant la Vérité enlevant son masque à la Superstition renversée sur ; n sphinx et un dragon,» paraît avoir été suivie, la même année, d'une autre attribuée à Voltaire ou à Lamettrie. Une nouvelle édition parut en 1757, sous le titre : Etrennes aux esprits forts, chez Porphyre, in- 18. Puis viennent des réimpressions : Londres, 17008 (sic); Londres (Amsterdam), 1777, en français et en italien ; et 1801^ Apocalypse de la raison, tome premier (et unique).

Parmi les nombreuses réfutations de nos Pensées, citons, d'après Assézat : Pensées philosophiques et Pensées chrétiennes mises en parallèle (Georges de Polier), la Haye, 1 746, in- 1 2 ; Pensées raisonnables (Formey), Berlin (Amsterdam), 1749, 1756, in-80; Pensées philosophiques d'un citoyen de Montmartre (Sénemand, jésuite), 1756, in- 12; Pensées philosophiques sur divers sujets, la Haye, 1791 ; Lettres sur l'écrit intitulé, etc. (Ilharat de la Chambre), 1749, :n-i2.

Les Pensées ont été insérées par Naigeon dans son article Diderot de la Philosophie ancienne et moderne.

PENSÉES

Quis leget haec?

Pers. Sat. 1, vers 2.

T écris de Dieu ; je compte sur peu de lecteurs^ et n* aspire quà quelques suffrages. Si ces Pensées ne plaisent à personne^ elles pourront n'être que mauvaises; mais je les tiens pour' détestables f si elles plaisent à tout le monde.

I. — On déclame sans fin contre les passions ; on leur impute toutes les peines de l'homme, et Ton oublie qu'elles sont aussi la source de tous ses plaisirs. C'est dans sa constitution un élément dont on ne peut dire ni trop de bien ni trop de mal. Mais ce qui me donne de l'humeur, c'est qu'on ne les regarde jamais que du mauvais côté. On croirait faire injure à la raison, si l'on disait un mot en faveur de ses rivales ; cependant il n'jr a que les passions, et les grandes passions, qui puissent élever l'âme aux grandes

choses. Sans elles, plus de sublime, soit dans les mœurs, soit dans les ouvrages ; les beaux-arts retournent en enfance^ et la vertu devient minutieuse.

IL — Les passions sobres font les hommes communs. Si j'attends l'ennemi, quand il s'agit du salut de ma patrie, je ne suis qu'un citoyen ordinaire. Mon amitié n'est que circonspecte, si le péril d'un ami me laisse les yeux ouverts sur le mien. La vie m'est-elle plus chère que ma maîtresse, je ne suis qu'un amant comme un autre.

in. — Les passions amorties dégradent les hommes extraordinaires. La contrainte anéantit la grandeur et l'énergie de la nature. Voyez cet arbre; c'est au luxe de ses branches que vous devez la fraîcheur et l'étendue de ses ombres : vQus en jouirez jusqu'à ce que l'hiver vienne le dépouiller de sa chevelure. Plus d'excellence en poésie, en peinture, en musique, lorsque la superstition aura fait sur le tempérament l'ouvrage de la vieillesse.

IV. — Ce serait donc un bonheur, me dira-t-on, d'avoir les passions fortes? Oui, sans doute, si toutes sont a l'unisson. Etablissez entre elles une juste harmonie, et n'en appréhendez point de désordres. Si l'espérance est balancée par la crainte, le point d'honneur par l'amour de la vie, le penchant au plaisir par l'intérêt de la santé, vous ne verrez ni libertins, ni téméraires, ni lâches.

V. — C'est le comble de la folie, que de se proposer la ruine des passions. Le beau projet que celui d'un dévot qui se tourmente comme un forcené, pour ne rien désirer, ne rien aimer, ne rien sentir, et gui finirait par devenir un vrai monstre s'il réussissait!

VI. — Ce qui fait l'objet de mon estime dans un homme pourrait-il être l'objet de mes mépris dans un autre? Non, sans doute. Le vrai ,

indépendant de mes caprices, doit être la règle de mes jugements; et je ne ferai point un crime à celui-ci de ce que j'admirerai dans celui-là comme une vertu. Croirai-je qu'il était réservé à quelques-uns de pratiquer des actes de perfection, que la nature et la religion doivent ordonner indifféremment à tous? encore moins; car d'où leur viendrait ce privilège exclusif? Si Pacôme a bien fait de rompre avec le genre humain pour s'enterrer dans une solitude, il ne m'est pas défendu de l'imiter : en Timitant, je serai toutaussivertueuxquelui; et je ne devine pas pourquoi cent autres n'auraient pas le même droit que moi. Cependant il ferait beau voir une province entière, effrayée des dangers de la société, se disperser dans les forêts ; ses habitants vivre en bêtes farouches pour se sanctifier ; mille colonnes élevées sur les ruines de toutes affections sociales; un nouveau peuple de stylites se dépouiller, par religion, des sentiments de la nature, cesser d'être hommes, et faire les statues pour être vrais chrétiens.

VII. — Quelles voix! quels cris! quels gémissements ! Qui a renfermé dans ces cachots tous

. ces cadavres plaintifs ? Quels crimes ont commis tous ces malheureux? Les uns se frappent la

f)oitrine avec des cailloux ; d'autres se déchirent e corps avec des ongles de fer ; tous ont les regrets, la douleur et la mort dans les yeux. Qui les condamne à ces tourments?... Le Dieu qu'ils ont offensé,.. Quel est donc ce Dieu? Un Dieu plein de bonté. . . Un

Dieu plein de bonté trouveraitil du plaisir à se baigner dans les larmes ! Les frayeurs ne feraient-elles pas injure à sa clémence? Si des criminels avaient à calmer les fureurs d'un tyran, que feraient-ils de plus ?

VIII. — Il y a des gens dont il ne faut pas dire

qu'ils craigmcnt Dieu, mais bien qu'ils en ont peur.

IX. — Sur le portrait qu'on me fait de rÊtre. suprême, sur son penchant à la colère, sur la. rigueur de ses vengeances, sur certaines comparaisons qui nous expriment en nombre, le rapport de ceux au*il laisse périr à ceux à qui . il daigne tendre la main, Tâme la plus droite serait tentée de souhaiter qu'il n'existât pas. L'on serait assez tranquille en ce monde, si Ton était assez bien assuré que l'on n'a rien à craindre dans l'autre : la pensée qu'il n'y a point de Dieu n'a jamais effrayé personne, mais bien celle, qu'il y en a un tel que celui qu'on me peint.

X. — Il ne faut imaginer Dieu ni trop bon, ni méchant. La justice est entre l'excès de. la clémence et la cruauté, ainsi que les peines finies sont entre l'impunité et les peines éter*nelks.

XL — Je sais que les idées sombres de la superstition sont plus généralement approuvées que suivies; qu'il est des dévots qui n estiment pas qu'il faille se haïr cruellement pour bien aimer Dieu et vivre en désespérés pour être relir gieux : leur dévotion est enjouée, leur sagesse est fort humaine; mais d'où naît cette, différence de sentiments entre des gens qui se^ prosternent au pied

des mêmes autels? La. piété suivrait-elle aussi la loi de ce maudit tempérament? Hélas! comment en disconvenir ? Son influence ne se remarque que trop sensiblement dans le même dévot : il voit , selon qu'il est affecté, un Dieu vengeur ou miséricordieux, les enfers ou les cieux ouverts ; il tremble de frayeur ou il brûle d'amour ; c'est une fièvre qui a ses accès froids et chauds.

XIT: — Oui,' je le soutiens, la superstition est pltts injurieuse à Dieu que Tathéisme. « J^aimerais mieux, dit Plutarque, qu'on pensât qu'il n'y eut jamais de Plutarcjue au monde, que de croire que Plutarque est injuste, colère, inconstant, jaloux, vindicatif, et tel qu'il serait bien fâché d*être. >

Xin. — Le déiste seul peut faire tête à l'athée. Le snperstîtieux^n'est pas de sa force. Son Dieu n'est qu'un être d'imagination. Outre les difficultés de la matière, il est exposé à toutes celles qui résultent de la fausseté de ses notions.

UnC..., un S..., auraient été mille fois plus embarrassants pour un Vanini, que tous les Nicofe et les Pascal du monde.

XÏV.' — Pascal avait de la droiture ; mais il était peureux et crédule. Élégant écrivain, et raisonneur profond, il eût sans doute éclairé runivers, si la Providence ne Teût abandonné à des gens qui sacrifièrent ses talents à leurs haines. Qu'il serait à souhaiter qu'il eût laissé aux théologiens dcL son- temps le soin de vider leurs querelles; qu'il se fût livré à la recherche de la vérité, sans réserve et sans crainte d'offenser Dieu, en se servant dé tout l'esprit qu'il en avait reçu, et surtout qu'il eût refusé pour maîtres des hommes qui n'étaient pas dignes d'être ses disciples! On

pourrait bien lui appliquer ce que l'ingénieux La Mothe disait de La Fontaine:

Qu'il fut assez bête pour croire qu'Arnaud, de Sacy et Nicole valaient mieux que lui.

XV. — « Je vous dis qu'il n'y a point de Dieu; que la création est une chimère ; que l'éternité du monde n'est pas plus incommode que l'éternité d'un esprit; que , parce que je ne conçois pas comment le mouvement a pu engendrer cet univers, qu'il a si bien la vertu de conserver, il

est ridicule de lever cette difficulté par l'existence supposée d'un être que je ne conçois pas davantage ; que , si les merveilles qui brillent dans Pordre physique décèlent quelque intelligence, les désordres qui régnent dans l'ordre moral anéantissent toute providence. Je vous dis que, si tout est l'ouvrage d'un Dieu, tout doit être le mieux qu'il est possible : car, si tout n'est pas le mieux qu'il est possible, c'est en Dieu impuissance ou mauvaise volonté. C'est donc pour le mieux que je ne suis pas plus éclairé sur son existence : cela posé, qu'ai-je affaire de vos lumières ? Quand il serait aussi démontré qu'il l'est peu que tout mal est la source d'un bien; u'il était bon qu'un Britannicus, que le meilleur es princes périt ; qu'un Néron, que le plus méchant des hommes régnât ; comment prouveraiton qu'il était impossible d'atteindre au même but sans user des mêmes moyens? Permettre des vices pour relever l'éclat des vertus, c'est un bien frivole avantage pour un inconvénient si réel. » Voilà, dit l'athée, ce que je vous objecte ; qu'avez-vous à répondre?... « Çfue je suis un scélérat^ et que si je n'avais rien à craindre de Dieu, je n'en combattrais pas V existence, » Laissons cette phrase aux déclamateurs : elle peut choquer la vérité ; Purbanité la défend, et elle marque peu de charité.

Parce qu'un homme a tort de ne pas croire en Dieu, avons-nous raison de l'injurier? On n'a recours aux invectives que quand on manque de preuves. Entre deux controversistes, il y a cent à parier contre un, que celui qui aura tort se fâcnera. a Tu prends ton tonnerre au lieu de répondre, dit Ménippe à Jupiter; tu as donc tort? »

XVI. — On demandait un jour à quelqu'un s'il y avait de vrais athées. Croyez-vous, repondit-il, qu'il y ait de vrais chrétiens ?

XVII. — Toutes les billevesées de la métaphysique ne valent pas un argument ad hominem.

Pour convaincre, il ne faut quelquefois aue réveiller le sentiment ou physique ou moral. C'est avec un bâton qu'on a prouvé au pyrrhonien

ju'il avait tort de nier son existence. Cartouche, e pistolet à la main, aurait pu faire à Hobbes une pareille leçon : « La bourse ou la vie ; nous sommes seuls, je suis le plus fort, et il n'est pas question entre nous d'équité. »

XVIII. — Ce n'est pas de la main du métaphysicien que sont partis les grands coups gue l'athéisme a reçus. Les méditations sublimes de Malebranche et de Descartes étaient moins propres à ébranler le matérialisme qu'une observation de Malpighi. Si cette dangereuse hypothèse chancelé de nos jours, c'est à la physique expérimentale que l'honneur en est dû. Ce n est que dans les ouvrages de Newton, de Muschen- Droek, d'Hartzoeker et de Nieuwentit, qu'on a trouvé des preuves satisfaisantes de l'existence d'un être souverainement intelligent. Grâce aux travaux de ces grands hommes, le monde n'est plus un dieu, c'est une machine qui a ses roues, ses cordes, ses poulies, ses ressorts et ses poids.

XIX. — Les subtilités de Tontologie ont fait tout au plus des sceptiques ; c'est à la connaissance de la nature au'il était réservé de faire de vrais déistes. La seule découverte des germes a dissipé une des plus puissantes objections de l'athéisme. Que le mouvement soit essentiel ou accidentel à la matière, je suis maintenant convaincu que ses effets se terminent à des développements : toutes les observations concourent à me démontrer que la putréfaction seule ne produit rien d'organisé ; je puis admettre que le mécanisme de l'insecte le plus vil n'est pas moins

merVeUleux que celui de l'homme, et je- ne crains pas qu on en infère qu'une a^ation in*testine des molécules étant capable de donner l'un, il est vraisemblable qu'elle a donné l'autre. Si un athée avait avancé, il y a deux cents ans, qu'on verrait peut-être un jour des hommes sor-^ tir tout formés des entrailles de la terre, comme on «voit éclore une foule d'insectes d'une masse de chair échauffée, je voudrais bien savoir ce qu'un métaphysicien aurait eu à lui répondre.

XX. — C'était en vain que j'avais essayé contre un athée les subtilités de l'école; il avait même tiré de la faiblesse de ces raisonnements une objection assez forte, a Une multitude dé vérités inutiles me sont démontrées sans réplique, disait-il ; et Texistence de Dieu, la réalité du bien et du mal moral, l'immortalité de l'âme,' sont encore des problèmes pour moi. Quoi donc! me serait-il moins important d'être éclairé sur ces sujets, que d'être convaincu que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits? » Tandis au'en habile déclamateur il me faisait avalera longs traits toute l'amertume de cette réflexion, je rengageai le combat par une question qui dut paraître singulière a un homme

enflé de ses premiers succès... Etes-vous un être pensant? lui demandai-ie... « En pourriezvqus douter? » me réponait-il d'un air satisfait... Pourquoi non? qu'ai- je aperçu qui m'en convainque? ... des sons et des mouvements?... Mais le philosophe en- voit autant dans l'animal qu'il dépouille de la facult'é de penser, pourquoi vous accorderais-je ce que Descartes refuse a la fourmi? Vous produisez à l'extérieur des actes assez propres a m'en imposer; je serais tenté d'assurer que vous pensez en effet ; mais la rai* son;suspend mon jugement : « Entre les actes extérieurs et la pensée, il n'y a point de liaison

essentielle, me dit-elle ; il est possible que ton antagoniste ne pense non plus que sa montre:

fallait-il prendre pour un être pensant le premier animal à qui Ton apprit à parler? Qui t'a rcvilé que tous les hommes ne sont pas autant de per^

roquets instruits à ton insu? » a Cette

comparaison est tout au. plus ingénieuse, me répliqua-t-il ; ce n'est pas sur le mouvement et les sons, c'est sur le fil des idées, la conséquence qtii règne entre les propositions et la liaison des raisonnements, qu'il faut juger qu'un être pense : s'il se trouvait un perroquet qui répondît a tout, je- prononcerais sans balancer que c'est un être pensant. . Mais qu'a de commun cette question avec l'existence de Dieu? quand vous m'aurez démontré que Thomme en qui j'aperçois le plus d'esprit n'est peut-être qu'un automate, en serai -je mieux disposé à reconnaître une intelligence dans la nature?... » C'est mon affaire, repris-je ; convenez cependant qu'il y aurait de la folie à refuser à vos semblables la faculté de penser. « Sans doute; mais que s'ensuit-il de là?... » Il s'ensuit

que si l'univers, que dis-je Tunivers! que. si l'aile d'un papillon m offre des traces millei fois plus distinctes d'une intelligence que vous navez d'indices que votre semnlahlet est doué de la .faculté de penser, il serait mille fois plus fou de nier qu'il existe un Dieu que de nier que. votre semblable pense. Or, que cela soit ainsi, c'est à vos lumières, c'est à votre conscience que j'en appelle : avez-vous jamais remaroué dans les raisonnements, les actions et laconcuiite de quelque homme que ce soit, plus d'intelligence, d'ordre, de sagacité, de conséquence que dans le mécanisme d'un insecte ?

La Divinité n'est-elle pas aussi clairement empreinte dans l'œil d'un ciron que la faculté de. peos^* dans les ouvrages du grand Newton? Quoil le. monde formé prouve moins une

intelligence que le monde expliqué?... Quelle assertion!... « Mais, répliquez- vous , J'admets la faculté de penser dans un autre d'autant plus volontiers que je pense moi-même... » Voilà, j'en tombe d'accord, une présomption que je n'ai point ; mais n'en suis-je pas dédommagé par la supériorité de mes preuves sur les vôtres ? L'intelligence d'un premier être ne m'est-elle pas mieux démontrée dans la nature par ses ouvrages, que la faculté de penser dans un philo^sophe par ses écrits? Songez donc que je ne vous objectais qu'une aile de papillon, qu'un œil de ciron, quand je pouvais vous écraser du poids de l'univers. Ou je me trompe lourdement, ou cette preuve vaut bien la meilleure qu'on ait encore dictée dans les écoles. C'est sur ce raisonnement, et quelques autres de la même simplicité, que j'admets l'existence d'un Dieu, et non sur ces tissus d'idées sèches et métaphysiques, moins propres à dévoiler la vérité qu'à lui donner l'air du mensonge.

XXI. — J'ouvre les cahiers d'un professeur célèbre, et je lis : t Athées, je vous accorde que le mouvement est essentiel à la matière; qu en concluez-vous?... que le monde résulte du jet fortuit des atomes* J'aimerais autant que vous me dissiez aue V Iliade d'Homère, ou la Hen^ riade de Voltaire est un résultat de jets fortuits de caractères. » Je me garderai bien de faire ce raisonnement à un athée : cette comparaison lui donnerait beau jeu. Selon les lois de l'analyse des sorts, me dirait-il, je ne dois point être surpris qu'une chose arrive lorsqu'elle est possible, et que la difficulté de l'événement est compensée par la quantité des jets. Il y a tel nombre de coups dans lesquels je gagerais, avec avantage, d'amener cent mille six à la fois avec cent mille dés. Quelle que fût la somme finie des

caractères avec laquelle on me proposerait d'engendrer fortuitement l'Iliade^ fl y a telle somme finie de jets qui me rendrait la proposition avantageuse : mon avantage serait même infini si la quantité de jets accordée était infinie. Vous voulez bien convenir avec moi, contiriuerait-il, que la matière existe de toute éternité, et aue le mouvement lui est essentiel. Pour réponare à cette faveur, je vais supposer avec vous que le monde n'a point de bornes ; que la multitude des atomes était infinie, et que cet ordre qui vous étonne ne se dément nulle part : or, de ces aveux réciproques, il ne s'ensuit autre chose, sinon que la possibilité d'engendrer fortuitement Tunivers est très-petite, mais que la quantité des jets est infinie, c'est-àdire que la difficulté de l'événement est plus que suffisamment compensée par la multitude des jets. Donc, si quekjue chose doit répugner à la raison, c'est la supposition que, la matière s'étant mue de toute éternité, et qu'y ayant

peutêtre dans la somme infinie des combinaisons possibles un nombre infini d'arrangements admirables, il ne «e soit rencontré aucun de ces arrangements admirables dans la multitude infinie de ceux qu'elle a pris successivement. Donc, l'esprit doit être plus étonné de la durée hypothétique du chaos que de la naissance réelle de l'univers.

XXII. — Je distingue les athées en trois classes. Il y en a quelques-uns qui vous disent nettement qu'il n'y a point de Dieu, et qui le pensent : ce sont les vrais athées; un assez grand nombre, qui ne savent qu'en penser, et qui décideraient volontiers la question à croix ou pile : ce sont les athées sceptiques; beaucoup plus qui voudraient qu'il n'y en eût point, qui font semblant d'en être persuadés, qui vivent

comme s'ils Tétaient : ce sont les fanfarons du "parti. Je déteste les fanfarons ; ils sont feux : je plains les vrais athées; toute consolation me semble morte pour eux ; et je prie Dieu pour les sceptiques; ils manquent & lumières.

XXIII. — Le déiste assure Texistence d'un Dieu, rimmortalité de l'âme et ses suites : le sceptique n'est point décidé sur ces articles ; l'athée les nie. Le sceptique a donc, pour être vertueux, un ^motif de plus que l'athée, et quelque raison de moins que Je déiste. Sans la crainte du législateur, la pente du tempérament et la connaissance des avantages actuels de la vertu, la probité de l'athée manquerait de fondement, et celle du sceptique serait fondée sur un peutêtre.

XXIŸ. — Le scepticisme ne convient pas à tout le monde. Il suppose un examen profond et désintéressé : celui qui doute

parce qu'il ne connaît pas les raisons de crédibilité n'est qu'un ignorant. Le vrai sceptique a compta et pesé les raisons. Mais ce n'est pas une petite affaire que de peser des raisonnements. Qui de nous en connaît exactement la valeur? Qu'on apporte cent preuves de la même vérité, aucune ne manquera de partisans. Chaque esprit a son télescope. C'est un colosse à mes yeux que cette objection qui disparaît aux vôtres : vous trouvez légère une raison qui m'écrase. Si nous scmimes divisés sur la valeur intrinsèque, comment nous accorderons-nous sur le poids relatif? Ditesmoi, combien faut-il de preuves morales pour contre-balancer une conclusion métaphysique?

Sont-ce mes lunettes qui pèchent ou les vôtres? Si donc il est si difficile de peser des raisons, et s'il n'est point de questions qui n'en aient poux et contre, et presque toujours à égale mesure,

pourquoi .tEanchons-nous si vite? D*où nous vient ce ton si décidé? N'avons-nous pas éprouvé cent fois xjue la suffisance dogmatique révolte ? .« On me iaict haïr les choses vraisemblables, dit Tauteur des. ^55^15 (Liv. III, ch. xi), quand on me les plante pour infaillibles : i'aime ces mots qui amollissent et modèrent la témérité de nos propositions ; à Vadventure, aulcunement, quelque, on dict, ie pense, et semblables : et si l'eusse eu à dresser des enfants, ie leur eusse tant mis en la bouche cette façon de respondre enquestante, non résolutive : qu'est-ce à dire? le ne r entends pas, Il pourrait estre, est-il yray ? qu'ils eussent plustost gardé la forme d'apprentis à soixante ans que de représenter les docteurs à dix ans, comme ils font. »

XXV. — Qu'est-ce que Dieu ? question qu'on fiait aux enfants, et a laquelle les philosophes ont bien de la peine à répondre.

On sait à quel âge un enfant doit apprendre à lire, à chanter, à danser, le latin, la géométrie. Ce n'est qu'en matière de religion qu'on ne consulte point sa portée ; à peine entend-il, qu'on lui demande : Qu'est-ce que Dieu ? C'est dans le même instant, c'est de la même bouche qu'il apprend qu'il y a des esprits follets, des revenants, des loups^garous, et un Dieu. On lui inculque une des plus importantes vérités d'une manière capable de. la décrier un jour au tribunal de sa raison. En effet, qu'y aura-t-il de surprenant, si, trouvant à l'âge de vingt ans l'existence de Dieu confondue dans sa tête avec une foule de préjugés ridicules, il vient à la méconnaître et à la traiter ainsi que nos juges traitent un honnête homme qui se trouve engagé par accident dans une troupe de coquins ?

XSVI. — On nous parle trop tôt de Dieu :

autre défeut ; on n'insiste pas assez sur sa présence. Les hommes ont banni la Divinité d entre eux ; ils l'ont reléguée dans un sanctuaire ; les murs d'un temple bornent sa vue; elle n'existe point au delà. Insensés que vous êtes ! détruisez ces enceintes qui rétrécissent vos idées; élargissez Dieu ; voyez-le partout où il est, ou dites qu'il n'est point. Si j'avais un enfant à dresser, moi, je lui ferais de la Divinité une compagnie si réelle, qu'il lui en coûterait peut-être moins

f>our devenir athée que pour s'en distraire. Au ieu de lui citer l'exemple d'un autre homme qu'il connaît quelquefois pour plus méchant que lui, je lui dirais brusquement iDieu t'entend, et tu

mens. Les jeunes gens veulent être pris par les sens. Je multiplierais donc autour de lui les signes indicatifs de la présence divine. S'il se faisait, par exemple, un cercle chez moi, j*y marquerais une 'place à Dieu, et j'accoutumerais mon élève à dire : Nous étions quatre, Dieu, mon ami, mon gouverneur et moi.

XXVn. — L'ignorance et V incuriosité sont deux oreillers fort doux; mais pour les trouver tels, il faut avoir la têie aussi àien faite que

Montaigne.

XXVIII. — Les esprits bouillants, les imaginations ardentes ne s'accommodent pas de l'indolence du sceptique. Ils aiment mieux hasarder un choix que de n'en faire aucun ; se tromper que de vivre incertains : soit qu'ils se méfient de leurs bras, soit qu'ils craignent la profondeur des eaux, on les voit toujours suspendus à des branches dont ils sentent toute la faiblesse, et auxquelles ils aiment mieux demeurer accrochés que de s'abandonner au torrent. Ils assurent tout, bien qu'ils n'aient rien soigneusement examiné : ils ne doutent de rien, parce qu'ils n'en

ont ni la patience ni le courage. Sujets à des lueurs qui les décident, si par hasard ils rencontrent la vérité, ce n'est point à tâtons, c'est brusquement, et comme par révélation. Ils sont, entre les dogmatiques, ce qu'on appelle les illuminés chez le peuple dévot. J'ai vu des individus de cette espèce inquiète gui ne concevaient pas comment on pouvait allier la tranquillité d'esprit avec l'indécision, t Le moyen de vivre heureux sans savoir gui l'on est, d où l'on vient, où Ton va, pourquoi l'on est venu! » Je me pique d'ignorer tout cela, sans en être plus malheureux, répondait froi-

dement le sceptique : ce n'est point ma faute si j'ai trouvé ma raison muette quand je l'ai questionnée sur mon état. Toute ma vie j'ignorerai, sans chagrin, ce qu'il m'est impossible de savoir. Pourquoi regretterais-je des connaissances que je n'ai pu me pro- ^ curer, et qui, sans doute, ne me sont pas fort nécessaires, puisque j'en suis privé? J'aimerais autant, a dit un des premiers génies de notre siècle, m'affliger sérieusement de n'avoir pas quatre yeux, quatre pieds et deux ailes.

XXIX. — On doit exiger de moi que je cherche la vérité, mais non que je la trouve. Un sophisme ne peut- il pas m 'affecter plus vivement qu'une preuve solide? Je suis nécessité de consentir au faux que je prends pour le vrai, et de rejeter le vrai que je prends pour le faux : mais, qu'ai-je à craindre, st c'est innocemment que je me trompe? L'on n'est point récompensé dans l'autre monde pour avoir eu de l'esprit dans celui-ci : y serait-on puni pour en avoir manqué ? Damner un homme pour de mauvais raisonnements, c'est oublier qu'il est un sot pour le traiter comme un méchant.

XXX. — Qu'est-ce qu'un sceptique? C'est un

philosophe qui a douté de tout ce qu'il croit, et mil croit ce qu'un usage légitime de sa raison et ae ses sens lui a démontrç vrai. Voulez-vous quelque chose de plus précis? rendez sincère le pyrrhonien, et vous aurez le sceptique.

XXXI. — Ce qu'on n'a jamais mis en question n'a point été prouvé. Ce qu'on n'a point examiné sans prévention n'a jamais été bien examiné. Le scepticisme est donc le premier pas vers la

vérité. Il doit être général, car il en est la pierre de touche. Si, pour s'assurer de 1 existence de Dieu, le philosophe commence par en douter, y a-t-il quelque proposition qui puisse se soustraire à cette épreuve?

XXXII. — L'incrédulité est quelquefois le vice d'un sot, et la crédulité le défaut d'un homme d'esprit. L'homme d'esprit voit loin dans l'immensité des possibles; le sot ne voit guère de possible que ce qui est. C'est là peut-être ce qui rend l'un pusillanime, et l'autre téméraire.

XXXIII. — On risque autant à croire trop, cru'à croire trop peu. Il n'y a ni plus ni moins ae danger à être polythéiste qu'athée : or, le scepticisme peut seul garantir également, en tout temps et en tout lieu, de ces deux excès opposés.

XXXIV. — Un semi-scepticisme est là marque d'un esprit faible; il décèle un raisonneur pusillanime, qui se laisse effrayer par les consé-

guences*, un superstitieux, qui croit honorer son ►ieu par les entraves où il met sa raison; une espèce d'incrédule, qui craint de se démasquer à lui-même : car si la vérité n'a rien à perdre à l'examen, comme en est convaincu le semi-sceptique, que pense-t-il au fond de son âme de ces

notions privilégiées qu'il appréhende dasareder, et qui sont placées dans un recoin d& sa. cervelle, comme dans un sanctuaire dont il n'ose approcher?

XXXV: — J'entends crier de toute part h Timpiété. Le chrétien est impie en Asie, le musulman en Europe, le papiste à Londres,

le calviniste à Paris, le janséniste an haut de la rue Saint-Jacaues, le moliniste au fond du faubourg Saint-Méaard. Qu^estce donc qu'un impie? Tout le monde Test-il, ou personne?

XXXVI. — Quand les dévots se déchaînent contre le scepticisme, il me semble qu'ils entendent mal leur intérêt, ou qu'ils se contredisent. S'il est certain qu'un culte vrai, pour être embrassé, ettju'un faux culte, pour être abandonné, n'ont besoin que d'être bien connus, il serait à souhaiter qu'un dcmte universel se répandît sur la. surface de la terre, er que tous les peuples voulussent bien mettre en question la vérité de leurs religions : nos missionnaires trouveraient la bonne moitié de leur besogne faite.

XXXVIL — Celui qui ne. conserve, pas par choix le culte qu'il a reçu par éducation, ne peut non plus se glorifier d être chrétien ou niusulman, que de n'être point né aveugle ou boiteux. C'est un bonheur, et non pas un mérite.

XX&YIIL - Celui qui mourrait pour, un culte dont il I connaîtrait laj fausseté seif ait un enragé.

Celui qui meurt jx)ur un culte, faux, mais- qu'il crbit.vrai^ ou i pour un culte vrai, mais dont il n'a^pas de preuves^ est im fanatique..

Le vrai martyr est celui qui meurt pour un culte vrai, et dont la vérité lui est démontrée.

XXXIX. — Le vrai martyr attend la mort

l'enthousiaste y court.

XL. — Celui qui, se trouvant à la Mecque, irait insulter aux cendres de Mahomet, renverser ses autels, et troubler toute une mosquée, se ferait empaler, à coup sûr, et ne serait peut-être pas canonisé. Ce zèle n'est plus à la mode. Polyeucte ne serait de nos jours qu'un insensé.

XLI. — Le temps des révélations, des prodiges, et des missions extraordinaires est passé. Le christianisme n'a plus besoin de cet échafaudage. Un homme qui s'aviserait de jouer parmi nous le rôle de Jonas, de courir les rues en criant : « Encore trois jours, et Paris ne sera plus : Parisiens, faites pénitence, couvrez- vous de sacs et de cendres, ou dans trois jours vous périrez, » serait incontinent saisi, et traîné devant un jnge, qui ne manquerait pas de l'envoyer aux Petites-Maisons, il aurait beau dire : a Peuples, Dieu vous aime-t-il moins que le Ninivite ? Etes-vous moins coupables que lui ? » On ne s'amuserait point à lui répondre ; et pour le traiter en visionnaire, on n'attendrait pas le terme de sa prédiction.

Elie peut revenir de l'autre monde quand il voudra; les hommes sont tels, qu'il fera de grands miracles s'il est bien accueilli dans celui-ci.

XLIL — Lorsqu'on annonce au peuple un dogme qui contredit la religion dommante, ou (juelque fait contraire à la tranquillité publique, justinât-on sa mission par des miracles, le gouvernement a droit de sévir, et le peuple de s'écrier : Crucifiée. Quel danger n'y aurait-il pas à abandonner les esprits aux séductions d'un imposteur, ou aux rêveries d'un visionnaire ? Si le

sang de Jésus-Christ a crié vengeance contre les Juiis, c'est qu'en le répandant, ils fermaient l'oreille à la voix de Moïse et des

Prophètes, qui le déclaraient le Messie. Un ange vînt-il à descendre des cieux, appuyât- il ses raisonnements par des miracles, s'il prêche contre la loi de Jésus- Christ, Paul veut qu'on lui dise ana thème. Ce n'est donc pas par les miracles qu'il faut juger de la mission d'un homme, mais c est par la conformité de sa doctrine avec celle du peuple au- Quel il se dit envoyé, surtout lorsque la doctrine ae ce peuple est démontrée vraie,

XLIII. — Toute innovation est à craindre dans un gouvernement. La plus sainte et la plus douce des religions, le christianisme même ne s'est pas affermi sans causer quelques troubles Les premiers enfants de l'Eglise sont sortis plus d une fois de la modération et de la patience qui leur . étaient prescrites. Qu'il me soit permis de rapporter ici quelques fragments d'un édit de l'empereur Julien; ils caractériseront à merveille le génie de ce prince philosophe, et l'humeur des zélés de son temps.

« J'avais imaginé, dit Julien, que les chefs des Galiléens sentiraient combien mes procédés sont différents de ceux de mon prédécesseur, et qu'ils m'en sauraient quelque gré : ils ont souffert, sous son règne, rexil et les prisons ; et l'on a passé au fil de l'épée une multitude de ceux qu'ils appellent entre eux hérétiques... Sous le mien, on a rappelé les exilés, élargi les prisonniers, et rétabli les proscrits dans la possession de leurs biens. Mais telle est l'inquiétude et la fureur de cette espèce d'hommes, cjue, depuis qu'ils ont perdu le privilège de se dévorer les uns les autres, de tourmenter et ceux qui sont attachés à leurs dogmes, et ceux qui suivent la religion autorisée par les lois, ils n épargnent aucun moyen,

ne laissent échapper aucune occasion d'exciter des:révoites; gens sans, égard pour la vraie piété, «t sans respect pour nos

constitutions... Toutefois nous n'entendons pas qu'on lesitraîne au •pied de* nos autels,.et'^ qu'on leur fasse violence... Quant au PI enu peuple, il paraît que ce sont ses x:hefs qui fomentent en lui l'esprit de sédition; furieux qu'ils sont des bornes que nous avons mises à leurs pouvoirs ; oar nous les avons bannis de nos tribunaux, et ils n'ont plus la commodité de disposer des testaments, de supplanter les héritiers légitimes, et de s'emparer des successions... C'est pourquoi nous défendons à ce peuple de s'assembler en tumulte, et dexabâler chez ses prêtres séditieux.,. Que cet édit fasse la sûreté de nos î magistrats que les mutins ont insultés plus d'une fois, et mis .en danger d'être lapidés... Qu'ils se rendent paisiblement chez leurs chefs, qu'ils y prient, qu'ils.s'y.instruiseat, et qu'ils y satisfassent au- cuite qu'ils en ont reçu; nous le .leur^permettons.: mais qu'ilsice^ noncent à taut.xiessein feictieux... Si ces assônablées: sont pour. eux une occasion, de j-évolte, .ce sera à leurs risques et fortunes; je ès en avertis... Peuples mcrédules, vive en paix... Et vous qui jê.tes r.-demeurés fidèles là la religion .de vôtre pays et aux dieux de vos pères, ne persécutez point des voisins, des concitoyens, dont l'ignorance est encore plus à plaindre que la méchanceté n'est à blâmer... jCèest paria raison ^ et non par la violence quilil.faut ramener les hommies à ia vérité. Nous vous, en joignons donc à vous tous, nos 'fidèles sujets, de laisser euTepos les Galiléens. »

Tels étaient les sentiments de ce prince, h qui l'on peut reprocher le paiganisme , mais non l'apostasie : il passa les premières années de sa vie sous différents maîtres, et dans différentes écoles; et fit, dansLun âge plus avancé, un choix

infortuné : il se décida malheureusement pour le culte de ses aïeux, et les^ dieux de son pays*

^UV. — Une chose qui m*étonne, c'est que les ouvrages de ce savant empereur soient parvenus jusqu'à nous. Ils contiennent des traits qui ne nmsent point à la vérité du christianisme, mais qui sont assez désavantageux à quelques chrétiens de^son temps, pour qu'ils se sentissent de l'attention singulière que les Pères de l'Eglise ont eue de supprimer les ouvrages de leurs enaemis. C'^st apparemment de ses prédécesseurs que saint Grégoire le Grand avait nérité le zèle barbare qui l'aninm contre les lettres, et les arts. S'il n'eût tenu qu'à ce pontife, nous serions dans le cas des mahométans, qui en sont réduits pour toute lecture à celle de leur Alcoran. Car, quel eût été le sort des anciens écrivains, entre les mains d'un homme (jui solécisait par principe de religion ; qui -.s'imaginait . qu'observer les règles de la* grammaire, c'était soumettre Jésus Christ à Donat, et qui se crut obligé ren conscience de combler les ruines de Tantiquité?

XLV. — Cependant, la divinité des Ecritures n'est point un caractère si clairement empreint en elles,' que l'autorité des historiens sacrés soit absolument indépendante du témoignage des auteurs profanes. Où en serions- nous s'il fallait reconnaître je doigt de Dieu dans la forme de notre Bible ! Combien la version latine n'est- elle pas misérable? Les originaux niêmes ne sont pas des chefs-d'œuvre de composition. Les prophètes, les apôtres et les évangélistes ont écrit comme ils y entendaient. S'il nous était permis de regarder l'histoire du peuple hébreu comme une simple production de l'esprit humain. Moïse et ses continuateurs ne l'emporteraient pas sur frite- Live, Salluste, César et Josèphe, tous gens

qu'on ne soupçonne pas assurément d'avoir écrit par inspiration. Ne préfère-t-on pas même le jésuite berruyer à Moïse? On conserve dans nos églises des tableaux qu'on nous assure avoir été peints par des anges et par la Divinité même : si ces morceaux étaient sortis de la main de Le Sueur ou de Le Brun, que pourrais-je opposer à cette tradition immémoriale? Rien du tout, peut-être. Mais quand j'observe ces célestes ouvrages, et que je vois à chaque pas les règles de la peinture violées dans le dessin et l'exécution, le vrai de Tart abandonné partout, ne pouvant supposer que l'ouvrier était un ignorant, il faut bien que j'accuse la tradition d'être fabuleuse. Quelle application ne ferais-je point de ces tableaux aux saintes Ecritures, si je ne savais combien il importe peu que ce qu'elles contiennent soit bien ou mal dit? Les prophètes se sont piqués de dire vrai, et non pas de bien dire. Les apôtres sont- ils morts pour autre chose que pour la vérité de ce qu'ils ont dit ou écrit? Or, pour en revenir au point que je traite, de quelle conséquence n'était-il pas de conserver des auteurs profanes qui ne pouvaient manquer de s'accorder avec les auteurs sacrés, au moins sur l'existence et les miracles de Jésus-Christ, sur les qualités et le caractère de Ponce-Pilate, et sur les actions et le martyre des premiers chrétiens?

XLVL — Un peuple entier, me direz-vous, est témoin de ce fait; oserez- vous le nier? Oui, j'oserai, tant qu'il ne me sera pas confirmé par l'autorité de quelqu'un qui ne soit pas de votre parti, et que j'ignorerai que ce quelqu'un était incapable de fanatisme et de séduction. Il y a plus. Qu'un auteur d'une impartialité avouée me raconte qu'un gouffre s'est ouvert au milieu d'une ville ; que les dieux consultés sur cet événement

ont répondu qu'il se refermera si Ton y jette ce que l'on possède de plus précieux; quxin brave chevalier s'y est précipite, et que Toracle s'est accompli : je le croirai beaucoup moins que s*il eût dit simplement qu'un gouffre s'étant ouvert, on employa un temps et des travaux considérables pour le combler. Moins un fait a de vraisemblance, plus le témoignage de l'histoire perd de son poids. Je croirais sans peine un seul honnête homme qui m'assurerait que Sa Majesté vient de remporter une grande victoire sur les alliés; mais tout Paris m'annoncerait qu'un mort vient de ressusciter à Passy, que je n'en croirais rien. Qu'un historien nous en impose, ou que tout un peuple se trompe, ce ne sont pas des prodiges.

XL VII. — Tarquin projette d'ajouter de nouveaux corps de cavalerie à ceux que Romulus avait formés. Un augure lui soutient que toute innovation dans cette milice est un sacrilège, si les dieux ne l'ont autorisée. Choqué de la liberté de ce prêtre, et résolu de le confondre et de décrier en sa personne un art qui croisait son autorité, Tarquin le fait appeler sur la place publique, et lui dit : « Devin, ce que je pense est-il possible? Si ta science est telle que tu la vantes, elle te met en état de répondre. » L'augure ne se déconcerte point, consulte les oiseaux et répond : « Oui, prince, ce que tu penses se peut faire. » Lors, Tarquin, tirant un rasoir de dessous sa robe, et prenant à la main un caillou : « Approche, dit-il au devin, coupe-moi ce caillou avec ce rasoir; car j'ai pensé que cela se pouvait. » Navius, c'est le nom de l'augure, se tourne vers le peuple, et dit avec assurance : « Qu^^on applique le rasoir au caillou, et qu'on me traîne au supplice, s'il n'est divisé sur-le-champ. » L'on vit en effet, contre toute attente, la dureté du

caillou céder au tranchant du rasoir : ses parties se séparent si promptement, que le rasoir porte -sur la main de Tarquin, et en tire du sang. Le peuple étonné fait des acclamations; Tarquin renonce à ses projets, et se déclare protecteur des augures ; on enferme sous un autel le rasoir et les fragments du caillou. On élève une statue au devin : cette statue subsistait encore sous le règne d'Auguste; et l'antiquité profane et sacrée nous atteste la vérité de ce fait, dans les écrits de Lactance, de Denys d'Halicarniasse, et de saint Augustin.

Vous avez entendu l'histoire; écoutez la superstition. « Que répondez-vous à cela? Il faut, dit le superstitieux Quintus à Cicéron son frère, il faut se précipiter dans un monstrueux pyrrhonisme, traiter les peuples et les historiens de stupides, et brûler les annales, ou convenir de ce fait. Nierez-vous tout, plutôt que d'avouer que les dieux se mêlent de nos affaires? »

Hoc ego philosophi non arbitror it€StibièS uti qui^aut casu yen, aut malitia faUi fietique esse possunt, Argumentis et rationibus oporteti quare quidque ha sit, docere, non eventis, tis j^rœser^ tim auibus mihi non liceat credere»., Omttte igiiur Utuum Romulù quem in maximo incendia negas potuisse comburi, Contemne cotent Accii Navii, Nihil débet esse in philosophia commentitiis fabellis loci. Illud erat philosophi, tôt ius augurii primum raturant ipsam videre^ deinde inventionem y deinde constantiam.,. Habent Etrusci exaratum puerum auctorem disciplinas suœ. Nos quem? Actitimne Navium?,,, Placet iffitur humanitatis expertes kaber£ Divinitatis ajictores? (M. T. Cicero, de Divinat, Lib. II, cap. Lxxx, Lxxxi.) Mais c'est la croyance des rois, des peuples, des nations et du moiade. Quasi vcre quidquam sit

tant)^lde^ qtiam ^ihil 5Wperevulgare? Aut quasi tibi ipsi in judicando

placeat multitudo. Voilà la réponse du philosophe. Qu'on me cite un seul prodige -auquel elle

» ne soit pas applicable! Les. Pères de l'Eglise, qui voyaient sans doute de grands inconvénients à se servir des principes .de Cicéron, ont mieux aimé convenir de Taventure de.Tarquin, et attribuer l'art de Navius "au .diable. C'est une belle

• machina que le diable.

•X.Ii¥III. — iTou&les peuples ont de ces faits, à Tjui, pour être merveilleux, il ne manque que d'être yrais; avec lesquels on démontre tout, mais qu'on ne .prou\'e point; qu'on n'ose nier sans être impie, .et qu'on ne peut croire sans ètre::mibécile.

jXLIX. — Romulus, frappé de la foudre, ou massacré par les sénateurs, disparaît d'entre les ilomains. l^e peuple et le soldat en murmurent. Les ordres de l'Etat se soulèvent les uns contre les autres ; et Rome naisrante, divisée au dedans, et environnée d'ennemis au dehors, était au bord du précipice, lorsqu'un .certain Prooulеius s'avance -gravementet dit : « Romains, ce prince, que vousTegrettez,-n'est point mort : il est monté aux cieux, où il est assis à la droite de Jupiter. Va, m'a-t-il dit, calme tes concitoyens, annonceleur que Romuhis est entre les dieux; assure-les de ma protection; qu'ils sachent que les forces de leurs ennemis ne prévaudront jamais contre eux : le destin veut qu'ils soient un jour les maîtres du monde; qu'ils en fassent seulement passer la prédiction d'âge en âge à leur postérité la plus reculée. » Il est des conjonctures favora^ blés à l'imposture; et si l'on examine quel était alors l'état des affaires de Rome,. on conviendra que Procu-

leius était homme de tête , et qu'il avait su prendre son temps. Il introduisit dans les. esprits un préjugé qui ne fut pas inutile à la

grandeur future de sa patrie... Mirum est quarttum un viro hœc nuntianti fidei fuerit ; quamque desiderium Romuli aj^uâ-plebem^ facta ûde immortaliiatis, lenitum sU. Famam hanc adtniratio viri et pavor prxsens nobilUavit; deinde a paucis initio facto, deum deo natum salvere universi Romulum jubent. Cest-à-dire que le peuple crut à cette apparition ; que les sénateurs firent semblant d'y croire, et que Romulus eut des autels. Mais les choses n'en demeurèrent pas là. Bientôt ce ne fut point un simple particulier à qui Romulus s'était apparu. Il s'était montré à plus de mille personnes en un jour. Il n'avait point été frappé de la foudre, les sénateurs ne s'en étaient point défaits à la faveur d'un temps orageux, mais il s'était élevé dans les airs au milieu des éclairs et au bruit du tonnerre, à la vue de tout un peuple ; et cette aventure se calfeutra^ avec le temps, d'un si grand nombre de pièces, que les esprits forts du siècle suivant devaient en être fort embarrassés.

L. -y Une seule démonstration me frappe plus que cinquante faits. Grâce à l'extrême confiance que j[ai en ma raison, ma foi n'est point à la merci du premier saltimbanque. Pontife de Mahomet, redresse des boiteux ; fais parler des muets ; rends la vue aux aveugles ; guéris des paralytiques; ressuscite des morts; restitue même aux estropiés les membres qui leur manquent, miracle qu'on n'a point encore tenté, et à ton grand étonnement ma foi n'en sera point ébranlée. Veux-tu que je devienne ton prosélyte? laisse ^tous ces prestiges, et raisonnons Je suis plus sûr de mon jugement que de mes yeux.

Si la religion que tu m'annonces est vraie , sa vérité peut être mise en évidence et se démontrer par des raisons invincibles. Trouve-les, ces raisons. Pourquoi me harceler par des prodiges,

quand tu n*as besoin, pour me terrasser, que d'un syllogisme? Quoi donc I te serait- il plus facile de redresser un boiteux que de m*éclairer ?

LI. — Un homme est étendu sur la terre, sans sentiment, sans voix, sans chaleur, sans mouvement. On le tourne, on le retourne, on l'agite, le feu lui est appliqué, rien ne l'émeut : le fer chaud n'en peut arracher un symptôme de vie ; on le croit mort: Test-il? non. C'est le pendant du prêtre de Calame : Qui^ fuando et placebat^ ad imitatas quasi lamentantis hominis voces^ ita se auferebat a sensibus et jacebat simillimus mortuo, ut non solum vellicantes atquepungentes minime seniiret, sed aliquando etiam igné ureretur admoto, sine ullo aoîoris sensu^ nisi post modum exvulnere, etc. (Saint Augustin, Cité de Dieu^ Liv. XIV, chap. xxiv.) Si certaines gens avaient rencontré, de nos jours, un pareil sujet, ils en auraient tiré bon parti. On nous aurait fait voir un cadavre se ranimer sur la cendre d [un prédestiné; le recueil du magistrat janséniste se serait enflé d'une résurrection, et le constitutionnaire se tiendrait peut-être confondu.

LII. — Il faut avouer, dit le logicien de Port- Royal, que saint Augustin a eu raison de soutenir, avec Platon, que le jugement de la vérité et la règle pour discerner n appartiennent pas aux sens, mais à l'esprit : non est veritatis judi^ cium in sensibus, et même que cette certitude que Ton peut tirer des sens ne s'étend pas bien loin, et qu'il y a plusieurs choses que 1 on croit savoir par leur entremise, et dont on n'a point une pleine assurance. Lors donc que le témoignage des sens contredit ou ne contre-balance

point l'autorité de la raison, il n'y a pas à opter: en bonne logique , c'est à la raison qu'il faut s'en tenir.

3d pensées PfilLÛSQPHK^UES*

LUI: — Un faubourg retentit d'acclamations :

la cendre d'un prédestiné y fait, en:un jour, plus de prodiges que Jésus-Chnst n'en: fit en toute sa vie. On y court; on s'y porte; j'y suis la foule. J'arrive à peine, que)'entemh crierr: miracle! miracle! J'approche, je regarde, et je vois un petit boiteux qui se promène à l'aide de trois- ou quatre personnes charitables qui le soutiennent; et le peuple qui s'en émerveille, de-répéter : miracle! miracle! Où donc est le miracle, peuple imbécile ? Ne vois-tu pas que ce fourbe n'a tait que changer de béquilles? Il en était, danscette occasion, des miracles, comme il en est toujours ^ des esprits. Je jurerais bien que tous ceux qui ont vu des esprits, les craignaient d'avance^ et que tous ceux qui voyaient là des miracles; étaient bien résolus d'en voir.

LIV. — Nous avons toutefois, de ces miracles prétendus, un vaste recueil qui peut braver Tincrédulité la plus déterminée. L'auteur est un sénateur, un homme grave qui faisait profession d\in matérialisme assez mal entendu, à la véritȩ́ mais qui n'attendait pas sa fortune de saconverision : témoin oculaire des faits qu'il raconte, et dont il a pu juger sans prévention et sans intérêt, son témoignage est accompagné de mille autres. Tous disent qu'ils- ont vu, et leur déposition a toute rauthenticité possible : les actesoriainaux en sont conservés dans les archives publiques. Que répondre à cela? Que répondre? que ces miracles ne prouvent rien, tant que la question de ses sentiments ne sera point décidée.

LV- — Tout raisonnement qui prouve pour deux partis, ne prouve- ni pour l'un ni pour l'autre. Si le fanatisme a ses martyrs, ainsi que la vraie religion, et si, entre ceux qui sont morts pour la vraie religion, il y a eu des fanatiques;

PENSÉES PHIDOSOPHIQUKSi 3l

OU comptons, si nous le pouvons, le nombre des morts, et croyons, ou cherchons d'autres motifs de crédibilité,

LVL -7- Rien n'est plus capable d*affermir dans rirréligion; que de faux motifs de conversion. On dit tous les jours à des incrédules : Qui êtesvous^ pour attaquer une religion que les Paul, les Tertullien, les Athanase, les Cnrjsostomc. les Augustin, les Cyprien, et tant d'autres illustres personnages ont si courageusement défendue ? Vous ayez sans doute aperçu quelque difficulté qui avait échappé à ces génies supérieurs; montrez-nous donc que vous en savez plus qu'eux; ou sacrifiez vos doutes à leurs décisions^ si vous convenez qu'ils en savaient plus que vous. Raisonnement frivole. Les lumières des ministres ne sont point une preuve de la vérité d'une religion. Quel culte plus absurde <jue celui des Égyptiens, et quels ministres plus éclairés!... Non, je ne peux adorer cet oignon. Quel privilège a-t il sur les autres légumes? Je serais oien lou de prostituer mon hommage à des êtres destinés à ma nourriture! La plaisante divinité qu'une plante que j'arrose; qui croît et meurt dans mon ' potager ! . . . « Tais-toi , misé^ rable, tes blasphèmes me font frémir : c'est bien à toi à raisonner! en sais tu là -dessus plus que le sacré Collège ? Qui es-tu , pour attaquer tes dieux, et donner des leçons de sagesse à leurs ministres ? Esrtu plus éclairé que ces oracles que l'univers entier vient interroger? Quelle que soit ta réponse, j'admirerai ton orgueil ou ta témérité... » Les chrétiens ne sentiront-

ils jamais toute leur force, et n'abandonneront- ils point ces mid-heureux sophismesà ceux dont ils sont l'unique ressource? Omittamus ista communia quae ex utraque parte dici possunt^ quanquam vere ex utraque pmte dici non possint. (Saint

Augustin, Cité de Dieu.) Uexemple, les prodiges et l'autorité peuvent faire des dupes ou des hypocrites : la raison seule fait des croyants.

LVII. — On convient qu'il est de la dernière importance de n'employer à la défense d'un culte que des raisons solides ; cependant on persécuterait volontiers ceux qui travaillent à décrier les mauvaises. Quoi donc ! n'est-ce pas assez que l'on soit chrétien ; faut-il encore l'être par de mauvaises raisons? Dévots, je vous en avertis; je ne suis pas chrétien parce que saint Augustin l'était; mais je le suis parce qu'il est raisonnable de l'être.

LVIII. — Je connais les dévots ; ils sont prompts à prendre l'alarme . S'ils jugent une fois que cet écrit contient quelque chose de contraire à leurs idées, je m'attends à toutes les calomnies qu'ils ont répandues sur le compte de mille gens qui valaient mieux que moi. Si je ne suis qu'un déiste et qu'un scélérat, j'en serai quitte à bon marché. Il y a longtemps qu'ils ont damné Descartes, Montaigne, Locke et Bayle; et j'espère qu'ils en damneront bien d'autres. Je leur déclare cependant que je ne me pique d'être ni plus honnête homme, ni meilleur chrétien que la plupart de ces philosophes. Je suis né dans l'Eglise catholique, apostolique et romaine; et je me soumets de toute ma force à ses décisions. Je veux mourir dans la religion de mes pères, et je la crois bonne autant qu'il est possible à quiconque n*a jamais eu aucun commerce immédiat avec la Divinité, et <^ui n'a jamais été témoin d'aucun miracle. Voila ma profession de foi; je suis presque sûr

qu'ils en seront mécontents, bien qu'il n'y en ait peut-être pas un entre eux qui soit en état d'en faire une meilleure.

LIX. — J*ai lu quelquefois Abbadie, Huet, et

les autres. Je connais suffisamment les preuves de ma religion, et je conviens qu'elles sont grandes; mais le seraient-elles cent fois davantage, le christianisme ne me serait point encore démontré. Pourquoi donc exiger de moi que je croie qu'il y a trois personnes en Dieu , aussi fermement que je crois que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits i* Toute preuve doit produire en moi une certitude proportionnée à son degré de force; et Faction des démonstrations géométriques, morales et physiques, sur mon esprit, doit être différente, ou cette distinction est frivole.

LX. — Vous présentez à un incrédule un volume d'écrits dont vous prétendez lui démontrer la divinité . Mais avant que d'entrer dans Texamen de vos preuves, il ne manquera pas de vous questionner sur cette collection. A-telle toujours été la même? vous demandera- t-il. Pour-

secte révère , et conservé tel et tel autre qu'elle a rejeté? Sur quel fondement avez-vous donné la préférence à ce manuscrit ? Qui vous a dirigés dans le choix que vous avez fait entre tant de , copies différentes, qui sont des preuves évidentes que ces sacrés auteurs ne vous ont pas été transmis dans leur pureté originelle et première?

Mais si l'ignorance des copistes, ou la malice des hérétiques les a corrompus, comme il faut que vous en conveniez, vous voilà forcés de les restituer dans leur état naturel, avant que d'en prouver la divinité; car ce n'est pas sur un recueil d'écrits mutilés que tomberont vos preuves, et que j'établirai ma croyance. Or, qui chargerezvous de cette réforme ? l'Église. Mais je ne peux convenir de l'inÊiillibilité de l'Eglise, que la

divinité des Écritures ne me soit prouvée. Me voilà donc dans un scepticisme nécessité.

On ne répond à cette difficulté qu'en avouant que les premiers fondements de la foi sont purement humains ; que le choix entre les manuscrits, que la restitution des passages, enfin que la collection s'est faite par des règles de critique ; et je ne refuse point d'ajouter à la divinité des livres sacrés un degré de foi proportionné à la certitude de ces règles.

LXI. — Cest en cherchant des preuves que j'ai trouvé des difficultés. Les livres qui contiennent les motifs de ma croyance, m'offrent en même temps les raisons de l'incrédulité. Ce sont des arsenaux communs. Là, j'ai vu le déiste s'armer contre l'athée; le déiste et l'athée lutter contre le juif; l'athée, le déiste et le juif se liguer contre le chrétien; le chrétien, le juif, le déiste et l'athée, se mettre aux prises avec le mulsuman; l'athée le déiste, le juif, le musulman, et la multit#ie des sectes du christianisme, fondre sur le chrétien, et le sceptique seul contre tous. J'étais juge des coups : je tenais la balance entre les combattants; ses bras s'élevaient ou s'abaissaient en raison des poids dont ils étaient chargés.

Après de longues oscillations, elle pencha du côté du chrétien, mais avec le seul excès de sa pesanteur sur la résistance du côté opposé. Je me suis témoin à moi-même de mon équité. Il n'a pas tenu à moi que cet excès ne m ait paru fort grand. J'atteste Dieu de ma sincérité.

LXn. — Cette diversité d'opinions a fait imaginer aux déistes un raisonnement plus singulier peut-être que solide. Cicéron ayant à prouver que les Romains étaient les peuples les plus belliqueux de la terre, tire adroitement cet aveu de la bouche de leurs rivaux. Gaulois, à-qui le cédez-

VOUS en courage, si vous le cédez à quelqu'un? aux Romains. Parthes, après vous, quels sont les hommes les plus courageux? les Romains.

Africains, qui redouteriez-vous, si vous aviez à redouter quelqu'un? les Romains. Interrogeons, à son exemple, le reste des religionnaires, vous disent les déistes. Chinois, quelle religion serait la meilleure, si ce n'était la vôtre? la religion naturelle. Musulmans, quel culte embrasseriezvous, si vous abjuriez Mahomet ? le naturalisme. Chrétiens, quelle est la vraie religion, si ce n'est la chrétienne? la religion des juifs. Mais vous, juifs, quelle est la vraie religion, si le judaïsme est faux? le naturalisme. Or, ceux, continue Cicéron, à qui Ton accorde la seconde place d'un consentement unanime, et qui ne cèdent la première à personne, méritent incontestablement celle-ci.

Publiées pour la première fois par Naigeon, en 1 770, dans un Recueil philosophique, Londres (Amsterdam), r reproduites dans sa Philosophie ancienne et moderne^ , et dans son édition de Diderot de 1798, ces Pensées concises, d'un ton beaucoup plus vif

que les premières, se gravent dans l'esprit comme autant de proverbes ou, pour mieux dire, de sentences irrévocables contre lA sottises de la superstition et les banalités de la « haute métaphysique. »

OBJECTIONS DIVERSES CONTRE LES ÉCRITS DE DIFFÉRENTS THEOLOGIENS

I. — Les doutes, en matière de religion, loin d'être des actes d'impiété, doivent être regardés comme de bonnes œuvres, lorsqu'ils sont d'un homme qui reconnaît humblement son ignorance, et qu'ils naissent de la crainte de déplaire à Dieu par l'abus de la raison.

II. — Admettre quelque conformité entre la raison de l'homme et la raison éternelle, qui est Dieu, et prétendre que Dieu exige le sacrince de la raison humaine, c'est établir qu'il veut et ne veut pas tout à la tois.

III. — Lorsque Dieu, de qui nous tenons la raison, en exige le sacrifice, c'est un faiseur de tours de gibecière qui escamote ce qu'il a donné.

IV. — Si je renonce à ma raison, je n'ai plus

de guide : il faut que j'adopte en aveugle un principe secondaire, et que je suppose ce qui est en question.

V. — Si la raison est un don du ciel, et que Ton en puisse dire autant de la foi, le ciel nous a ^t deux présents incompatibles et contradicloires.

VI. — Pour lever cette difficulté, il faut dire que la foi est un principe chimérique, et qui n'existe point dans la nature.

Vil. — Pascal, Nicole et autres ont dit : « Qu'un Dieu punisse de peines éternelles la faute d'un père coupable sur tous ses enfants innocents, c'est une proposition supérieure et non contraire à la raison. » Mais qu'est-ce donc au'une proposition contraire à la raison, si celle qui énonce évidemment un blasphème ne l'est pas?

VIII. — Egaré dans une forêt immense pendant la nuit, je n'ai qu'une petite lumière pour • me conduire. Survient un inconnu qui me dît : Mon ami, souffle ta bougie pour mieux trouver ton chemin. Cet inconnu est un théologien.

IX. — Si ma raison vient d'en haut, c'est la voix du ciel qui me parle par elle ; il feut que je l'écoute.

X. — Le mérite et le démérite ne peuvent s'appliquer à l'usage de la raison, parce que toute la bonne volonté du monde ne peut servir à un aveugle pour discerner les couleurs. Je suis forcé d'apercevoir l'évidence où elle est, et le défaut d'évidence où l'évidence n'est pas, à moins que je ne sois un imbécile; or l'imbécillité est un malheur et non pas un vice.

XI. — Uauteur de la nature^ qui ne me récompensera pas pour avoir été un homme d*esprit, ne me oamnera pas pour avoir été un sot.

XII. — Et il ne te damnera pas même pour avoir été un méchant. Quoi donc! n'as-tu pas déjà été assez malheureux d'avoir été méchant i

XIII. — Toute action vertueuse est accompagnée de satisÊiction intérieure; toute action criminelle^ de remords; or Tesprit avoue, sans honte et sans remords, sa répugnance pour telles et telles propositions; il n'y a donc ni vertu ni crime, soit a les croire, soit à les rejeter.

XIV. — S'il Éaut encore une grâce pour bien faire, à quoi a servi la mort de Jésus-Christ?

XV. — S'il y a cent mille damnés pour un sauvé, le diable a toujours l'avantage, sans ^voir abandonné son fils à la mort.

XVI. — Le Dieu des chrétiens est un père qui fait grand cas de ses pommes, et fort peu de ses enJ^ts.

XVII. — Otez la crainte de l'enfer à un chrétien, et vous lui ôterez sa croyance.

XVUI. — Une religion vraie, intéressant tous

les hommes dans tous les temps et dans tous les

lieux, a dû être éternelle, universelle et évidente;

aucune n'a ces trois caractères. Toutes sont donc

> trois fois démontrées fausses.

XIX. — Les faits dont quelques hommes seulement peuvent être témoins sont insuffisants pour démontrer une religion qui doit être également crue par tout le mcmde.

XX. — Les faits dont on appuie les religions sont anciens et merveilleux, c'est-à-dire les plus suspects qu'il est possible, pour prouver la chose la plus incroyable.

XXI. — Prouver l'Evangile par un miracle, c'est prouver une absurdité par une chose contre nature.

XXII. — Mais que Dieu fera-t-il à ceux qui n'ont pas entendu parler de son fils ? Punira-t-il des sourds de n'avoir pas entendu?

XXIII. — Que fera-t-il à ceux qui, ayant entendu parler de sa religion, n'ont pu la concevoir? Punira-t-il des pygmées de n avoir pas su marcher à pas de géant ?

XXIV. — Pourquoi les miracles de Jésus-Christ sont-ils vrais, et ceux d'Esculape, d'Apollonius de Tyane et de Mahomet sont-ils faux?

XXV. — Mais tous les Juifs qui étaient à Jérusalem ont apparemment été convertis à la vue des miracles de Jésus-Christ? Aucunement. Loin de croire en lui, ils l'ont crucifié. Il faut convenir que ces Juifs sont des hommes comme il n'y en a point; partout on a vu les peuples entraînes par un seul faux miracle, et Jésus-Christ n'a pu rien faire du peuple juif avec une infinité de miracles vrais.

XXVI. — C'est ce miracle-là d'incrédulité des Juifs qu'il faut faire valoir, et non celui de sa résurrection.

XXVII. — Il est aussi sûr que deux et deux font quatre que César a existé ; il est aussi sûr que Jésus-Christ a existé que César. Donc il est

aussi sûr que Jésus-Christ est ressuscité, que lui ou César a existé. Quelle logique ! L'existence de Jésus-Christ et de César n'est pas un miracle.

XXVIII. — On lit, dans la Vie de M, de Tu^ renne, que, le feu ayant pris dans une maison, la présence du Saint-Sacrement arrêta subitement rincendie. D'accord. Mais on lit aussi dans l'histoire qu'un moine ayant empoisonné une hostie consacrée, un empereur d'Allemagne ne l'eut pas plutôt avalée qu'il en mourut.

XXIX. — Il y avait là autre chose que les apparences du pain et du vin, ou il faut dire que le poison s'était incorporé au corps et au sang de Jésus-Christ.

XXX. — Ce corps se moisit, ce sang s'aigrit

Ce Dieu est dévoré par les mites sur son autel. Peuple aveugle, Egyptien imbécile, ouvre donc les yeux !

XXXI. — La religion de Jésus-Christ, annoncée par des ignorants, a fait les premiers chrétiens. La même religion, prèchée par des savants et des docteurs, ne fait aujourd'hui que des incrédules.

XXXII. — On objecte que la soumission à une autorité législative dispense de raisonner. Mais où est la religion, sur la surface de la terre, sans une pareille autorité ?

XXXIII. — C'est l'éducation de l'enfonce qui empêche un mahométan de se faire baptiser; c'est l'éducation de l'enfance qui empêche un chrétien de se faire circoncire; c'est Ja raison de

l'homme fait qui méprise également le baptême et la circoncision.

PBNS^BS PHILOflOPBRïliXES

XXXnr. — Il est dit dans saint Luc que Dieu'

le père est plus grand que Dieu le fils, pater major me est. Cependant, au mépris d'un passage aussi formel, l'Eglise prononce anathème au fidèle scrupuleux qui s'en tient littéralement ' aux mots du testament de son père.

ZXXV. — Si l'autorité a pu disposer à son gré du sens de ce passage, comme il n'y en a j>as un dans toutes les Ecritures qui soit plus précis, il n'y en a pas un qu'on puisse se flatter de bien entendre, et dont l'Eglise ne fasse dans l'avenir tout ce qui lui plaira.

XXXVI. — Tu €» PetruSy et super hanc petram xdificabo ecclesiam meam. Est-ce là le langage d'un Dieu, ou une bigarrure digne du Seigneur des Accords?

XXXVIL — In dolore paries (Genèse). Tu engendreras dans la douleur, dit Dieu à la femme prévaricatrice. Et que lui ont fait les femelles des animaux, qui engendrent aussi dans la douleur?

XXXVIII. — S'il faut entendre à la lettre pater major me est, Jésus-Christ n'est pas Dieu. S'il faut entendre à la lettre hoc est corpus meum, il se donnait à ses apôtres de ses propres mains ; ce qui est aussi absurde que de dire que saint Denis baisa sa tête après qu'on la lui eut coupée.

XXXIX. — Il est dit qu'il se retira sur le mont des Oliviers, et qu'il pria. Et qui pria-t-il? il se pria luirmème..

XL. — Ce Dieu qui fait mûurir Dieu pour apaiser Dieu, est un mot excellent du baron de la Hontan. Il résulte moins d'évidence de cent

▼olumes iH'folw^ écrits pour ou contre le christianisme, que du ridicule de ces deux lignes.

XLI. — Dire que l'homme est un composé de force et de faiblesse, de lumière et d'aveuglement, de petitesse et de grandeur, ce n'est pas lui foire son procès, c'est le définir.

XLII. — L'homme est comme Dieu ou la nature- Ta fait ; et Dieu ou la nature ne fait rien de mal.

XLIII. — Ce que nous appelons le péché originel, Ninon de TEnclos l'appelait le péché original,

XLIV. -— Cest une impudence sans exemple que de citer la conformité des Evangélistes, tandis qu'il y a dans les uns des faits très-importants dont il n'est pas dit un mot dans les autres.

XLT. — I^laton considérait la Divinité sous trois aspects, la bonté, la sagesse et la puissance. Il faut se fermer JUft yeux pour ne pas voir là la Trinité des chrétiens. Il y avait près de trois mille ans que le philosophe d'Athènes appelait Logos {loyhiS ce que nous appelons le Verbe.

XLVI. — Les personnes divines sont, ou troîy accidents, ou trois substances. Point de milieu. Si ce sont trois accidents, nous

sommes athées ou déistes. Si ce sont trois substances, nous sommes païens.

XLTII. — Dieu le père juge les hommes dignes de sa vengeance éternelle : Dieu le fils les juçe dignes de sa miséricorde infinie : le Saint-Esprit reste neutre. Comment accorder ce verbiage catholique avec l'unité de la volonté divine ?

XL VIII. — Il y a longtemps qu'on a demandé aux théologiens d'accorder le dogme des peines éternelles avec la miséricorde infinie de Dieu; et ils en sont encore là.

XLIX.— Et pourquoi punir un coupable, quand il n'y a plus aucun bien a tirer de son châtiment?

L. — Si l'on punit pour soi seul, on est bien cruel et bien méchant.

LI. — Il n'y a point de bon père qui voulût ressembler à notre Père céleste.

l'ofFensé ^ châtiment?

LUI. — Et de quoi se courrouce- t-il si fort, ce Dieu? Et ne dirait-on pas que je puisse quelque chose pour ou contre sa gloire, pour ou contre son repos, pour ou contre son bonheur?

LIV. — On veut que Dieu fasse brûler le méchant, qui ne peut rien contre lui, dans un feu qui durera sans fin ; et on permettrait à peine à un père de donner une mort passagère à un fils qui compromettrait sa vie, son honneur et sa fortune I

LV. — O chrétiens ! vous avez donc deux idées différentes de la bonté et de la méchanceté, de la vérité et du mensonge. Vous êtes

donc les plus absurdes des dogmatistes, ou les plus outrés des pyrrhoniens.

LVI. — Tout le mal dont on est capable n'est pas tout le mal possible : or, il n'y a que celui

PENSÉES PHILOSOPHIQ.UES. 46

qui pourrait commettre tout le mal possible qui pourrait aussi mériter un châtiment étemel.

Pour faire de Dieu un être infiniment vindicatif, vous transformez un ver de terre en un être infiniment puissant.

LVII. — A entendre un théologien exagérer l'action d'un homme que Dieu fit paillard, et qui a couché avec sa voisine, que Dieu fit complaisante et jolie, ne dirait-on pas que le feu ait été mis aux quatre coins de l'univers ? Eh! mon ami, écoute Marc-Aurèle, et tu verras que tu courrouces ton Dieu pour le frottement illicite et voluptueux de deux intestins.

LVIII. — Ce que ces atroàes chrétiens ont traduit par éternel ne signifie, en hébreu, que 4mrable. C'est de l'ignorance d'un hébraïste, et de l'humeur féroce d'un interprète, que vient le dogme de l'éternité des peines.

liIX. — Pascal a dit : « Si votre religion est fausse, vous ne risquez rien à la croire vraie, vous risquez tout à la croire fausse. » Un iman en peut dire tout autant que Pascal.

LX. — Que Jésus-Christ, qui est Dieu, ait été tenté par le diable, c'est un conte digne des Mille et une nuits,

LXI. — Je voudrais bien qu'un chrétien, qu'un janséniste surtout, me fît sentir le cui bono de rincarnation. Encore ne fau-

drait-il pas enfler à l'infini le nombre des damnés si l'on veut tirer quelque parti de ce dogme.

LXII. — Une jeune fille vivait fort retirée : un jour elle reçut la visite d'un jeune homme ^ui portait un oiseau; elle devint grosse : et Ion

demande qui est-ce qui 1. ^t renûmt? Belk question 1 c'est l'oiseau.

LXIII. — Mais pourquoi le cygne de Léda et les petites flammes de Castor et Pollux nous font-ils rire, et que nous ne rions pas de la colombe et des langues de fieu de T Evangile ?

LXIV. — Il y avait, dans les premiers siècles, soixante Evangiles presque également crus. On en a rejeté cinquante-six pour raison de puérilité et a ineptie. Ne reste-t-il rien de cela dans ceux qu'on a conservés ?

LXV. — Dieu donne une première loi aux hommes; il abolit ensuite cette loi. Cette conduite n'est-elle pas un peu d'un législateur qui s'est trompé, et qui le reconnaît avec le temps? Est-ce qu'il est d un être parfait de se raviser ?

LXVI. — Il y a autant d'espèces de foi qu'il y a de religions au monde.

LXVn. — Tous les sectaires du monde ne sont que des déistes hérétiques.

LXVIII. — Si l'homme est malheureux sans ^tre né coupable, ne serait-ce pas qu'il est destiné à jouir d'un bonheur éternel, sans pouvoir, par sa nature, s'en rendre jamais digne r

LXIX. — Voilà ce .que je pense du dogme chrétien : je ne dirai qu^un mot de sa morale. C'est que, pour un catholique père de. famille, convaincu qu'il faut pratiquer a la lettre les maximes de l'Evangile sous peine de ce qu'on appelle l'enfer, attendu l'extrême difficulté d'attemdre à ce degré de perfection que la feiiblesse humaine ne comporte point, je ne vois d'autre parti que de prendre son enfant par un pied et que de

i'écacher contre ia terre, ou que de l'étoufer en naissant. Par cette action il le sauve du péril de la damnation, et lui assure une félicité étemelle ; «t je soutiens que cette action, loin d'être criminelle, doit passer pour infiniment louable, puisqu'elle est fondée sur le motif de l'amour paternel, qui exige que tout bon père fasse pour ses enfants tout le bien possible.

LXX. — Le précepte de la religion et la loi de la société, qui défendent le meurtre des innocents, ne sont-ils pas, en effet, bien absurdes et bien cruels, lorsqu'en les tuant on leur assure Tin bonheur infini, et qu'en les laissant vivre on les dévoue, presque sûrement, à un malheur éternel?

LXXI. — Gomment, monsieur de la Condamine î il sera permis d'inoculer son fils pour le garantir de la petite vérole, et il ne sera pas permis de le tuer pour le garantir de Tenfer ? Vous vous moquez.

LXXII. — Satis triumphat veritas si apud paucos, eosque bonos y accepta sit,' nec ejus in" doles placere multis.

Nous plaçons ici deux Pensées inéditeSy relevées sur les manuscrits de Diderot à la bibliothèque de l'Er- Tnitage. Elles se

rapportent exactement à ce qui précède, et l'une d'elles, la seconde, porte en tête Tindicatioû : Pensée pkiloso^ique.

Anciennement, dans l'île de Temate, il n'était permis à qui que ce soit, pas même aux prêtres, de parler de religion. Il n'y avait qu'un seul temple ; une loi expresse défendait qu'il y en eût deux. On n'y voyait ni autel, ni statues, ni

images. Cent prêtres, qui jouissaient d'un revenu considérable, desservaient ce temple. Ils ne chantaient ni ne parlaient, mais dans un énorme silence ils montraient avec le doigt une pyramide sur laquelle étaient écrits ces mots : Mortels y adorej Dieu, aimes[vos frères et rendez-vous utiles à la patrie.

« * Un homme avait été trahi par ses enfants, par sa femme et par ses amis; des associés infidèles avaient renversé sa fortune et l'avaient plongé dans la misère. Pénétré d'une haine et d'un mépris profond pour l'espèce humaine, il quitta la société et se réfugia seul dans une caverne. Là, les poings appuyés sur les veux, et méditant une vengeance proportionnée a son ressentiment, il disait : « Les pervers ! Que ferai-je pour les punir de leurs mjustices, et les rendre tous aussi malheureux qu'ils le méritent? Ah ! s'il était possible d'imaginer... de les entêter d'une grande chimère à laquelle ils missent plus d'importance qu'à leur vie, et sur laquelle ils ne pussent jamais s'entendre !... » A l'instant il s'élance de la caverne en criant : « Dieu ! Dieu L.. » Des échos sans nombre répètent autour de lui : « Dieu!

Dieu ! » Ce nom redoutable est porté d'un pôle à l'autre et partout écouté avec étonnement.

D'abord les hommes se prosternent, ensuite ils se relèvent, s'interroeent, disputent, s'aigrissent, s'anathématisent, se haïssent, s'entr' égorgent, et le souhait fatal du misanthrope est accompli. Car telle a été dans le temps passé, et telle sera dans le temps à venir, l'histoire d'un être toujours également important et incompréhensible.

D'UN PHILOSOPHE

IJÎDEROT. II.

Ce chef-d'œuvre a été publié pour la première fois dans le n* du 23 juillet 1776 de la Correspondance secrète de Métra. Métra le tenait « d'une belle dame » à laquelle Diderot en avait fait hommage. Il fut réimprimé dans un recueil publié à Amsterdam en 1777, et c'est alors qu'on l'attribua à Pltalfen Thomas Crudeli, si connu pour ses démêlés avec l'Inquisition, et qu*on prétendit que Tinterlocutrice était la belle Vénitienne Paola Contarini. Le texte de Métra, copié directement sur le manuscrit de Diderot, est le meilleur. Aussi l'avons-nous suivi de point en point. Naigeon pense que la maréchale de *** n'est autre que la maréchale de Broglie.

D^UN PHILOSOPHE

J'avais je ne sais quelle affaire à traiter avec le maréchal de***; j'allai à son hôtel, un matin; il était absent; je me fis annoncer à madame la maréchale. C'est une femme charmante ; elle est belle

et dévote comme un ange ; elle a la douceur peinte sur son visage ; et puis, un son de voix et une -naïveté de discours tout à feit avenants à sa physionomie. Elle était k sa toilette. On m'approche un fauteuil; je m'assieds, et nous causons. Sur quelques propos de ma part, qui Fédifièrent et qui la surprirent (car elle était dans l'opinion que celui qui nie la très-sainte Trinité est un homme de sac et de corde, qui finira par être pendu), elle me dit :

— N'êtes-Yous pas monsieur Crudeli?

cRUDELi. — Oui, madame.

LA MARÉCHALE. — C'estdottc vousqui ne croyez rien?

CRUDELI. — Moi-même.

LA MARÉCHALE. — Cependant votre morale est d'un croyant.

CRUDELL — Pourquoi nxwiy quand il est honnête ÊBomme?

LA MARECHALF. — Et cettc morale-là, vous la pratiquez ?

CRUDELI. — De mon mieur.

52 ENTRETIEN d'uN PHILOSOPHE

LA MARÉCHALE. — Quoi ! VOUS ne volez point, vous ne tuez point, vous ne pillez point?

CRUDELi. — Très-rarement.

LA MARÉCHALE. — Que gaguez-vous donc à ne pas croire?

cRUDELi. — Rien du tout, madame la maréchale. Est-ce qu'on croit parce qu'il y a quelque chose à gagner ?

LA MARÉCHALE. -^ Je nc sais ; mais la raison d'intérêt ne gâte rien aux affaires de ce monde ni de l'autre.

cRUDELi.— J'en suis un peu fâché pour notre pauvre espèce humaine. Nous n'en valons pas mieux.

LA MARÉCHALE, — Quoi ! VOUS ne volez point?

cRUDELi. — Non, d'honneur.

LA MARÉCHALE. — Si VOUS n'êtes ni voleur ni assassin, convenez du moins que vous n'êtes pas conséquent.

CRUDELi. — Pourquoi donc?

LA MARÉCHALE. — C'est qu'il me semble que si je n'avais rien à espérer ni à craindre quand je n'y serai plus, il y a bien des petites douceurs dont je ne me sèvrerais pas, à présent que j'y suis. J'avoue que je prête à Dieu à la petite semaine.

CRUDELi. — Vous l'imaginez ?

LA MARÉCHALE. — Ce n est point une imagination, c'est un fait.

cRUDELi. — Et pourrait-on vous demander quelles sont ces choses que vous vous permettriez si vous étiez incrédule ?

LA MARÉCHALE. — Non pas, s'il VOUS plaît; c'est un article de ma confession.

CRUDELi. — Pour moi, je mets à fonds perdu.

LA MARÉCHALE. ~ C'cst la rcssource des gueux.

cRUDELi. — M'aimeriez-vous mieux usurier?

LA MARÉCHALE. — Mais oui : on peut faire l'usure avec Dieu tant qu'on veut; on ne le ruine

pas. Je sais bien que cela n'est pas délicat, mais qu'importe? Comme le point est d'attraper le ciel, ou d'adresse ou de force, il faut tout porter en ligne de compte, ne négliger aucun profit. Hélas ! nous aurons beau faire, notre mise sera toujours bien mesquine en comparaison de la rentrée que nous attendons. Et vous n'attendez rien, vous?

CRDDEU. — Rien.

LA MARÉCHALE. — Cela est triste. Convenez donc que vous êtes bien méchant ou bien fou !

cRUDELi. — En vérité, je ne saurais, madame la maréchale.

LA MARÉCHALE. — Quel motlf pcut avoir un incrédule d'être bon, s'il n'est pas fou? Je voudrais bien le savoir.

CRUDELi. — Et je vais vous le dire.

LA MARÉCHALE. — Vous m'obligerez.

CRUDELi. — Ne pensez- vous pas qu'on peut être si heureusement né, qu'on trouve un grand plaisir à faire le bien ?

LA MARÉCHALE. — Je le pcuse.

CRUDELi. — Qu'on peut avoir reçu une excellente éducation, qui fortifie le penchant naturel à la bienfaisance?

LA MARÉCHALE. — Assurémeut.

CRUDELi. — Et que, dans un âge plus avancé, l'expérience nous ait convaincus, qu à tout prendre, il vaut mieux, pour son

bonheur dans ce monde, être un honnête homme qu'un coquin ?

LA MARÉCHALE. — Oui-dà ; mais comment eston honnête homme, lorsque de mauvais principes se joignent aux passions pour entraîner au mal?

CRUDELi. — On est inconséquent : et j a-t-il rien de plus commun que d'être inconséquent?

LA MARÉCHALE. — Hélas 1 malheureusement, non : on croit, et tous les jours on se conduit comme si on ne croyait pas.

CRUDELi. — Et sans croire, on se conduit à peu près comme si Ton croyait.

LA MARECHALE. — A la bonne heure; mais quel inconvénient y aurait-il à avoir une raison de plus, la religion, pour faire le bien, et une raison de moins, l'incrédulité, pour mal &ire?

CRUDELi. — Aucun, si la religion était un motif de faire le bien, et l'incrédulité un motif deiaire le mal.

LA MARÉCHALE. — Est-cc qu'il y a quelque doute là-dessus ? Est-ce que Tesprit de religion n'est pas de contrarier cette vilaine nature corrompue ; et celui de l'incrédulité, de Tabamionner à sa malice-, en Taffranchissant de la crainte?

CRUDELL — Ceci, madame la maréchale, va nous jeter dans une longue discussioiu

LA MARÉCHALE. — Qu'cst-cc que ccla fait? Le maréchal ne rentrera pas .sitôt ; et il vaut mieux que nous parlions raison, que de médire de notre prochain.

CRUDELL— Il faudra que jerepi^nne les choses d'un peu haut.

LA MARÉCHALE. — De sî haut que vous voudrez, pourvu que je vous entende-

CRUDELL — Si vous uc m'cntcndiez pas, ce serait bien ma faute.

LA MARÉCHALE. — Cela est poli; mais il faut que vous sachiez que je n'ai jamais lu que mes Heures-, et que je ne me suis guère occupée qu'à pratiquer l'Evangile et à faire des enfants.

CRUDELL — Ce sont deux devoirs dont vous vous êtes bien acquittée.

LA MARÉCHALE. — Oui, pour les eufauts. J'en ai six tout venus et un septième qui frappe à la porte : mais commencer.

CRUDELL — Madame la maréchale, y a-t-il quelque bien, dans ce monde-ci, qui soit sans iaconvénient ?

LA MARÉCHALE. — AuCUU.

cRUDffU. — Et quelque mal qui soit sans avantage?

LA MARJÉCHALE. — AuCUn.

CRUDELL — Qu'appelez-vcMis donc mal ou bien?

LA MARECHALE. — Le mal, ce seraœ qui a plus -d'inconvénients que d'avantages; et le bien, au contraire, ce qui a plus d'avantages que d'inconvénients.

cRUEffiLi* — Madame la maréchale aura^-elle la bonté de se souvenir de sa définition du bien et du mal?

LA MARÉCHALE. — Je m'en souviendrai* Vous appelez cela une définition ?

CRUDELL — Oui.

LA MARÉCHALE. — G'estdonc de la philosophie?

CRUDEU. — Elxcellente.

LA MARÉCHALE. — ^^Et j'aiiait de la philosophie^

CRUDEU. — Ainsi, voik êtes persuadée que la religion a plus d'avantages que d'inconvéments; et c est pour cela que vous rappelez un hi^n ?

LA JftARÉCHALE. — OuL

csjjiDELi, — Pour moi, je ne doute point que votre intendant ne vous vole im peu moins la milie de Pâques que le lendemain des fêtes; et que de temps en temps la religion n'empêche nombre de petits maux et ne produise nombre de petits biens.

LA MARÉCHALE. — Petite petit, cela ûût somme.

CRUDELi. — Mais croyez-vous que les terribles ravages qu'elle a causés dans les temps passés, et Qu'elle causera dans les temps à venir, soient suffisamment compensés par ces guenilleux avantages-là ? Songez qu'elle a créé et qu'elle perpétue la plus violente antipathie entre les nations, il n'y a pas un musulman qui n'imaginât faire une action agréable à Dieu et au saint Prophète, en exterminant twis les chrétiens, qui, de leur côté, ne sont

guère plus tolérants. Songez qu'eik a créé et qu'elle perpétue, dans une même

contrée, des divisions qui se sont rarement éteintes sans effusion de sang. Notre histoire ne nous en offre que de trop récents et de trop funestes exemples. Songez qu'elle a créé et qu'elle perpétue, dans la société entre les citoyens, et dans la famille entre les proches, les haines les plus fortes et les plus constantes. Le Christ a dit qu'il était venu pour séparer l'époux de la femme, la mère de ses enfants, le frère de la sœur, Pami de l'ami; et sa prédiction ne s'est que trop fidèlement accomplie.

LA MARÉCHALE. — Voilà bien les abus ; mais ce n'est pas la chose.

CRUDELi. — C'est la chose, si les abus en sont inséparables.

LA MARÉCHALE. — Et commeut me montrerezvous que rien au monde ne peut écarter un abus?

CRUDELi. — Très-aisément ; dites-moi, si un misanthrope s'était proposé de faire le malheur du genre numain, qu'aurait-il pu inventer de naieux que la croyance en un être incompréhensible sur lequel les hommes n'auraient jamais pu s'entendre, et auquel ils auraient attaché plus d'importance qu'à leur vie? Or, est-il possible de séparer de la notion d'une divinité 1 incom-

{)réhensibilité la plus profonde et l'importance a plus grande ?

LA MARÉCHALE. — NOU

CRUDELi. — Concluez donc,

LA MARÉCHALE. — Je couclus que c'est une idée qui n'est pas sans conséquence dans la tête des fous.

cRUDELi. — Et ajoutez que les fous ont toujours été et seront toujours le plus grand nombre ; et que les plus dangereux sont ceux que la religion fait, et dont les perturbateurs de la société savent tirer bon parti dans l'occasion.

LA MARÉCHALE. — Mais 11 faut quelque chose qui effraye les hommes sur les mauvaises actions

AVEC LA MARÉCHALE DE ***. 5y

3ui échappent à la sévérité des lois ; et si vous étruisez la religion, gue lui substituerez-vous ?

cRUDELi. — Quand je n'aurais rien à mettre à la place, ce serait toujours un terrible préjueé de moins; sans compter que, dans aucun siècle et chez aucune nation, les opinions religieuses n'ont servi de base aux mœurs nationales. Les dieux qu'adoraient ces vieux Grecs et ces vieux Romains, les plus honnêtes cens de la terre, étaient la canaille la plus dissolue : un Jupiter, à brûler tout vif; une Vénus, à enfermer à l'Hôpital ; un Mercure, à mettre à Bicétre.

LA MARÉCHALE. — Et VOUS peusez ou'il est tout à fait indifférent que nous soyons chrétiens ou païens; que païens nous n en vaudrions pas moins; et que chrétiens nous n'en valons pas mieux.

CRUDELL — Ma foi, j'en suis convaincu, à cela près que nous serions un peu plus gais.

LA MARÉCHALE. — - Cela ne se peut.

CRUDELi. — Mais, madame la maréchale, est-ce qu'il y a des chrétiens? Je n'en ai jamais vu.

LA MARÉCHALE. — Et c'est à moi que vous dites cela, à moi?

CRUDELi. — Non, madame, ce n'est pas à vous; c'est à une de mes voisines qui est honnête et pieuse comme vous Têtes, et qui se croyait chrétienne de la meilleure foi du monde, comme vous le croyez.

LA MARÉCHALE. — Et VOUS lui tîtcs voir qu'cllc avait tort?

cRUDELi. — En un instant.

LA MARÉCHALE. — Commcut VOUS y prîtesvous?

CRUDELi. — J'ouvris uu Nouvcau Testament, dont elle s'était beaucoup servie, car il était fort usé. Je lui lus le sermon sur la montagne, et à chaque article je lui demandai : « Faites- vous cela? et cela donc? et cela encore? » J'allai plus

loin. Elle est belle, et quoiqu'elle soit très sage €t très-dévote, elle ne Tignore pas ; elle a la peau très-hlanche , et quoiqu'elle n'attache pas un grand prix à ce frêle avantage, elle n'est pas fâchée qu'on en fasse Téloge; elle a la gorge aussi bien qu'il soit possible de l'avoir, et, quoiqu'elle soit très- modeste , elle trouve bon qu'on s'en aperçoive.

LA MARÉCHALE. — PouTvu qu'il n'y ait qu'elle et son mari qui le sachent.

CRUDELi. — Je crois que son mari le sait mieux qu'un autre; mais pour une femme qui se pique ae grand christianisme, cela ne suffit pas. Je lui dis : « N'est-il pas écrit dans l'Evangile que celui qui a convoité la femme de son prodiain a commis l'adultère dans son cœur ? »

LA MARÉCHALE. — Elle VOUS répondît qu'oui?

CRU DELL — Je lui dis : « Et l'adultère commis dans le cœur ne damne-t-il pas aussi sûrement que l'adultère le mieux conditionné? »

LA MARÉCHALE. — EUlc VOUS répondit qu'oui ?

CRUDELi. — Je lui dis : « Et si l'homme est damné pour l'adultère qu'il a commis dans le cœur, quel sera le sort de la femme qui invite tous ceux qui l'approchent à commettre ce crime ? » Cette dernière question l'embarrassa.

LA MARÉCHALE. — Je Comprends; c'est qu'elle ne voilait pas fort exactement cette gorge, qu'elle avait aussi bien qu'il est possible de l'avoir.

x:rubeu. — Il est vrai. Elle me répondit que c'était une chose d'usage; comme si rien n^était

f)lus d'usage que de s'appeler chrétien, et de ne 'être pas ; qu'il ne fallait pas se vêtir ridiculement, comme s'il y avait quelque comparaison à flaire entre un misérable petit ridicule, sa damnation éternelle et celle de son prochain; qu'dle se laissait habiller

par sa couturière, comme s'il ne valait pas mieux changer de couturière, que renoncer à sa religion ; que c'était la fantaisie de

AVBC LA MARÉCHALE DE ***. Sq

son mari^ comme si un époux était assez insensé pour exiger de sa femme l'oubli de la décence et de ses devoirs, et qu'une véritable chrétienne dût pousser Tobéissance pour un époux extravagant, Jusqu]au sacrifice de la volonté de son Dieu et au mépris des menaces de son rédempteur.

LA MARÉCHALE. — Je savais d'avance toutes ces puérilités-là; je vous les aurais peut-être dites comme votre "voisine : mais elle et moi nous aurions été toutes deux de mauvaise foi. Mais quel parti prit-elle d'après votre remontrance?

CRUDEu. — Le lendemain de cette conversation (c'était un TOur de fôte), je remontais chez moi, et ma dévote et belle voisine descendait de chez elle pour aller à la messe.

LA MARÉCHALE. — Vêtue commc de coutume?

cRUDELi. — Vêtue comme de coutume. Je souris, elle sourit; et nous passâmes l'un à côté de l'autre sans nous parler. Madame la maréchale, une honnête femme! une chrétienne! une dévote ! Après cet exemple, et cent mille autres de la même espèce, quelle influence réelle puis-je accordera la religion sur les mœurs? Presque aucune, et tant mieux.

LA MARÉCHALE. — Comment, tant mieux?

CRUDELL — Oui, madame : s'il prenait en fantaisie à vingt mille habitants de Paris de conformer strictement leur conduite au sermon sur ht montagne...

LA MARÉCHALE. — Eh bien ! il y aurait quelques belles gorges plus couvertes.

cRUDELi. — Et tant de fous, que le lieutenant de police ne saurait qu'en faire ; car nos petitesmaisons n'y suffiraient pas. Il y a dans les livres inspirés deux morales : l'une générale et commune à toutes les nations, à tous les cultes, et qu'on suit à peu près ; une autre, propre à chaque nation et à chaque culte, à laquelle on croit, qu'on prêche dans les temples, qu'on préconise

dans les maisons, et qu'on ne suit point du tout.

LA MARÉCHALE. — Et d'où vicut Cette bizarrerie ?

CRUDELi. — De ce qu'il est impossible d'assujettir un peuple à une règle qui ne convient qu'à quelques hommes mélancoliques, qui l'ont calquée sur leur caractère. Il en est des religions comme des constitutions monastiques, qui toutes se relâchent avec le temps. Ce sont des folies qui ne peuvent tenir contre l'impulsion constante de la nature, qui nous ramène sous sa loi. Et faites que le bien des particuliers soit si étroitement lie avec le bien général, qu'un citoyen ne puisse presque pas nuire à la société sans se nuire à lui-même; assurez à la vertu sa récompense, comme vous avez assuré à la méchanceté son châtiment; que sans aucune distinction de culte, dans quelgue condition que le mérite se trouve, il conduise aux grandes places de l'Etat; et ne comptez plus sur d'autres méchants que sur un petit nombre d'hommes, qu'une nature perverse que rien ne peut corriger entraîne au vice. Madame la maréchale, la tentation est trop proche; et l'enfer est trop loin : n'attendez rien qui vaille la peine qu'un sage législateur s'en occupe, d'un système d'opinions bi-

zarres qui n'en impose qu'aux enfants; qui encourage au crime par la commodité des expiations} qui envoie le coupable demander parcion à Dieu de l'injure faite à l'homme, et qui avilit Tordre des devoirs naturels et moraux, en le subordonnant à un ordre de devoirs chimériques.

LA MARÉCHALE. — Je uc VOUS comprcnds pas..

CRUDEU. — Je m'explique : mais il me semble que voilà le carrosse de M . le maréchal, qui rentre fort à propos pour m'empécher de dire une sottise.

LA MARÉCHALE. — Dites, ditcs votre sottise, je ne l'entendrai pas; je me suis accoutumée à n'entendre que ce qui me niait.

AVEC LA MARÉCHALE DE ***. 6l

CRUDELL — Je m'approchai de son oreille, et je lui dis tout bas : Madame la maréchale, demandez au vicaire de votre paroisse, de ces deux crimes, pisser dans un vase sacré, ou noircir la réputation d'une femme honnête, quel est le plus atroce? Il frémira d'horreur au premier, cnera au sacrilège ; et la loi civile, qui prend à peine connaissance de la calomnie, tandis qu'elle punit le sacrilège par le feu» achèvera de brouiller les idées et de corrompre les esprits.

LA MARÉCHALE. — Je connais plus d'une femme qui se ferait un scrupule de manger gras le vendredi, et qui... j'allais dire aussi ma sottise. Continuez.

cRUDELi. — Mais, madame, il faut absolument que je parle à M. le maréchal.

LA MARÉcïfALE. — Encorc un moment, et puis nous rirons voir ensemble. Je ne sais trop que vous répondre, et cependant vous ne me persuadez pas, •

CRUDELi. — Je ne me suis pas proposé de vous persuader. Il en est de la religion comme du mariage. Le mariage, qui fait le malheur de tant d'autres, a fait votre bonheur et celui de M. le maréchal; vous avez bien fait de vous marier tcu3 deux. La religion, qui a fait, qui fait et qui fera tant de méchants, vous a rendue meilleure encore; vous faites bien de la garder. Il vous est doux d'imaginer à côté de vous, au-dessus de votre tête, un être grand et puissant, qui vous voit marcher sur la terre, et cette idée affermit vos pas. Continuez, madame, à jouir de ce garant auguste de vos pensées, de ce spectateur, de ce modèle sublime de vos actions.

LA MARÉCHALE. — Vous u'avez pas, à ce que je vois, la manie du prosélytisme.

cRUDELi. — Aucunement.

LA MARÉCHALE. — Je VOUS en estime davantage.

CRUDEU. — Je permets à chacun de penser à

sa manière, pourvu qu'on me laisse penser à la mienne; et puis, ceux qui sont faits pour se dé* livrer de ces préjugea n'ont guère besoin qu'on les catéchise.

LA MARÉCHALE, — Croyez-vous que Thomtoe puisse se passer de superstition ?

CRUDEU. — Non, tant qu'il restera ignorant et peureux.

LA MARÉCHALE. — Eh bien! superstition pour superstition, autant la notre qu'ime autre.

CRUDEU. — Je ne k pense pas.

LA MARÉCHALE. — Parki^moi vrai, ne vous répugne-t-il point de n'être plus rien après votre mort?

GRUDEU. — J'aimerais mieux exister, bien que je ne sache pas pourquoi un être, qui a pu me rendre malheureux sans raison, ne s'en amuserait pas deux fois.

LA MARÉCHALE. — Si, malgré cet inconvénient, l'espoir d'une vie à venir vous paraît consolant et doux, pourquoi nous Parracher ?

CRUDELi. — Je n'ai pas cet espoir, parce que le désir ne m'en a point dérobé la vanité ; mais je ne rôte à personne. Si l'on peut croire qu'on verra, quand on n'aura plus d'yeux; qu'on entendra, quand on n'aura plus d'oreilles; qufon peasera, quand on n'aura plus de tête; qu'on sentira, quand on n'aura plus de sens; qu'on aimera^ quand on n'aura plus de cœur; qu'on existera, quand on ne sera nulle part; qu'on sera quelque chose, sans étendue et sans lieu, fy consens.

LA MARÉCHALE. — Mais ce ntonoe^i, qui estce qui l'a fait?

CRUDELi. — Je vous le demande.

LA MARÉCHALE. — C'est Dieu.

CRUDELi. — Et qu'est-ce que Dien?

LA MARÉCHALE. — Un CSprît.

CRUDELi. — Si un esprit fait de kt matière, pourquoi de la matière nefendc^eUe pas un esprit?

LA HARécRALE. — Et pourquoi le ferait-elle ?

CRUDELT. — C'est que je lui en vois faire tous les jours. Croyez-vous que les bêtes aient des âmes?

LA MARÉCHALE. — Certainement, je le crois.

cRUDELi. — Et pourriez-vous me dire ce que devient, par exemple, l'âme du serpent du Pérou, pendant qu'il se dessèche, suspendu à une cheminée, et exposé à la fumée un ou deux ans de suite?

LA MARÉCHALE. — Qu'elle devienne ce qu'elle voudra, qu'est-ce que. cela me fait ?

CRUDELi. — C'est que madame la maréchale ne sait pas que ce serpent enfumé, desséché, ressuscite et renaît.

LA MARÉCHALE. — Je n'en crois rien.

CRUDELi. — Cest pourtant un habile homme, c'est Bouguer, qui l'assure.

LA MARÉCHALE. — Votrc habile homme en a menti.

CRUDEU. — S'il avait dit vrai?

LA MARÉCHALE. — J'en seraîs quitte pour croire que les animaux sont des machines.

CRUDELL — Et l'homme qui n'est qu'un animal un peu plus parfeit qu'un autre... Mais, M. le maréchal...

LA MARÉCHALE. — Eucorc uuc qucstion , et c'est la dernière. Etes-vous bien tranquille dans votre incrédulité?

CRUDELi. — On ne saurait davantage.

LA MARÉCHALE. — Pourtant, si vous vous trompiez?

cRUDELi. — Quand je me tromperais?

LA MARÉCRALE. — Tout ce que vous croyez feux serait vrai, et vous seriez damné. Monsieur Crudeli, c'est une terrible chose que d'être damy né ; brûler toute une éternité, c'est bien long.

CRUBELL — La Fontaine croyait que nous y serions comme le poisson dans l'eau.

LA MARÉCHALE. -— Oui, oui; maîs votre La Fontaine devint bien sérieux au dernier moment ; et c'est où je vous attends.

cRUDELi. — Je ne réponds de rien, quand ma tête n'y sera plus ; mais si je finis par une de ces maladies qui laissent à Thomme agonisant toute sa raison, je ne serai pas plus troublé au moment où vous m'attendez qu'au moment où vous me voyez.

LA MARÉCHALE. — Cette intrépidité me confond.

CRUDELi. — J'en trouve bien davantage au moribond qui croit en un juge sévère qui pèse jusqu'à nos plus secrètes pensées, et dans la balance luquel l'nomme le plus juste se perdrait par sa vanité, s'il ne tremblait de se trouver trop léger : si ce moribond avait alors à son choix, ou d'être anéanti, ou de se présenter à ce tribunal, son intrépidité me confondrait bien autrement s'il balançait à prendre le premier parti, à moins qu'il ne fut plus insen-

sé que le compagnon de saint Bruno, ou plus ivre de son mérite que Bohola.

LA MARÉCHALE. — J'ai lu l'histoirc de l'associé de saint Bruno; mais je n'ai jamais entendu parler de votre Bohola.

CRUDELi. — C'est un jésuite du collège de Pinsk, en Lithuanie, qui laissa en mourant une cassette pleine d'argent, avec un billet écrit et signé de sa main.

LA MARÉCHALE. ^ Et CC billet?

CRUDELi. — Etait conçu en ces termes : « Je prie mon cher confrère, dépositaire de cette cassette, de l'ouvrir quand j'aurai fait des miracles. L'argent qu'elle contient servira aux frais du procès de ma béatification. J'y ai ajouté quelques mémoires authentiques pour la confirmation de mes vertus, et qui pourront servir utilement h ceux qui entreprendront d'écrire ma vie. »

LA MARÉCHALE. — Ola cst à mouHr de rire.

CRUDELi. — Pour moi, madame la maréchale ; mais pour vous, votre Dieu n*entend pas raillerie.

LA MARÉCHALE. — Vous avcz raîsoii.

CRUDELi. — Madame la maréchale, il est bien Êicile de pécher grièvement contre votre loi.

LA MARÉCHALE. — J*en couvieus.

CRUDELi. — La justice qui décidera de votre sort est bien rigoureuse.

LA MARÉCHALE. — Il est vrai.

CRUDELL — Et si vous cu croycz les oracles de votre religion sur le nombre des élus, il est bien petit.

LA MARÉCHALE. — Oh ! c'est que je ne suis pas janséniste; je ne vois la médaille aue par son revers consolant : le sang de Jésus-Cnrist couvre un grand espace à mes yeux; et il me semblerait très-singulier que le diable, qui n'a pas livré son fils à la mort, eût pourtant la meilleure part.

CRUDELL — Damnez-vous Socrate, Phocion, Aristide, Caton, Trajan, Marc-Aurèle ?

LA MARÉCHALE. — Fi douc! il n'y a que des bêtes féroces qui puissent le penser. Saint Paul a dit que chacun sera jugé par la loi qu'il a connue; et saint Paul a raison.

CRUDELL — Et par quelle loi l'incrédule serat-il jugé?

LA MARÉCHALE. — Votre cas est un peu différent. Vous êtes un de ces habitants maudits de Corozaïn et de Betzaîda, oui fermèrent leurs yeux à la lumière qui les éclairait, et qui étoupèrent leurs oreilles pour ne pas entendre la voix de la vérité qui leur parlait.

CRUDELi. — Madame la maréchale, ces Coro-

zaïnois et ces Betzaïdains furent des hommes

comme il n'y en eut jamais que là, s'ils furent

maîtres de croire ou de ne pas croire.

LA MARÉCHALE. — lU virent des prodiges qui

auraient mis Fcnchère aux sacs et à la cendre, s'ils araient été faits à Ttt et à Sidon«

cRUDELi. — C'est que les habitants de Tyr et de Sidon étaient des gens d'esprit, et que ceux de Corozaïn et de BetzaHàsL n'étaient que des sots. MaiS) est-ce que celui qui fît les sots les pQnira pour avoir été sots ? Je vous ai fait tout à l'heure \me histoire, et il me prend envie de vous faire un conte. Un jeune Mexicain... Mais M. le maréchal?

LA MARÉCHALE. — Je vais cnvover savoir s'il est visible. Eh bieni votre jeune Mexicain?

CRUDELi. — Las de son travail, se promenait un foctr au bord de la mer. Il voit une planche oui tren^>ait d^un bout dans les eamx, et qiû de 1 autre posait sur le rivage. Il s'assied sur cette planche, et là, prolongeant ses regards sur la vaste étendue qui se déployait devant lui, il se disait : Rien n'est plus vrai que ma grand'mère radote avec son histoire de je ne sais quels habitants qui, dans je ne sais quel temps» s^ordèrent ici de je ne sais où, d'ime contrée au delà de nos mers. II n'y a pas le sens commun : ne Yois-je pas la mer confiner avec le ciel? Et puisse croire, contre le témoignage de mes sens^ une vieille fable dont on ignore la date, que chacun arrange à sa manière, et qui n'est qu'un tissu de circonstances absurdes, sur lesquelles ils se mangent le cœur et s'arrachent le blanc des yeux ? Tandis qu'il raisonnait ainsi^ les eaux agitées le berçaient sur sa planche, et il s'endormit. Pendant qu'il dort, le vent s'accroît, le flot soulève la planche sur laquelle il est étendu, et votifô notre jeune raisonneur onbarqué.

LA MARÉCHALE. — Hélasi c'est bien là notre image : nous sommes chacmi sur noti^ planche; lé ventsoufBe, et le flot nous emporte.

CRUDELi. — Il était déjà loin du continent loraqu'y s'éwitla. Qui fut bien surpris de se trouver

en pleine mer? ce iiit notre Mexicain. Qui le fat encore bien dayantage? ce fut encore lui^ lorsqu'ajant perdu de vue le rivage sur lequel il fe promenait il n y a qu!\in instant, la mer lui parut confiner avec le ciel de tous côtés. Alors il soupçonna qu'il pouvait bien s'être trompé; et que, si le vent restait au même point, peut-être serait-il porté sur la rive, et parmi ces habitants dont sa grand'mère l'avait si souvent entretaïu.

LA MARÉCHALE. — Et de SOU soucî, VOUS ne m'en dites mot.

CRtmeu. — Il n'en eut point. Il se dit : Qu'estce que cela me fait, pourvu que j'aborde? J'ai raisonné comme un étourdi, soit; mais j'ai été sincère avec moi-même; et c'est tout ce qu'on peut exiger de moi. Si ce n'est pas une vertu ooe d'avoir de l'esprit, ce n'est pas un crime aue d en manquer. Cependant le vent continuait, Tiiomme et la planche voguaient, et la rive inconnue commençait à paraître : il y touche, et l'y vcnlà.

LA MARÉCHALE. — Nous noos y reverrous xm jour, monsieur Crudeli.

CRUDEU. — Je le souhaite, madame la maréchale; en quelque endroit qfue ce soit, je serai toujours très-natté de vous fiaire ma cour. A peine eut- il quitté sa planche, et mis le pied sm* le sable,

qu'il aperçut un vieillard vénérable, debout à ses côtés. Il lui demanda où il était, et à qui il avait l'honneur de parler : a Je suis le soi*verain de la contrée, » lui répondit le vieillard. A l'instant le jeune homme se prosterne. « Re^ levez-vous, lui dit le vieillard. Vous avea nié mon existence? — Il est vrai. — Et celle de mon empire ? — Il est vrai. — Je vous pardonne, parce que je suis celui qui voit le fond des cœurs, et que j"ai lu au fond du vôtre que vous étiez de bonne foi; mais le reste de vos pensées et de vos actions n'est pas également innocent. » Alors te vieillard, qui le tenait par l'oreiUe, lui rappelait

ENTRETIEN D*UN PHILOSOPHE

toutes les erreurs de sa vie; et, à chaque article, le jeune Mexicain s'inclinait, se frappait la poitrine, et demandait pardon... Là, madame la maréchale^ mettez-vous pour un moment à la place du vieillard, et dites-moi ce que vous auriez fait? Auriez- vous pris ce jeune insensé par les cheveux; et vous seriez-vous complu à le traîner à toute éternité sur le rivage ?

ul maréchale. — En vérité, non.

cRUDELi. — Si un de ces six jolis enfants que vous avez, après s'être échappé de la maison paternelle et avoir feit force sottises, y revenait bien repentant ?

LA MARÉCHALE. — Moî, je courrais à sa rencontre; je le serrerais entre mes bras, et je Tarroserais de mes larmes ; mais M. le marécnal son père ne prendrait pas la chose si doucement.

CRUDELi. — M. le maréchal n'est pas un tigre.

LA MARÉCHALE. — Il s'en Êiut bien.

CRUDEu. — Il se ferait peut-être un peu tirailler; mais il pardonnerait.

LA MARÉCHALE. — Certainement.

CRUDELi. — Surtout s'il venait à considérer qu'avant de donner la naissance à cet enfant, il en savait toute la vie, et que le châtiment de ses fautes serait sans aucune utilité ni pour lui-même, ni pour le coupable, ni pour ses frères.

LA MARÉCHALE. — Le vieillard et M. le maréchal sont deux.

CRUOELI. — Voulez- vous dire que M. le maréchal est meilleur que le vieillard?

LA MARÉCHALE. — Dicu m'en garde! Je veux dire que, si ma justice n'est pas celle de M. le marécnal, la justice de M. le maréchal pourrait bien n'être pas celle du vieillard.

CRUDEU. — Ah ! madame ! vous ne sentez pas les suites de cette réponse. Ou la définition générale convient également à vous, à M. le maréchal, à moi, au jeune Mexicain et au vieillard ;

OU je ne sais plus ce que c'est, et j'ignore comment on plaît ou l'on déplaît à ce dernier.

Nous en étions là lorsqu'on nous avertit que M. le maréchal nous attendait. Je donnai la main à M»« la maréchale, qui me disait : a C'est la bouteille à l'encre, n'est-ce pas? »

CRUDEU. — Il est vrai.

LA MARÉCHALE. — Après tout, le plus court est de se conduire comme si le vieillard existait... même quand on n'y croit

pas.

CRUDELL — Et quand on y croit, de ne pas trop compter sur sa miséricorde. Saint Nicolas, nage toujours et ne t'y fie pas.

LA MARÉCHALE. — C^Bst le plus sÛr... A f)ropos, si vous aviez à rendre compte de vos prinapes à nos magistrats, les avoueriez-vous ?

cRUDELi. — Je ferais de mon mieux pour leur épargner une action atroce.

LA MARÉCHALE. — Ah ! Ic lâche ! Et si vous touchiez à votre dernière heure, vous soumettriezvous aux cérémonies de l'Eglise ?

CRUDELi. — Je n'y manquerais pas.

LA MARÉCHALE. — Fi ! le vilaîn hypocrite.

LES ALLEES L'ALLÉE DES ÉPINES

D*aprè8 ooe note tioavée dans les papiers de Malssherbes, la Promenade du sceptique aurait été composée i la Bastille. D'abord écrite en chiffires sur les murailles, puis mise au net sur du papier fourni par un magistrat compatissant, elle aurait été retenue et comme confisquée par celui-ci, le lieutenant de police Berryer. Pur et simple abus de confiance, que Malesberbes cherche i excuser. Le manuscrit, vainement réclamé de Diderot, aurait été égaré, et l'exemplaire de Malesherbes aurait été la copie d'une copie exécutée par un ami de Berryer. Tout n'est pas exact dans ces indications. La Promenade date de 1747; die est donc antérieure

à Temprisonnement de Diderot, lequel suivit la publication de la Lettre sur les Aveugles (1749)* Il faut s'en rapporter id aux souvenirs de madame de Vandeul et de Naigeon.

Le manuscrit, saisi par un agent de la Librairie, l'exempt d'Hémery, passa de la bibliothèque de Berryer dans celles de Lamoignon et de Beaujon. Cest à Lamoignon que Diderot le réclama longtemps. L'original disparut en effet. Naigeon, dans ses Mémoires, en fit l'analyse sur une copie achetée à la vente de Malesherbes.

Copie et Mémoires, un moment possédés par une demoiselle Méringault, furent achetéà par firière, qui plaça les Mémoires i la fin de son édition de Diderot. Quant à la Promenade, elle ne parut qu'en i830, dans les quatre volumes d'oeuvres inédites publiés chez Paulin.

Naigeon pensait, en 1788, que, sauf c cinq ou six pages où l'on sent l'ongle du lion », la partie philosophique de cet ouvrage {Y Allée des marronniers) a paraîtrait, en général, superficielle », et que c les deux autres [Allées des épines et des fleurs)^ surtout la première ^ n'auraient aucun intérêt. »

Cet avis, partagé par Âssézat, n'est point le nôtre; et nous croyons que le lecteur trouvera, précisément dans Y Allée des épines, que nous donnons ici, une critique aussi piquante que juste des religions, et de la mythologie chrétienne.

L'ALLÉE DES ÉPINES

Quone malo mentem concussa ? Timoré deonim» HoRAT., Sat. Lib. II, saU m.

I. L'envie ne m'accusera pas d'avoir dissipé des millions à FEtat pour aller au Pérou ramasser de la poudre d'or, ou chercher des martres zibelines en Laponie. Ceux à qui Louis commanda de vérifier les calculs du grand Newton, et de déterminer avec une toise la figure de notre globe, remontaient sans moi le fleuve de Tomo, et je ne descendais point avec eux la rivière des Amazones. Aussi, mon cher Ariste, ne t'entretiendrai- je pas des périls que j'ai courus dans les pays glacés du nord, ou dans les

déserts brûlants du midi : moins encore des avantages que la géographie, la navigation, l'astronomie retireront, dans deux ou trois mille ans, des prodiges de mon quart de cercle et de rexcellence de mes lunettes. Je me propose une fin plus noble, une utilité plus prochaine. C'est d'éclairer, de perfectionner la raison humaine par le récit d'une simple promenade. Le sage at-il besoin de traverser les mers et de tenir registre des noms barbares et des penchants effrénés des sauvages, j>our instruire des peuples policés? Tout ce qui nous environne est un sujet d'observation. Les objets qui nous sont le plus familiers, peuvent être pour nous des merveilles: tout dépend du coup d'oeil. S*il est distrait, il nous trompe : s'il est perçant et réfléchi, il nous approche ae U vérité.

2. Tu connais ce bas monde : décide sous quel méridien est placé le petit canton que je vais te décrire, et que j'ai depuis peu examiné en philosophe, après avoir perdu mon temps à le par-

courir en géographe. Je te laisse le soin de donner aux différents peuples qui l'habitent des noms convenables aux ^moeurs et aux caractères que je t'en tracerai. Que tu seras étonné de vivre au milieu d'eux 1 Mais comme cette nation singulière compose différentes classes, tu ignores peut-être à laquelle tu appartiens, et je ns d'avance, ou de l'embarras qui t'attend si tu ne sais qui tu es, ou de la honte que tu ressentiras si tu te trouves confondu dans la foule des idiots*

3. L'empire dont je te parle est gouverné en chef par un souverain sur le nom duquel ses sujets sont à peu près d'accord; mais il n'en est pas de même de son existence. Personne oe l'a vu, et ceux de ses favoris qui prétendent avoir eu des entretiens avec lui, en ont parlé d'une manière si obscure, lui ont attribué des contrariétés si étranges, que, tandis qu'une partie de la

satioa s'est ép^ée à former des syst^nes poiar expliquer l'énigme, ou à s'entre-aéchirer pour jbiiie prévaloir ses opinions, Tautre a pris le parti de douter de tout ce qu'on en débitait, et quelques-uns celui de n'en rien croire.

4. Cependant on le suppose infiniment sage, édairéy plein de tendresse pour ses sujets ; mais oomme il a résolu de se rendre iaaccessit^e, du laoins pour un temps, et qu'il s'avilirait sans dtmht en se communiquant* la voie qu'il a suivie pour prescrire des lois et manifester ses volontés est fDrt équivoque. On a découvert tant de fois que ceux cjui se disent inspirés de lui n'étaient que des visionnaires ou des fourbes, qu'on est tenté de croire qu'ils sont et seront toujours tels qu'ils ont été. Deux volumes épais, remplis de merveiUes et d'ordonnances, tantôt bi-

zarres et tantôt raisonnables, renferment ses volontés. Cet livres sont écrits d'une manière si inégale, qu'il parak bien qu'il n'a pas été Êort attentif sur le dioix de ses secrétaires, ou qu'on a souvent abusé de sa confiancœ. Le premier contient des Tè^xatots singuliers, avec une longue suite de prodiges opères pour leur confirmation; et le stoood révoque ces premiers privilèges, en établît de nouveaux qui sont également appuyés sur des merveilles : de là procès entre les privilégiés. Cefox de la.nouvelle création se prétendent âvonsés exclusivement à ceux de l'ancienne, qu'ils m^irisent comme des aveugles, tandis que ceuxci les maudissent comme des intrus et des usurp^eurs. Je te développerai plus à fond par la suhe le contenu de ce doubJe code. Revenons an prince.

5. il habite, dit-on, un séjour lumineux, magnifique et fortuné, dont on a des descriptions aussi diôérentes entre elles que les imaginations de coix qui les ont fÎEtites. C est là que nous allons tous. La cour du prince est un rendez-vous

L* ALLÉE DES ÉPINES

général où nous marchons sans cesse ; et Ton dit que nous y serons récompensés ou punis, selon la bonne ou mauvaise conduite que nous aurons tenue sur la route.

6. Nous naissons soldats; mais rien de plus singulier que la façon dont on nous enrôle :

tandis que nous sommes ensevelis dans un som-* meil si profond que personne de nous ne se souvient pas même d'avoir

veillé ou dormi, on met à nos côtés deux témoins ; on demande au dormeur s'il veut être enrôlé; les témoins consentent pour lui, signent son engagement, et le voilà soldat.

7. Dans tout gouvernement militaire, on a institué des signes pour reconnaître ceux qui embrassaient la profession des armes, et les rendre sujets aux châtiments prononcés contre les déserteurs, s'ils l'abandonnaient sans ordre ou sans nécessité. Ainsi chez les Romains on im-

Î)rimait aux nouveaux enrôlés un caractère qui es attachait au service sous peine de la vie. On eut la même prudence dans le nôtre; et il fut ordonné, dans le premier volume du code, que tous les soldats seraient marqués sur la partie même qui constate la virilité. Mais, ou notre souveram se ravisa, ou le sexe, toujours enclin à nous contester nos avantages, se crut aussi propre à la guerre que nous, et fit ses remontrances; car cet abus fut réformé dans le second volume. Le haut-de-chausses ne distingua plus la milice. Il y eut des troupes en cotillon; et l'armée du prince fut un corps de héros et d'amazones, avec un uniforme commun. Le ministre de la guerre, chargé de le déterminer, s'en tint à un bandeau et à une robe ou casaque blanche. C'est l'habit du régiment, et Ton sent assez qu'il est mieux assorti aux deux sexes que le premier, ressource admirable pour doubler au moins le nombre des troupes. J'ajouterai même

ici^ à l'honneur du sexe, qu*il y a peu d'hommes OUI sachent porter le bandeau aussi bien que les femmes.

8. Les devoirs du soldat se réduisent à bien tenir son bandeau et à conserver sa robe sans tache. Le bandeau s'épaissit ou s'affai-

blit à Fuser. Il devient dans les uns d'un drap des plus épais ; c'est dans les autres une gaze légère, toujours prête à se déchirer. Une robe sans tache et deux bandeaux également épais ; c'est ce au'on n'a point encore vu. Vous passez pour un lâche, si vous laissez salir votre robe; et si votre bandeau se déchire ou vient à tomber, vous êtes pris pour déserteur. De ma robe, ami, je ne t'en dirai rien. On prétend que c'est la tacher que d'en parler avec avantage, et ce serait faire soupçonner qu'elle est sale que d'en parler avec mépris. Quant à mon bandeau^ ^^ Y ^ longtemps que je m'en suis défait. Soit mconsistance de sa part, soit effort de la mienne, il est tombé.

9. On nous assure que notre prince a toutes les lumières possibles ; cependant rien de plus obscur que notre code, qu'on dit être de lui. Autant ce (^u'on y lit sur la robe est sensé, autant les articles au bandeau paraissent ridicules. On prétend, par exemple, que, quand ce voile est d une bonne étoffe, loin de priver de la vue, on aper-

leuses, qu'on ne voit point avec les yeux seuls ; et qu'une de ses propriétés, c'est de taire l'ofEce A r-^....- j z — .^_ A^ -éaliser la

endroits

coit, à travers, une infinité de choses merveilleui

etc. ^ ^

d'un verre à facettes, de présenter, de réaliser la présence d'un même objet en plusieurs endroits a la fois ; absurdités qu'on fortifie de tant d'autres, que quelaues déserteurs ont soupçonné de petits esprits aavoir eu la témérité de prêter à notre législateur

leurs idées, et d'avoir inséré dans le nouveau code je ne sais combien de puérilités dont il n'y a pas l'ombre dans l'ancien. Mais ce qui te surprendra, c'est qu'ils ont ajouté

tB l'allée des épines.

que la connaissance de ces rêveries est absohir ment nécessaire pour être admis dans le pakds de notre monarque. Tu me demanderas sans doute ce que sont devenus tous ceux qui ont précédé la promulgation du nouveau code. Ma foi, je n'en sais rien... Ceux qui prétendent être dans le secret disent, pour disculper le prince, qu'il avait révélé ces choses, comme le mot ds guet, à ses anciens ofificiers généraux: mat& ils ne le justifient point d'avoir réforme toute k soldatesque qui s'en allait bonnement, et qui dut être bien étonnée, en arrivant à sa cour, de se voir traiter avec tant d'ignominie, pour avoir Ignoré ce qu'elle n'avait jamais pu savoir.

10. L'armée réside dans des provinces peu connues. En vain publie-t-on que tout y abonde: il faut qu'on y soit mal; car ceux mêmes qui nous enrôlent n'articrilent rien de précis, s'en tiennent aux termes généraux, craignent de joindre, etpartent le plus tard qu'ils peuvent.

1 1 . Trois chemins y conduisent ; on en voit un à gauche qui passe pour le plus sûr, et qui n'est dans le vrai que le plus pénible. C'est un petit sear tier long, étroit, escarpé, embarrassé de cailloux et d'épines dont on est efifrayé, qu'on suit à regret, et qu'on est toujours sur le point de quitta*.

12. On en rencontre devant soi un second, spacieux, agréable, tout jonché de ôeurs; sa pente paraît douce. On se sent porté natureliement à le suivre; il abrège la route, ce qui n'est point un

avantage ; car, comme il est agréable, on ne serait pas fâché qu'il fût plus long. Si le voyageur est prudent, et qu'il vienne à considérer attentivement ce chemin, il le trouve in^al, tortueux et peu sûr. Sa pente lui paraît rspwe; iî aperçoit des précipices sous les fleurs; il craiat d^y faire des faux pas ; il s'en éloigne, iwais à tt>: gret; il y revient pour peu qu'il s'oublie : et û n'y a personne qui ne sroublie quelquefois.

l'allée: DBS ÉPINES. 79

i3. A droite est une petite ailée sombre, bordée de marranniers, sablée^ plus commode que le sentier des épines, moins agréable que l'allée des fleurs, plus sûre que Tune et l'autre» mais difficile à suirre jusqu'au bout, tant son sabk devient mouvant sur la fin.

14. On trouve dans Tallée des épines des haires, des cilices, des disciplines^ des masques, des recueils de pieuses rêveries, des colifichets mystiques, des recettes pour garantir sa robe de taches, ou pour la détacher, et >e ne sais combien d'instructions pour porter fermement son bandeau, instructions qui sont toutes superflues pour les sots, et entre lesquelles il n'y en a pas une bonne pour les gens sensés,

i5. Celle des fleurs est jonchée de cartes, de dés^ d'argent, de pierreries, d'ajustements, de contes de fées, de romans : ce ne sont que lifô deTerdure et nymphes dont les attraits, soit négligés, soit mis en œuvre, n'annoncent point de cruauté.

16. Dans Taliée des marronniers, oq a des sphères, des globes, des télescopes, des Uvres, de l'ombre et du silence.

317. Au sortir du profond sommeil pendant lenei on a été enrôle, on se trouve dans le sentier es épines, habillé de la casaque blanche, et la tête affublée du bandeau. On conçoit combien il est peu commode de se promecter h tâtons panni des ronces et des orties. Cependant il y a des soldats qui bénissent à chaqrie pas la Providence de les y avoir placés, qui se réjouissent sincèrement des égratignures continuelles qu'ils oot à souffrir, qui succombent rarement à la {tentation de tacher leur robe, jamais à celle de lever oo de déchirer leur bandeau ; qui croient fermement que^ moins oo voit clair, plus on va droit, et qui pindront un jour, persuadés que le pripce leur saura autant de gré du peu. d'usage

SO L*ALLéE DES ÉPINES.

qu'ils auront Êiit de leurs yeux, que du soin particulier qu'ils auront pris de leur robe.

i8. Qui le croirait? ces frénétiques sont heureux ; ils ne reçrettent point la perte d'un orcane dont le prix leur est inconnu; ils tiennent le bandeau pour un ornement précieux ; ils verseraient jusqu'à la dernière goutte de leur sang, plutôt que de s'en défaire; ils se complaisent dans le soupçon qu'ils ont de la blancheur de leur robe : Thabitude les rend insensibles aux épines, et ils font la route en chantant, en l'honneur du prince, Quelques chansons qui, pour être fort vieilles, n^en sont pas moins belles.

19. Laissons-les dans leurs préjugés : nous risquerions trop à les en tirer; ils ne doivent peut-être leur vertu au*à leur aveuglement. Si on les débarrassait de leur bandeau, qui sait s'ils auraient le même soin de leur robe r Tel s'est illustré dans l'allée des épines, qu'on aurait peutêtre passé par les baguettes dans

celle des neurs ou des marronniers; ainsi que tel brille dans Tune ou l'autre de ces dernières, qui se flagellerait et se flagellera peut-être dans la première.

20. Les avenues de ce triste sentier sont occupées par des cens qui Font beaucoup étudié, qui se piquent dfe le connaître, qui le montrent aux passants, mais qui n'ont pas la simplicité de le suivre.

2 1 . En général, c'est bien la race la plus méchante que je connaisse. Orgueilleux, avares, hypocrites, fourbes, vindicatifs, mais surtout querelleurs, ils tiennent de frère Jean des Entommeures, d'heureuse mémoire, le secret d'assommer leurs ennemis avec le bâton de l'étendard ; ils s'entre-tueraient quelquefois Pfwir un mot, si on avait la bonté de les laisser faire. Ils sont parvenus, je ne sais comment, à persuader aux recrues qu'ils ont le privilège exclusif de détacher les robes : ce qui les rend très-nécessaires

à gens qui, ayant les yeux bien calfeutrés, n'ont pas de peine à croire que leur robe est sale quand on le leur dit.

22. Ces béats se promènent et édifient le jour dans l'allée des épines, et passent la nuit sans f candale dans celle des fleurs. Ils prétendent avoir lu dans les lois du prince qu'il ne leur est pas permis d'avoir des temmes en propre; mais ils n'ont eu garde dW lire qu'il leur est défendu de toucher à celles des autres; aussi caressent-ils volontiers celles des voyageurs. Tu ne saurais croire combien il leur faut de circonspection pour dérober à leurs semblables ces échappées; car ils sont d'une attention scrupuleuse à se démasquer les uns les autres. Quand ils y réussissent, ce qui

arrive souvent, on en gémit pieusement dans leur allée, on en rit à gorge déployée dans celle des fleurs, et Ton en raille malignement dans la nôtre. Si leur manœuvre nous ravit quelques sujets, leurs ridicules nous en dédom<« magent; car, à la honte de l'humanité, ib ont autant et plus à craindre d'une plaisanterie que d'un raisonnement,

23. Pour t'en donner une idée plus exacte encore, il faut t'expliquer comment le corps trèsnombreux de ces guides forme une espèce d'étatmajor, avec des grades supérieurs et subalternes, une paye plus ou moins lorte selon les dignités, des couleurs et des uniformes différents : cela varie presque à l'infini.

24. Premièrement, il y a un vice-roi qui, de peur de s'écorcher la plante des pieds, qui lui sont devenus fort douillets, se fait traîner dans un char, ou porter dans un palanquin. Il se dit très -poliment le serviteur ae tout le monde ; mais il soufire patiemment que ses satellites soutiennent que tout le monde est son esclave ; et, à force de le répéter, ils sont parvenus à le faire croire aux imbéciles, et par conséquent à bien

des gent , Oe reocontre, k la Térité, 4àni qaeèques cantoois de Tallée des •épims, des recrues dont le bandeau commence à s'user, et oui couttesiteiic an Tioe-roi son despotisme prétendu. lis kii opposent de vieux pan:hemins qui contiennent des arrêtés de fassemMée des Etats généraux; mais pour toute réponse il commence par leur écrire Qu'ils ont tort; puis il convient avec ses ÊrFOcis oSin mot, et si les mutins le remettent, il lenr retranche la paye, rustensâle, l'étape et les peu* no»s^ et leur fait quelquefois appliquer dies ca* flooimets fort chauds, il y a tels matadors

qu^ a fo ue tté s comme des marmots, il possède à leurs dépens une assez belle seigneurie, dont ie com* raevce principal consiste en vélin et esi savon; car â est le premier dégtaisseur du monde, en vertu d'un privilège exclusif qu'il exerce trèsbéfûgnemeiirt, moyeimant finance. Ses premiers prédécesseurs se traînaient à pied 4aos 1 allée des épines. Plusieurs de leurs descendants se sont égarés dans celle des fleurs. Quelques-uns se sont promenés sous n<» marroomiers.

2 5. Sous ce chef que tu prendrais pour Dom Japhet d'Arménie, car il est trèsninfatué de ses yrâx et porte toque sur toque, sont des gouverneurs et des sons-gouTcmeurs de province ; les uns maigres et hâves, d'autres brillants et rmbicmds, qweiques-uns lestes et galants .lis ionataA wtn. ordre de chevalerie distingué par une longue canne à bec de corbin, et par un couvre-cncf emprunté des sacrificateurs et Cjbèle, à qui ils ne ressemblent point du tout dans le reste; ils ont fait leurs preuves à œt égard. Ils prennent la quaité et lieuDenants du prince, et le vice-roî les atppelle ses valets, ils tiennent aus^ msg»« sân de savtm, mais moins fin et par coaséqœm moins càer que celui du vioe^roi, et ils ont te «ecret d'un bacune aussi tnerveijkux que ceiut d« Fierabras.

iJâULÈE MDS irims. 8)

^ Après eux viennent de nombreux corf»

dPoffiders Tépandns de poste en poste, i qui, comme atix spahis obez les Turcs, on assigne tuo timar ou métairie plus ou moins opulente : or qui fak que la plupart vont à pied, q%idbues-uns â cheval, ^t très-peu en carrosse. Leur îonctioo est de montrer Texercice aux recrues, d'earolf»*, 4e bercer les nouveaux en-

gagés de harangues fifor ia nécessité de bien porter le bandeau, et de ne podnt salir la robe, deux choses qu'ils négU- ^nt assez eux-^mémes, trop occupés appareoH ment k raccommoder les bandeaux et à décrasser les robes d'autmd ; car c'est encore une de leurs obligations.

27. l'avais presque ouiblié mae petite troupe «épaiée, qtm porte une toque surmcmtée d'uoe pivome avec un maatelet de peau de chat. Ces Aen9*ci se donnent pour défenseurs en titre des droits du prince^ dont la plupart n'adnaettent pas l^xntence* Il y a quelque temps qulyme place importante vint â vaquer xians cette compagiiie. Trois concurrents la .»>lltcitèrent, vn. imbécite, mm iâdieet un déserteur; c'est œgmxne si ie t^ àksm un ignorant, un libertin et un athée ; le déserteur remporta. Ils s'amusent à disputer en termes barbares sur le code qu'ils inteiprèteot et conomentent à leur âmtai&ie, et dont il est émàtot ija^'ûi se f ouent. Croirais^tu bien qu'un 4e Uwrs colonels a soutenu que, quand le ûls du prince ferait le dénombrement général des sujets de son père, il pourraât sussi bien prendre la forme d'un veaaa (i) que celle d'un homme. Les anciens de cette troi4>e radotent si parfaite^ «lent, qu'on (firait q^'ûs n'ooit hât autre daose 4e leur vie. Les jeunes commencent à s'eimuyer 4e leurs bandeaux ; ils n'en ozKt phis que de Idnoo,

(i) Potuitne invaccari? Aiexanâer Haknsh quœrit H re^ jpondet i poimt, <D.)

OU même n'en ont point du tout. Ils se promènent assez librement dans Tallée des fleurs, et commercent avec nous sous nos marronniers, mais sur la brune et en secret,

28. Suivent enfin les troupes auxiliaires, sous le commandement de colonels très-riches. Ce sont des espèces de pandours qui vivent du butin qu'ils font sur les voyageurs. On raconte de la plupart d'entre eux, que jadis ils escamotaient habilement de ceux qu'ils conduisaient aux postes de la garnison, à Fun un château, à l'autre une ferme, à celui-ci un bois, à celui-là un étang, et que, par ce moyen, ils se sont formé ces amples Quartiers de rafraîchissements qu'ils ont entre fallée des épines et celle des fleurs. Quelques anciens ou tendent la main de porte en porte, ou s'occupent encore à détrousser les passants. Ces troupes viles sont divisées en régiments, ayant chacun leur étendard, un uniforme bizarre et des lois plus singulières encore. N'attends pas de moi que je te décrive les différentes pièces de leur armure. Presque tous ont pour casque une espèce de lucarne mobile, ou 1 enveloppe d'un pam de sucre, qui tantôt leur couvre la tête et tantôt leur tombe sur les épaules. Ils ont conservé la moustache des Sarrasins, et le brodequin des Romains. C'est d un de ces corps qu'on tire, dans certains cantons de l'allée des épines, les erands prévôts, les archers et les bourreaux de 1 armée. Ce conseil de guerre est sévère : il fait brûler vifs les voyageurs qui refusent de prendre le bandeau, ceux qui ne le portent pas a sa fantaisie, et les déserteurs qui s en défont ; le tout par principe de charité. Cest encore de là, mais surtout d'un grand bataillon noir, que sortent des essaims d^nrôleurs, qui se disent chargés de la part du prince de battre la caisse en pays étrangers, de faire des recrues sur les terres d'autrui, et de persuader aux sujets des

autres souverains de quitter l'habit, la -cocarde, la toque et le bandeau qu'ils en ont reçu, et de prendre l'uniforme de ratlée des

épines. Quand on attrape ces embaucheurs, on les pend, a moins qu'ils ne désertent eux-mêmes; et pour l'ordinaire, ils aiment mieux être déserteurs que pendus. 29. Tous ne sont pas si entreprenants, et ne vont pas chercher des aventures dans les pa3rs lointams et barbares. Renfermés sous un hémisphère moins vaste, il y en a oui se font des occupations différentes, suivant leurs talents et la destination de leurs chefs, oui savent habilement les employer au profit de leurs corps. Tel que la nature a favorisé d'une mémoire sûre, dun bel organe et d'un peu d'effronterie, criera incessamment aux passants gu'ils s'égarent, ne leur montrera jamais le droit chemin, et se fera très-bien payer de ses avis, quoique tout son mérite se réduise à répéter ce qu'avaient dit mille autres aussi mal informés que lui. Tel qui a de la souplesse dans l'esprit, du babil et de l'intrigue, s'établira dans une espèce de caisse, où il passera la moitié de sa vie à entendre des confidences rarement amusantes , fausses pour la plupart, mais toujours lucratives. L'humeur et la tristesse s'emparent communément de ces réduits. On a pourtant vu quelquefois l'amour travesti s'y mettre en embuscade, surprendre des cœurs novices, et entraîner de jeunes pèlerines dans l'allée des fleurs, sous prétexte de leur montrer à marcher plus commodément dans le sentier des épines. La, tout est dévoilé : secrets, fortunes, affaires, galanteries, intrigues, jalousies. Tout est mis à profit, et les consultations sont rarement gratuites. Tel qui n'a ni imagination ni génie, sera abandonné à la science des nombres, ou occupé à transcrire ce que les autres ont pensé. Un autre s'usera les yeux à débrouiller sur un bronze rouillé l'origine d'une

86 l'allée obs fmfcs.

ville ck>nt il y a mille ans qu'on ne pntrle phn; ou se tourmentera pendant dix ans ponr faire un 90t d'un enfsmt heureusement né, et réussira. 11 y en a qui manient le pincrau, la bêche, hi Hme ou k rabot ; beaucoup plus qui ont enip* brassé le parti de ne rien laire et de Tsnter iear importance. Qui cwinaît ces gens^ci ks craint ou les éyke; beaucoup croienic les connaître;^ mais peu les connaissent à fond.

30. C'est un prodige que la coafmiÉec et Tempressement qu'on a pour ks- eiacaissés. ils se Tan» tent de posséder une recette qui guérit de to«B ks maux ; et cette recette consiste à dire à un mari)aloux que sa femme n'est pas coquette, ou qu'il doit Taimer toute coquette qu'elle est; à une femme galante^ qu'il faut qu'elle s'en tienne à son sexagénaire ; à un ministre, qu^il ait de la probité ; à un commerçaiït, qu'il a tort d'être usufrier; à un incrédule, qu'il ferait bien de croixe; et ainsi des autres. Veujc^tu guérir? dit l'empirique au malade. Oui ^ je le veux^ répond celuici. Va donc, et te voilà guéri. Les bonnes gens s'en Tont satis^adts^ et l'on dirait en ef&t qu'ils se portent mieux.

3 1 . Il n'y a pas longtemps qu'il s'éleva parnn les guides une secte assez nombreuse de gens austères, qui effrayaient les voy^eurs sur Véaxh' nente blancheur de robe qu'ils jugeaient néce»» saire, et qui allaient crismt dans ks mmonSf dans les tempks, dans les rues et sur ks toits^ que la plus petite macule était une tacher ineôiatçabk ; que le savon du vice-roi et des gouver^ neurs ne valait rien ; qu^il fiadlait en tirer en dn>^ ture des magasins du prince, et k détremper dans les larmes ; qu'il le distribuait gratiSy mais en très-petite quantité^ et que n'en avait pas nui voulait; et comme si ce n'était pas assez des épines dont

la route est hérissée, ces enragés U parsemèrent de cbausse-trapes et de cheraux

I^ ALLÉE DBS ÉHNES. 87

de frise qui la rendîre&t impraticable. Les royageurs se désespéraient; on n'entenckdt de tous côtés que des cris et des gémissements. Dans l'impossibilité de suivre une route si pûiible, on était sur le point de se précipiter dans Fallée des âeiH's, ou de passer sous nos marronniers, lors-

3ue lé bataillon noir inventa des pantounes de uvet et des mitaines de velours. Cet expédient prévint une désertion générale.

32. D'espace en espace, on rencontre de grandes . volières où sont renfermés, des oiseaux tous femelles. Ici, sont des perruches dévotes, nasillûnnant des discours anecttkeux, ou chantant un jargon Qu'elles n'entendent pas; là,, de jeimes tourterelles soupirent et déplorent la perte de leur liberté ; ailleurs, voltigent et s'étourdissent par leur caç]uet des linottes que ks guides s'amuseot à siffler à travers les barreaux de leur cage. Ceux d'entre ces guides, ou serinettes am» bmsntes^ qui ont quelque habitude dans raliét des âeurs, leur en rapportent du muguet et des roses^ Le tourment de ces captives, c'est d'entendre passer les voyageurs et de ne pouvoir les suivre et se mêler avec eux. Au demeurant, leurs cages sont spacieuses, propres, et bien fournies de mil et de bonbons.

33. Tu dois connaître maintenant l'armée et ses chefs : passons au code militaire.

34. C'est une sorte d'ouvrage à la mosaïque, exicuté par une centaine d'ouvriers afférents qui ont ajouté pièce à pièce des

morceaux de ieur goût : tu jugeras s'il était bon.

35. Ce code est composé de deux volumes; le premier fiit commence vers l'an 45,3 17 de l'ère des Chinois^ par les soins d'un vieux bei^er qui sut très-bien jouer du bâton à deux bouts, et qui fut par-dessus le marché grand magicien^ comme il le ât bien voir au seigneur de sa'parotsser qui ne voulait ni le diminuer à la taille, ni l'exempter

de corvée, non plus que ses parents. Poursuivi par les arcners^ il quitta le canton et se réfugia chez un fermier dont il garda les moutons pendant quarante ans, dans un désert où il s'exerça à la sorcellerie. Il assure, foi d'honnête homme, qu'un beau jour il vit notre prince sans le voir, et qu'il en reçut la dignité de lieutenantgénéral, avec le bâton de commandement. Muni de cette autorité, il retourne dans sa patrie, ameute ses parents et ses amis, et les exhorte à le suivre dans un pays qu'il prétendait appartenir à leurs ancêtres, qui y avaient à la vérité voyagé. Voilà mes mutins attroupés, et leur chef qui déclare son dessein au seigneur de la pa* roisse : celui-ci refuse de les laisser partir, et les traite de rebelles. A l'instant le vieux pâtre marmotte quelques mots entre ses dents, et les étangs de M. le baron se trouvent empoisonnés. Le lendemain il jette un sort sur les brebis et les chevaux. Un autre jour il donne au seigneur et à tous les siens la gratelle et la diarrhée. Après maint autre tour, il fait mourir du charbon son fils aîné et tous les grands garçons du village. Bref, le seigneur consent à les laisser aller : ils partent, mais après avoir démeublé son château et pillé le reste des habitants. Le gentilhomme, piqué de ce dernier trait, monte à cheval et les poursuit à la tète de ses valets. Nos bandits avaient heureusement passé une

rivière à gué; et plus heureusement encore pour eux, leur ancien maître, qui ne la connaissait guère, tenta de la traverser un peu au-dessous, et s'y noya avec presque tout son monde.

36. Avant que de gagner le canton dont leur chef les avait leurrés, ils errèrent dans des déserts où le sorcier les amusa si longtemps qu'ils y périrent tous. Ce fut dans cet intervalle qu'il se désennuya à faire une histoire à sa nation, et à composer la première partie du code.

l'allée DBS ÉPINES. 89

37. Son histoire est toute fondée sur les récits que faisaient sous la cheminée les grands-pères à leurs enfants, d'après les narrations verWes de leurs grands-pères, et ainsi de suite jusqu'au

Î>remier. Secret infaillible pour ne point altérer a vérité des événements !

38. Il raconte comme quoi notre souverain, après avoir fondé le siège de son empire, prit un peu de limon, souffla dessus, Tanima et fit le premier soldat; comment la femme qu'il lui donna fit un mauvais repas et imprima à ses enfants et à tous ses descendants une tache noire qui les rendit odieux au prince: comment le régiment se multiplia ; comment les soldats devinrent si méchants que le monarque les fit noyer tous, à la réserve d'une chambrée dont le chef était assez honnête homme; comment les enfents de celui-ci repeuplèrent le monde, et se dispersèrent sur la surface de la terre ; comment notre prince, devant qui il n'y a point d'acception de personnes, n'en agréa pourtant qu'une partie qu'il regarda comme son peuple, et comment il fit naître ce peuple d'une femme qui n'était plus en état d'avoir des enfants, et

d'un vieillard assez vert qui couchait de temps en temps avec sa servante. C'est là que commence proprement l'origine des premiers privilégiés dont je t'ai parlé, et qu'on entre dans le détail de leurs générations et de leurs aventures.

39. On dit de l'un, par exemple, que le souverain lui commanda crégorger son propre fils, et que le père était sur le point d'obeir, lorsqu'un valet de pied apporta la grâce de l'innocent; de l'autre, que son gouverneur lui trouva, en abreuvant son cheval , une maîtresse fort jolie; de celui-ci, qu'il trompait son double beaupère, après avoir trompé son propre père et son frère aîné, couchait avec les deux sœurs et puis avec leurs chambrières , et un autre avec la

femme de son fils ; de celui-là qu'il fit fortune en devinant des énigmes, et rendit sa femiile opulente dans les terres d'un seigneur dont il était l'intendant;: de presque tous, qu'ils ayaient de beaux songes, voyaient des étoiles en plein minuit, étaient sujets à rencontrer des cs|Hits, et se battaient courageusement contre des lutins. Telles furent les grandes choses que le vieux berger transmit à la postérité.

40. Quant au code, en voici les principaux articles. J'ai dit que la tache noire nous avait tous rendus odieux au prince. Devine ce cj^'on fit pour recouvrer ses faveurs qu'on avait si sii*guhèrement perdues? une chose plus singulière encore, on coup)a à tous les enfants une dragtne et deux scrupules de chair, opération dont je t^aî déjà parle, et Ton se condamna à manger tous les ans en famille une galette sans beurre ni sel, avec une salade de pissenlits sans huile. Autre redevance payable chaque semaine,

c'était d'en passer un jour les bras fiés derrière le éos. Ordre à chacun de se pourvoir d'im bandeau et d'une robe blanche, et de la laver, sous peine de mort, dans du sang d'agneau et de l'eau claire : tu vois que T origine des bandeaux et des robes blanches est fort ancienne. Il y avait à cet effet, dans le régiment, des compagnies de bouchers et de porteurs d'eau. I>ix petites li^es d'écriture renfermaient tous les ordres du prince ; le guidie de nos fugitifs en fi^t la publication, puis les serra dans un coffre de bois de palissancire, qui, pour rendre des oracles, ne le cédait en rien au trépied de la sibylle de Delphes. Le reste est UA amas de règles arbitraires sur la forme des tuniques et des manteaux, l'ordonnance des repas, la qualité des vins, la connaissance des viandes de facile ou dure digestion, le temp>s de la promenade, du sommeil, et d'autres choses qu'on fait quand on ne dort pas.

l'allée i>es iriMss. 91

41 . Le vieux berger, secondé d'un de ses jfrères, qu il avait pourvu d'un gros bénéfice qui ftrt héréditaire dans la femille, voulut assujettir de haute lutte ses compagnons à tous ses règlements. Aussitôt on murmure, on s'attroupe, on lui conteste son autorité, et il la perdait sans ressource, s'il n'eût détruit les rebelles par une mine pratiquée sous le terrain qu'ils occupaient. On reçarda cet événement comme une vengeance du ciel, et Fhomme au miracle ne détrompa personne.

42. Après mainte autre aventure, on approcha du pays dont on devait se mettre en possession. Le conducteur <jui ne voulait pas la garantir â ses sujets, et qui n'aimait la guerre que de loin, afla mourir de taim dans une caverne, après leur avoir fortement recommandé de ne faire aucun quartier à leurs ennemis, et d'être

grands usoners, deux commissions dont ils s'acquittèrent à merveille.

43. Je ne les suivrai ni dans leurs conquêtes, ni dans rétablissement de leur nouvel empire, ni dans ses révolutions diverses. C'est ce qu'il fiitit chercher dans le livre même, où tu verras, si tu peux, des historiens, des poètes, des musiciens, des romanciers et des crieurs publics annonçant la venue du fils de notre monarque et la réformation du code.

44. Il parut en effet, non pas avec un équipage et un train digne de sa naissance; mais comme ces aventuriers qu'on a vus quelquefois fonder ou conquérir des empires avec une poignée de gens braves et déterminés. C'était la mode autrefois. Ses compatriotes le prirent longtemps pour un homme comme un autre; mais un beau jour ils furent bien étonnés de l'entendre haranguer, et s^arroger le titre de fils du souverain et le pouvoir d abroger l'ancien code, â l'exception des dix lignes renfermées dans le

coffre, et de lui en substituer un autre. Il était simple dans ses mœurs et dans ses discours. Il renouvela, sous peine de mort, Tusage du bandeau et de la rooe blanche. Il prescrivit sur la robe des choses fort louables, plus difficiles encore à pratiquer ; mais il débita d'étranges maximes sur le bandeau. Je t'en ai déjà raconté quelquesunes; en voici d'autres. Il voulait, par exemple, que, quand on aurait les yeux bien couverts, on vît, clair comme le jour, que le prince son père, lui, et un troisième personnage qui était en même temps son frère et son fils, étaient si parfaitement confondus qu'ils ne faisaient qu'un seul et même tout. Tu croiras

retrouver ici Géryon des anciens. Mais je te pardonne de recourir à la fable pour expliquer ce prodige. Malheureux, tu ne connais pas la circumincession. Tu n'as jamais été instruit de la danse merveilleuse, où les trois princes se promènent l'un autour de l'autre, de toute éternité. Il ajoutait qu'il serait un jour grand seigneur; et que ses ambassadeurs tiendraient table ouverte. La prédiction 5'accomplit. Les premiers qui furent honorés de ce titre, faisaient d'assez bons repas, et buvaient largement à sa santé; mais leurs successeurs économisèrent. Ils découvrirent, je ne sais comment, que leur maître avait le secret de s'envelopper sous une mie de pain, et de se faire avaler tout entier, dans un même instant, par un million de ses amis, sans causer à aucun d'eux la moindre indigestion, quoiqu'il eût réellement cinq pieds six pouces de hauteur, et ils ordonnèrent que le souper serait converti en un déjeuner qui se ferait à sec. Quelques soldats altérés en murmurèrent. On en vint aux injures, puis aux coups : il y eut beaucoup de sang répandu ; et par cette division, qui en a entraîné deux autres, l'allée des épines s'est vue réduite •à la moitié de ses habitants, et à la veille de les

perdre tous. Je te donne ce trait comme un échantillon de la paix que le nouveau législateur apporta dans le royaume de son père, et je passe légèrement sur ses autres idées; elles ont été minutées par ses secrétaires, dont les principaux furent un vendeur de marée et un cordonnier ex-gentilhomme.

45. Celui-ci, naturellement babillard, a débité des choses inouïes sur l'excellence et les merveilleux effets d'une canne invisible, que le f>rince distribue, dit-il, à tous ses amis. Il faudrait des volumes pour te raconter succinctement ce que les guides ont

depuis conjecturé, écrit, assuré, et comment ils se sont entre-mordus et déchirés, sur la nature, la force et les propriétés de ce bâton. Les uns ont prétendu que sans lui on ne pouvait faire un pas ; les autres, qu'il était parfaitement inutile, pourvu qu'on eût de bonnes jambes et grande envie de marcher; ceux-ci, qu'il était raide ou souple, fort ou faible, court ou long, à proportion de la capacité de la main et de la difficulté de la route, et qu'on n'en manquait que par sa faute; ceux-là, que le prince n'en devait à personne, qu'il en refusait a plusieurs, et qu'il reprenait quelquefois ceux qu'il avait donnés. Toutes ces opinions avaient pour base un grand traité des cannes, composé par un ancien professeur de rhétorique, pour servir de commentaire à un chapitre du vendeur de marée sur l'importance des béquilles.

46. Autre article (jui ne les a pas moins divisés. C'est la bonté infinie de notre souverain, avec laquelle ce rhéteur a prétendu concilier une résolution préméditée et irrévocablement fixe, d'exclure pour jamais de sa cour, et de Élire mettre aux cachots, sans espoir de grâce, tous ceux qui n'auront point été enrôlés, des peuples innombrables qui n'auront ni entendu ni pu entendre parler de lui, bien d'autres qu'il

n'aura pas jugé à propos 4e regarder <i'un 4mÂ hvoniAt, ou qu'il avtra disçraoiés pour la r^voke de kur graaa-père ; tandis qu'en jetant, pour ainsi dire, ks destisiées à croix ou pile, il en chérira d'autre égakment coupabks. Ce guide a seiKti toute Tabsurdité de ses idées. Aussi Di^u sait comme il se tire des terribles difl&cultéa^'il 9e propose. Quand il s'^est bien barbouillé^ et qu'il ne sait p^us oà IL en est : gare le pot au noirî s'écric-t«41; et tous ceux qui prêtent à notre prince ks mêmes caractères de amrice et de barbarie, de jâ[^ ter après lui : gar^ le pot au n^ir!

Toutes ces moses et milk autres de la même force sont respectées dans Tallée des é|>ines. Ceux qui la sutyent les tienoent pour vraks <et convknasient même que, s'M y en a une de Puisse, toutes k sont.

47. Cependant ks déifenseurs de l'ancien oode se soulevèresit contre k iîls 'du prince, et lui 4e» mandèrent son arhre généalogique et ses preuves, c C'estàmesœupres^\&Qx j^épomdit-il fièremeoJts à ffottyer mon origine, va BelLle réponse , saais q^ convient à peu de :aobtle&. C^endant on prétendit qu'il aédbirait la jnémcdre du vieux berger^ et, sons oe prétexte, les ooiBnpagnks de botiicbers et de porteurs d'eau qu'il menaçait de casser, pour leur sulistiiiier celks des loukos et dégraisseitrs^ fom»èremt tun •coimplot coatis luL On corroflopit son trésorier; il fut pris, condamné à mort et, qui pis est^ exécuté. Ses amis pu* blièrent qu'il mourut et qu'il ste mourut ftas, M^ reparut au bout de troôs ^ours; mais <|iNe Fexpéricnx» du passé k reliiït à la cour de #OB ^^ère, et ono(|ues depuis on ne Ta revu. En partant, il chargea ses amis de recueillir ses lois,<k ks mMkr, et d'en presser Texéoiaitioii.

^8. Tu conçois bien qu(e des lois muettes mat^ «ttfectes aux inteqnrétattans : c'est ceqnl oe.matt* <q«a pas d'arriver aux siennes. Les uos les trou-

l'allée «es ipims. ^5

i^est trop indulgentes; d^antres trop rigo««fttuses; quelques-uns les acciasèrexit d*abMudité. A mesure que ie nouyeau corps se formait et s'étendait, il éprouTait des divisions intestines et étB obstacles au dehors. Les rebelles ne âdsaient point de quartier à leurs compagnons, et les ims et les autres n'en obtenaient

point dé ktirs en** demis communs* Le temps, les préjugés^ l'édu* cation et un certain entêtement pour les choses nouvelles et défendues angmentèrexâ ccpepàant le nombre de ces enthousiastes. lis en vinneot faieniot jusqu'à s'attrouper et k maltraiter leucs ilotes. On Les punit d'^H>ni comme des visiofi» naires. puis comme des séditieux. Mais la plu* patrt, Kutement persuadés qu'on Mt sa cour au prince en se Laissant égofger pour des choses qu'on n'entend pas, bravèrent la honte et la rigueur des ^mrments, et l'on vit des factieux ou des imbéciles érigés en héros : effet admirable de t'âoquence des guides! C'e^ ainsi que l'allée des épines s'est peuplée par degrés. Dans les commencements elle était fort déserte; et ce ne êat que longtemps api^ sa mort, que le fils â» notne monarque eut des troupes et fit quelque tvuit dans le monde.

49. Je t'en ^ai dit as^z pour te faire conjectu^ «er que Jamais personne n'opéra de si grandes choses. Toutefois, sadie sgue jmoaM personne ne ipécuî et ne mourut plus ignoré. Je t'aurais bien* têtexpUqué ce phénomène; mais)'aime mieux te rapporter la conversation d'un vieil habitant de l'allée des marronniers avec queiquesHoos de ceux qui plantèrent Tall^ des épines. Je la tiess d^n auteur (i) qui m'a paru fort instruit de œ <^ se passa dans ces temps. U raoosite que le rnsnoanier s^adressa d'aboxd aux compatriotes

f I) Mémoires sttr U vie, les n^aetes et rhistofre dt JéSHg^ CMKt. <IX). l^nt «apposé.

<^6 l'allée des épines.

de ce fils prétendu de notre souverain, et qu'on lui répondit qu'il venait de s'élever une secte de visionnaires qui donnaient

pour le fils et l'envoyé du Grand-Esprit un imposteur, un séditieux que les juges de la province avaient fait crucifier. Il ajoute que Ménippe, c'est le nom du marronnier, se mit à Questionner ensuite ceux qui cultivaient l'allée des épines. « Oui, lui dirent ces gens, notre chef a été crucifié comme un séditieux; mais c'était tm homme divin dont toutes les actions furent autant de miracles. Il délivrait les possédés ; il faisait marcher les boiteux; il rendait la vue aux aveugles; il ressuscitait les morts ; il est ressuscité lui-même ; il est monté aux cieux. Grand nombre des nôtres l'ont vu, et toute la contrée a été témoin de sa vie et de ses prodiges. »

50. — Vraiment, cela est beau, reprit Ménippe : les spectateurs de tant de merveilles se sont sans doute tous enrôlés ; tous les habitants du pavs n'ont pas manqué de prendre la casaaue blancne et le bandeau... — Hélas! non, répondirent ceuxci. Le nombre de ceux qui le suivirent fut trèspetit en comparaison des autres. Ils ont eu des yeux et n'ont pas vu, des oreilles et n'ont pas entendu... — Ah! dit Ménippe, un peu revenu de sa surprise, je vois ce que c'est ; je reconnais les enchantements si ordinaires à ceux de votre nation. Mais, parlez-moi sincèrement; les choses se sont-elles passées comme vous les racontez? Les grandes actions de votre colonel ont-elles été effectivement publiées ?. .. — Si elles l'ont été ! repartirent-ils ; elles ont éclaté à la face de toute la province. Quelque maladie qu'on eût, qui pouvait seulement toucher la basque de son habit^ lorsqu'il passait, était guéri. Il a plusieurs fois nourri cinq ou six mille volontaires avec ce oui sufiisait à peine pour cinq ou six hommes, âans vous parler d'une infinité d'autres prodiges,

un jour il ressuscita un mort qu'on portait en terre. Une autre fois, il en ressuscita un qui était enterré depuis quatre jours.

5 1 . — A ce dernier miracle, dit Ménippe, je suis persuadé que ceux qui le virent se prosternèrent a ses pieds et Tadorèrent comme un Dieu... — Il y en eut en effet qui crurent et s'enrôlèrent, lui répondit-on; mais non pas tous. La plupart, au contraire, allèrent du même pas raconter aux bouchers et aux porteurs d'eau, ses ennemis mortels, ce qu'ils avaient vu, et les irriter contre lui. Ses autres actions ne produisirent guère que cet effet. Si quelques-uns de ceux qui en furent témoins pnrent parti, c'est qu'il les avait destinés, de toute éternité, à suivre ses étendards. Il y a même une singularité dans sa conduite à cet égard : c'est qu il affecta de battre la caisse dans les endroits où il prévoyait qu'on n'avait aucune envie de servir.

52. — En vérité, leur répondit Ménippe, il feiut qu'il y ait bien de la simplicité de votre part, ou de la stupidité du côté de vos adversaires. Je conçois aisément (et votre exemple m'autorise dans cette pensée) qu'il peut se rencontrer des gens assez sots pour s'imaginer qu'ils voient des prodiges lorsqu'ils n'en voient point; m-^.is on ne pensera jamais qu'il y en ait d'assez hébétés pour se reiuser à des prodiges aussi éclatants que ceux que vous nous racontez. Il faut avouer que votre pays produit des hommes qui ne ressemblent en rien aux autres hommes de la terre. On voit chez vous ce que l'on ne voit point ail leurs. »

53. Ménippe admirait la crédulité de ces bonnes gens qui lui paraissaient des fanatiques du premier ordre. Mais pour satisfaire pleinement sa curiosité, il ajouta d'un ton qui semblait désavouer ses derniers mots : « Ce que je viens d'entendre me semble si merveilleux, si étrange,

si neuf, que j'aurais un extrême plaisir à connaître à fona tout ce qui concerne votre chef. Vous m'obligerez de m'en instruire. Un homme si divin mérite certainement que tout l'univers soit informé des moindres actions de sa vie... »

54. Aussitôt Marc, un des premiers colons de l'allée des épines, se flattant çeut-être de faire un soldat de Ménippe, se mit a narrer en détail toutes les prouesses de son colonel, comment il était né d'une vierge, comment les mages et les pasteurs avaient reconnu sa divinité dans les langes; et les prodiges de son enfance et ceux de ses dernières années, sa vie, sa mort, sa résurrection. Rien ne fut oublié. Marc ne s'en tint pas aux actions du fils de l'homme (c'est ainsi que son maître daignait quelquefois s'appeler, lors surtout qu'il y avait du danger à prendre des titres fastueux), il déduisit ses discours, ses harangues et ses maximes ; enfin l'instruction fut complète, et sur l'histoire et sur les lois.

55. Après que Marc eut cessé de parler, Ménippe, qui l'avait écouté patiemment et sans l'interrompre, prit la parole et continua, mais d'un ton à lui annoncer combien il était peu disposé à augmenter sa recrue... « Les maximes de votre chef, lui dit-il, me plaisent. Je les trouve conformes à celles qu'ont enseignées tous les hommes sensés qui ont paru sur la terre plus de quatre cents avant lui. Vous les débitez comme nouvelles, et elles le sont peut-être pour un peuple imbécile et grossier; mais elles sont vieilles pour le reste des hommes. Elles me suggèrent toutefois une pensée qu'il faut que je vous communicjue : c'est qu'il est étonnant que celui cjui les prêchait n'ait pas été un homme plus uni et plus commun dans ses actions. Je ne cçnçois pas comment votre colonel, qui pensait si bien sur les mœurs, a fait tant de procfiges.

Mais si sa morale ne m'est pas nouvelle

ajouta Ménippe, j'avoue qu'il n'en est pas de même de ses prodiges ; ils me sont tous nouveaux : ils ne doivent pourtant l'être ni pour moi ni pour personne. Il y a fort peu de temps que votre colonel vivait : tous les nommes d'un âge raisonnable ont été ses contemporains. Concevez-vous en bonne foi que, dans une province de l'empire aussi fréquentée que la Judée, il se soit passé des choses si extraordinaires, et cela pendant trois ou quatre ans de suite, sans qu'on en ait rien entendu? Nous avons un gouverneur et une garnison nombreuse dans Jérusalem ; notre pays est plein de Romains; le commerce est continuel de Rome à Joppé, et nous n'avons seulement pas su que votre chef fût au monde. Ses compatriotes ont eu la faculté de voir ou de ne pas voir des miracles, selon qu'il leur plaît ; mais les autres hommes voient ordinairement ce qui est devant leurs yeux, et ne voient que cela. Vous me dites que nos soldats attestèrent les prodiges arrivés a sa mort et à sa résurrection, et le tremblement de terre, et les ténèbres épaisses ui obscurcirent pendant trois heures la lumière u. soleil, et le reste. Mais lorsque vous me les représentez saisis de frayeur, consternés, abattus, dispersés à l'aspect d'une intelligence visible qui descend du ciel pour lever la pierre qui scellait son tombeau ; lorsque vous assurez que ces mêmes soldats désavouèrent pour un vil mtérêt des prodiges qui les avaient tellement frappés qu'ils en étaient presque morts de peur, vous oubliez que c'étaient des hommes, ou du moins vous les métamorphosez en Iduméens, comme si l'air de votre pays ûiscinait les yeux et renversait la raison des étrangers qui le respirent. Croyez que si votre chef avait exécuté la moindre partie des choses que

vous lui attribuez, l'empereur, Rome, le Sénat, toute la terre en eût été informée. Cet homme divin serait devenu

dbyCdogïe^

loo l'allée des épines.

le sujet de nos entretiens et l'objet d'une admiration générale. Cependant il est encore ignoré. Cette province entière, à l'exception d'un petit nombre d'habitants, le regarde comme un imposteur. Concevez du moins, Marc, qu'il a fallu un prodige plus grand que tous les f)roaiges de votre chef, pour étouffer une vie aussi publique, aussi éclatante, aussi merveilleuse que la sienne. Reconnaissez votre égarement, et abandonnez des idées chimériques; car enfin, c'est à votre imagination seule qu'il doit tout le prodigieux dont vous embellissez son histoire. »

57. Marc resta quelque temps interdit du discours de Ménippe; mais, prenant ensuite le ton d'un enthousiaste : « Notre chef est le fils du Tout-Puissant, s'écria- t-il ; il est notre messie, notre sauveur, notre roi. Nous savons qu'il est mort et qu'il est ressuscité. Heureux ceux qui l'ont vu et qui ont cru ; mais plus heureux ceux qui croiront en lui sans l'avoir vu. Rome, renonce à ton incrédulité. Superbe Babylone , couvre-toi de sacs et de cendre ; fais pénitence ; hâte-toi, le temps est court, ta chute est pro-

paraitre sur les nues et juger vivants et les morts. Il vient ; il est à la porte. Plusieurs de ceux qui vivent aujourd'hui verront l'accomplissement de ces choses. »

58. Ménippe, qui ne goûtait pas cette réplique, prit congé de la troupe, sortit de l'allée des épines, et laissa l'enthousiaste haran-

guer sa recrue tant qu'il voulut, et travailler à peupler son aUée.

59. Eh bien, Ariste, que penses-tu de cet entretien? Je te pressens. «Je conviens, me diras-tu, que ces Iduméens devaient être de grands sots; mais il n'est pas possible qu'une nation n'ait roduit quelque homme de tète. Les T hébains,

l'allée des épines. 10 1

les peuples les plus épais de la Grèce, ont eu un Epaminondas, un Pélopidas, un Pindare; et j'aimerais bien autant avoir entendu Ménippe converser avec l'historien Josèphe ou le philosophe Philon , qu'avec l'apôtre Jean ou Marc l'évangéliste. Il a toujours été permis à la foule des imbéciles de croire ce que le petit nombre des gens sensés ne dédaignait pas d'admettre; et la stupide docilité des uns n'a jamais affaibli le témoignage éclairé des autres. Réponds-moi donc : qu'a dit Philon du colonel de l'allée des épines?... Rkn. — Qu'en a pensé Josèphe?...

Rien, — Qu'en a raconté Juste de Tibériade?

Rien. » Et comment voulais-tu que Ménippe s'entretînt de la vie et des actions de cet homme avec des personnes fort instruites, à la vérité, mais qui n'en avaient jamais entendu parler ? Ils n'ont oublié ni le Galiléen Judas, ni le fanatique Jonathas, ni le rebelle Theudas; mais ils se sont tus sur le fils de ton souverain. Quoi donc?

l'auraient-ils confondu dans la multitude des fourbes qui s'élevèrent successivement en Judée, et qui ne firent que se montrer et disparaître ?

60. Les habitants de l'allée des épines ont été pénétrés de ce silence humiliant des historiens contemporains de leur chef, et

plus encore du mépris que les anciens habitants de l'allée des marronniers en concevaient pour leur troupe.

Dans cet état violent, qu'ont-ils imaginé? aanéantir l'effet en détruisant la cause. « Comment ! me diras-tu, en détruisant la cause! j'ai de la peine à t'entendre. Auraient-ils fait parler Josèphe quelques années après sa mort?... » A merveille; tu l'as rencontré : ils ont inséré dans son histoire l'éloge de leur colonel ; mais admire leur maladresse; n'ayant ni mis de vraisemblance dans le morceau qu'ils ont composé, ni su choisir le lieu convenable pour l'insérer, tout a décelé la supposition. Ils ont fait prononcer

à Josèphe, à un historien juif, à un pontife de sa nation, à un homme scrupuleusement attaché à son culte, la harangue d'un de leurs guides; et dans quel endroit Tont-ils placée? dans un endroit où elle coupe et détruit le sens de l'auteur. « Mais les fourbes n'entendent pas toujours leurs intérêts, dit l'auteur qui m'a fourni l'entretien de Ménippe et de Marc. Pour vouloir trop, souvent ils n'obtiennent rien. Deux lignes glissées finement ailleurs les auraient mieux servis. C'est aux cruautés d'Hérode, si exactement décrites par l'historien juif, qui n'était pas son ami, qu'il fallait ajouter le massacre des enfants de Bethléem, dont il ne dit pas un mot. »

6i. Tu feras là-dessus tes réflexions; cependant rentre encore avec moi dans l'allée des épines.

62. Parmi ceux qui s'y traînent aujourd'hui, il en est qui tiennent leurs bandeaux à deux mains, comme s'il résistait et qu'il tendît à s'échapper. Tu reconnaîtras les têtes bien feites à

cette marque : car on a de tout temps observé que le bandeau s'ajustait d^autant mieux sur un front qu'il était étroit et mal fait. Mais qu'arrivet-il de la résistance du bandeau ? de deux choses l'une : ou que les bras se fatiguent et qu'il s'échappe ; ou qu'on persiste à le retenir et qu'on parvient à la longue à vaincre son effort. Ceux dont les bras se lassent, se trouvent tout à coup dans le cas d'un aveugle-né à qui l'on ouvrirait les paupières. Tous les objets de la nature se présenteraient à lui sous une forme bien différente des idées qu'il en aurait reçues. Ces illuminés passent dans notre allée. Qu'ils ont de plaisir a se reposer sous nos marronniers et à respirer l'air doux qui y règne! Avec quelle joie ne voient- ils pas de jour en jour cicatriser les cruelles blessures qu'ils se sont faites ! Qu'ils gémissent tendrement sur le sort des malheureux

qu'ils ont laissés dans les épines ! Ils n'osent toutefois leur tendre la main. Ils craignent que, n'ayant pas la force de suivre, ils ne soient entraînés cie nouveau, par leur propre poids ou par les efforts des guides, dans des broussailles plus épaisses. Il n'arrive guère à ces transfuges de nous abandonner. Ils vieillissent sous nos ombrages ; mais sur le point d'arriver au rendezvous général, ils y trouvent un grand nombre de guides; et comme ils sont quelquefois imbéciles, ceux-ci profitent de cet état, ou d'un instant de léthargie pour leur rajuster leur bandeau, et donner un coup de verge tte à leur robe; en quoi ils s'imaginent leur rendre un service important. Ceux d'entre nous qui jouissent de toute leur raison les laissent faire, parce qu'ils ont persuadé à tout le monde qu'il y a du déshonneur à paraître devant le prmce sans un bandeau, et sans avoir été savonne et calandre. Cela s'appelle,

chez les gens du bon ton, finir décemment le voyage ; car notre siècle aime les bienséances.

63. J'ai passé de l'allée des épines dans celle des fleurs où j'ai peu séjourné, et de l'allée des fleurs, j'ai gagné rombre des marronniers, dont je ne me natte pas de jouir jusqu'au dernier terme : il ne faut répondre de rien. Je pourrais bien finir la route a tâtons, comme un autre. Quoi qu'il en soit, je tiens maintenant pour certain que notre prince est souverainement bon, et qu'il regardera plus à ma robe qu'à mon bandeau. Il sait que nous sommes pour l'ordinaire plus faibles que méchants. D'ailleurs, telle est la sagesse des lois qu'il nous a prescrites, que nous ne pouvons guère nous en écarter sans être punis. S'il est vrai, ainsi que je l'ai entendu démontrer dans l'allée des épines (car, quoique ceux qui y commandent vivent assez mal, ils tiennent parfois de fort bons propos) ; s'il est vrai, dis-je, que le degré de notre vertu soit la mesure exacte

de notre bonheur actuel, ce monarque pourrait nous anéantir tous, sans faire injustice à personne. Je t'avouerai toutefois que cet avis n'est pas le mien; je m'anéantis à regret; je veux continuer d'être, persuadé que je ne puis jamais qu'être bien. Je pense que notre prince, qui n'est pas moins sage que bon, ne fait rien dont il ne résulte quelque avantage ; or, quel avantage peut-il tirer de la peine d'un mauvais soldat? Sa satisfaction propre? Je n*ai garde de le croire ; je lui ferais une injure grossière, en le supposant plus méchant que nioi. Celle des bons? Ce serait en eux un sentiment de vengeance incompatible avec leur vertu, et auquel notre prince, qui ne se règle point sur les caprices d'autrui, n'aurait aucun égard. On ne, peut pas dire qu'il punira pour

Vexemple; car il ne restera personne que le supplice puisse intimider. Si nos souverams infligent des peines, c'est qu'ils espèrent effrayer ceux qui seraient tentés de ressembler aux coupables.

64. Mais avant que de sortir de l'allée des épines, il faut encore que tu saches que ceux qui la suivent sont tous sujets à une étrange vision. C'est de se croire obsédés par un enchanteur malin, aussi vieux que le monde, ennemi mortel du prince et de ses sujets, rôdant invisiblement autour d'eux, cherchant à les débaucher, et leur suggérant sans cesse à l'oreille de se défaire de leur bâton, de salir leur robe, de déchirer leur bandeau et de passer dans l'allée des fleurs ou sous nos marronniers. Lorsqu'ils se sentent trop pressés de suivre ses avis, ils ont recours à un geste symbolique, qu'ils font de la main droite et qui met l'enchanteur en fuite, surtout s'ils ont trempé le bout du doigt dans une certaine eau qu'il n'est donné qu'aux guides de préparer.

Je n'aurais jamais fait, si j'entrais dans le

détail des propriétés de cette eau, et de la force et des effets du signe. L'histoire de l'enchanteur a fourni des milliers de volumes, qui tous concourent à démontrer que notre prince n'est qu'un sot en comparaison de lui, qu'il lui a joué cent tours plaisants, et qu'il est mille fois plus habile à lui enlever ses sujets que son rival à se les conserver. Mais de peur d'encourir le reproche qu'on a fait à Milton, et que ce maudit enchanteur ne devînt aussi le héros de mon ouvrage, comme on ne manquera pas d'assurer qu'il en est l'auteur, je te dirai seulement qu'on le représente à peu près sous

la forme hideuse qu'on a donnée à l'enchanteur Freston, chez le duc de Médoc, dans la continuation maussade de l'excellent ouvrage de Cervantes ; et qu'on tient, dans le sentier des épines, que ceux qui l'auront écouté sur la route lui seront abandonnés aux portes de la garnison, pour partager avec lui, dans tous les siècles à venir, et dans des gouffres de feu, le sort auquel il est condamné. Si cela est, on n'aura jamais vu tant d'honnêtes gens rassemblés avec tant de fripons, et dans une si vilaine salle de compagnie.

DES IDÉES MORALES A CERTAINES ACTIONS PUTSIQ.UES

QUI n'en COMPORTENT PAS

At quanto meliora monet, pugnantiaque istis, Dives opis Natura suae, tu si modo recte Dispensare velis, ac non fiigienda petendis Immiscere I Tuo vitio rerumne labores, Nil referre putas?

HoRAT. Sat. lib. I, sat. ii, vers. 73 et seq.

(Écrit en 1772 — publié en 1796)

La notice qui sert d'introduction avait été rédigée en 1771, pour la Correspondance de Grimm ; mais elle n'y fut pas insérée. On en a retrouvé le manuscrit dans les collections de l'Ermitage. C'est de là qu'une copie est venue aux mains d'Assézat qui l'a le premier publiée. On y voit déjà le germe de l'amusant paradoxe qui fait le fond du Supplément et qm a tant scandalisé les pharisiens.

Ce vicieux Supplément, qui date de la fin de 177 1, denieura longtemps inédit, a Diderot, dans la dernière période de sa vie, écrivait pour lui seul et pour ses amis; il laissait aller sa plume sans aucune précaution, prêtait ses manuscrits, puis semblait les oublier. Celui-ci tomba entre les mains d'un certain abbé de Vauxcelles, qui le publia en 1796, précédé d'une forte diatribe, accusant Diderot d'avoir, par cette joyeus.té de philosophe », enseigné aux Chaumette et aux Hébert o la sans-culotterie ». Le critique étourdi oubliait que la guillotine avait préservé Chaumette et Hébert d'un poison que lui-même gardait soigneusement dans sa poche.

Rien de plus innocent ^ue les paradoxes où les peintures de la Nouvelle Cythère ont jeté l'imagination de Diderot -, nul assurément n'y cherchera un enseignement de morale pratique. Les mœurs de Taïti n'ont rien à voir avec celles ^u ont lentement établies les nécessités de la civilisation. Diderot savait, aussi bien que les parti.ans d'une morale étemelle et universelle, que notre état social exclut la communauté des biens et la promiscuité. Mais il savait, de plus qu'eux, que les délicatesses de la pudeur et les justes conventions auxquelles nous obéissons sont des acquisitions progressives de la culture. Et il a eu raison d2 réagir contre les excès de la casuistique religieuse et légale qui attache une importance parfois risible à des actions physiques essentiellement liées à notre nature animale. Le sage, devant certaines aberrations, ferme les yeux et passe. Diderot, il faut en convenir, s'y est arrêté avec une complaisance qu'excuse le huis clos ; il n'écrivait pas pour le pu-blic. Enfin, les gens du dix-huitième siècle n'étaient pas de petits saints. En ont-ils moins valu? .

Sous le bénéfice de ces observations, j'admets la qualification du pauvre de Vauxcelles. Le Supplément est une a joyeuseté », mais de philosophe, mais d'éloquent et spirituel écrivain, de profond moraliste.

SOUS LE COMMANDEMENT

L'ouvrage est dédié au roi ; il est précédé d'un discours préliminaire où Fauteur rend compte de tous les voyages entrepris autour du glooe. M. de Bougainville est le premier Français qui ait tenté cette difficile et périlleuse course. Les jeunes années de M. de bougainville ont été occupées de Tétude des mathématiques, ce qui suppose une vie sédentaire. On ne conçoit pas trôç comment on passe de la tranquillité et du loisir d'une condition méditative et renfermée à Tenvie de voyager ; à moins qu'on ne regarde le vaisseau comme une maison flottante où l'homme traverse des espaces immenses, resserré et immobile dans une enceinte très-étroite, parcourant les mers sur une planche comme les

plages de l'univers sur la terre. Une autre contradiction apparente entre le caractère de M . de BougainviUe et son entreprise, c'est son goût pour les amusements de la société. Il aime les femmes, les spectacles, les repas délicats ; il vit dans le tourbillon du grand monde auquel il se prête d'aussi bonne grâce qu'aux inconstances de rélément sur lequel il a été ballotté si longtemps. Il est aimable et gai ; c'est un véritable Français lesté d'un bord par un Traité de calcul intégral et différentiel, de l'autre par un Voyage autour du monde. Il était bien pourvu de connaissances

nécessaires pour profiter de sa longue tournée; il a de la philosophie, de la fermeté, du courage, des vues, de la franchise; le coup d'œil qui saisit le vrai et abrège le temps des observations; de la circonspection, de la patience ; le désir de voir, de s'instruire et d'être utile; des mathématiques, des mécaniques; des connaissances en histoire naturelle, de la géométrie et de l'astronomie.

On peut rapporter les avantages de ses voyages à trois points principaux : une meilleure connaissance de notre vieux domicile et de ses habitants, plus de sûreté sur les mers qu'il a parcourues la sonde à la main, et plus de correction dans nos cartes. Les marins et les géographes ne peuvent donc se dispenser de la lecture de son ouvrage. Il est écrit sans emphase, avec le seul intérêt de la chose, de la vérité et de la simplicité. On voit par différentes citations d'anciens auteurs que Virgile était dans la tête ou dans la malle du voyageur.

M. de Bougainville part de Nantes, traverse les mers jusqu'au détroit de Magellan, entre dans la mer Pacifique, serpente entre les îles qui forment cet archipel immense compris entre les Philippines et la Nouvelle-Hollande, rase Madagascar, le cap de Bonne-Espérance, achève

son tour par TAtlantique, tourne l'Afrique et rentre dans son pays à baint-Malo.

Je n'aurais jamais cru que les animaux s'approchassent de Thomme sans crainte et que les oiseaux vinssent se poser sur lui^ lorsqu'ils ignoraient les périls de cette familiarité; M. de Bougainville ne me laisse pas douter du fait.

L'homme a pu passer du continent dans une île ; mais le chien, le cerf, la biche, le loup, les renards, comment ont-ils été

transportés sur les îles ?

J'invite toutes les puissances maritimes à n'envoyer dans leurs possessions d'outre-mer, pour commandants, résidents, supérieurs, que des âmes honnêtes, des hommes bienfaisants, des sujets pleins d'humanité et capables de compatir aux iniortunes d'un voyageur qui, après avoir erré des mois entiers entre le ciel et la terre, entre la mort et la vie, avoir été battu des tempêtes, menacé cent fois de périr par naufrage, par maladie, par disette de pain et d'eau, vient, son bâtiment fracassé, se jeter expirant de fatigue et de misère aux pieds d'un monstre d'airain qui lui refuse ou qui lui fait attendre impitoyablement les secours les plus pressants; cette dureté est un crime digne d'un châtiment sévère.

M. de Bougainville se tire avec une impartialité très-adroite de l'expulsion des jésuites du Paraguay, événement dont il a été témoin. Il ne dit pas sur ce fait tout ce qu'il sait ; mais il n'en est pas moins évident que ces cruels Spartiates en jaquette noire en usaient avec leurs esclaves indiens comme les ilotes étaient traités à Lacédémone; les avaient condamnés à un travail opiniâtre et assidu; jouissaient de leur sueur; ne leur avaient laissé aucun des droits de propriété; les tenaient dans l'abrutissement de la superstition ; se faisaient porter la vénération la plus profonde, et marchaient au milieu de ces

pauvres malheureux un fouet à la main dont ils trappaient indistinctement tout âge et tout sexe ; quils s'étaient soustraits à l'autorité des souverains par adresse, et qu'un siècle de plus, leur expulsion aurait été impossible ou la cause d'une longue guerre.

Ces Patagons dont le capitaine Byron et le docteur Maty ont tant fait de bruit, M. de Bougainville les a vus à la Terre de Feu ;

eh bien ! ce sont de bonnes gens qui vous embrassent en criant chaoua^ qui sont forts et vigoureux, mais qui n'excèdent pas la hauteur de cmq pieds cinq a six pouces et qui n'ont d'énorme c^ue leur carrure, la grosseur de leur tête et l'épaisseur de leurs membres. Comment l'homme né avec le goût pour le merveilleux verrait-il les choses comme elles sont, lorsqu'il a de plus à justifier par le prodige la peine qu'il s'est donnée pour voir ? Les voyageurs entre les historiens, et les érudits entre les littérateurs, doivent être les plus crédules et les plus ébahis des hommes ; ils mentent, ils exagèrent, ils trompent, et cela sans mauvaise foi.

stupide que

dustrie humaine ne l'affectent non plus que les grands phénomènes de la nature ; il a toujours vu ces phénomènes; il n'y pense pas; il ne s'en émerveille point; et il lui manque une certaine quantité d'idées élémentaires qui le conduiraient à une véritable estimation des chefs-d'œuvre de l'art. C'est de la défense journalière contre les bêtes féroces que le caractère cruel qu'on lui rcmaroue quelquefois a pu tirer sa première origine. On lui trouve de la douceur et de l'innocence dans les contrées isolées où rien ne trouble son repos et sa sécurité. Toute guerre naît d'une prétention commune à la même propriété; le

tigre a une prétention commune avec l'homme à la possession des forêts, et c'est la plus vieille, la première des prétentions ; l'homme a une prétention commune avec l'homme à la possession d'un champ dont ils occupent chacun une des extrémités.

Si vous jetez les yeux sur Tîle des Lanciers, vous ne pourrez vous empêcher de vous demander qui est-ce qui a placé là ces hommes ? Quelle communication les lie à la chaîne des autres

êtres? et que deviennent-ils en se multipliant sur une île qui n'a pas plus d'une lieue de diamètre? M. de Bougainville n'en sait rien. Je répondrais à la dernière des questions, ou qu'ils s'exterminent ou qu'ils se mangent, ou que la multiplication en est retardée par quelque loi superstitieuse, ou qu'ils périssent sous le couteau sacerdotal. Je répondrais encore qu'avec le temps on a dû mettre de l'honneur à se faire égorger ; toutes les institutions civiles et nationales se consacrent et dégénèrent à la longue en lois surnaturelles et divines ; et réciproquement, toutes les lois surnaturelles et divmes se fortifient et s'éternisent en dégénérant en lois civiles et nationales. C'est une des palingénésies les

F lus funestes au bonheur et à l'instruction de espèce humaine.

Le secret de dessaler l'eau de la mer selon l'appareil de Poissonnier est donc une découverte d'une utilité réelle. Je m'en réjouis ; en vingt-quatre heures on en obtient une barrique d'eau douce.

Ah ! monsieur de Bougainville, éloignez votre vaisseau des rives de ces innocents et fortunés Taïtiens ; ils sont heureux et vous ne pourrez Que nuire à leur bonheur. Ils suivent l'instinct ae la nature , et vous allez effacer ce caractère auguste et sacré. Tout est à tous, et vous allez leur porter la funeste distinction du tien et du

mien; leurs femmes et leurs filles sont communes, et vous allez allumer entre eux les fureurs de Tamour et de la jalousie. Ils sont libres, et voilà que vous enfouissez dans une bouteille de verre le titre extravagant de leur futur esclavage. Vous prenez possession de leur contrée, comme si elle ne leur appartenait pas

; songez que vous êtes aussi injuste, aussi insensé d'écrire sur votre lame de cuivre : « Ce pays est à nous, >> parce

3ue vous y avez mis le pied, que si un Taïtien ébarquait sur nos côtes, et qu après y avoir mis le piea, il gravât ou sur une de nos montagnes ou sur un de nos chênes : « Ce pays appartient aux habitants de Taïti. » Vous êtes le plus fort, et qu'est-ce que cela fait? Vous criez contre Vhobbisme social, et vous l'exercez de nation à nation. Commercez avec eux, prenez leurs denrées, portez-leur les vôtres, mais ne les enchaînez pas. Cet homme dont vous vous emparez comme de la brute ou de la plante est un enfant de la nature comme vous. Quel droit avez- vous sur lui? Laissez-lui ses mœurs, elles sont plus honnêtes et plus sages que les vôtres. Son ignorance vaut mieux que toutes vos lumières ; il n'en a que faire. Il ne connaissait point une vilaine maladie, vous la lui avez portée, et bientôt ses jouissances seront affreuses. Il ne connaissait point le crime ni la débauche, les jeunes filles se livraient aux caresses des jeunes gens, en présence de leurs parents, au milieu d'un cercle d'innocents habitants, au son des flûtes, entre les danses, et vous allez empoisonner leurs âmes de vos extravagantes et fausses idées et réveiller en eux des notions de vice, avec vos chimériques notions de pudeur. Enfoncez-vous dans les ténèbres avec la compagne corrompue de vos plaisirs, mais permettez aux bons et simples Taïtiens de se reproduire sans honte à la face du ciel et au grand jour. A peine vous êtes-vous

montré parmi eux qu'ils sont devenus voleurs ; à peine êtes - vous descendu dans leur terre qu^elle a été teinte de sang ; ce Taïtien qui vous reçut en criant Tayo^ ami^ ami, vous Tavez tué,

et pourquoi l'avez- vous tué ? Parce qu'il avait été séduit par Téclat de vos guenilles européennes; il vous donnait ses fruits^ sa maison, sa femme, sa fille, et vous l'avez tue pour un morceau de verre qu'il vous dérobait. Ces Taïtiens, je les vois se sauver sur les montagnes, remplis d'horreur et de crainte ; sans ce vieillard respectable (jui vous protège, en un instant vous seriez tous égorgés. O père respectable de cette famille nombreuse , que je t'admire, que je te loue ! Lorsque tu jettes des regards de dédain sur ces étrangers sans marquer ni étonnement, ni frayeur, ni crainte , ni curiosité , ton silence , ton air rêveur et soucieux ne décèlent que trop ta pensée : tu gémis au dedans de toi-même sur les beaux jours de ta contrée éclipsés. Console-toi ; tu touches à tes derniers instants, et la calamité que tu pressens, tu ne la verras pas.

Vous vous promenez, vous et les vôtres, monsieur de Bougainville, dans toute l'île ; partout vous êtes accueilli , vous jouissez de tout, et personne ne vous en empêche ; vous ne trouvez aucune porte fermée, parce que Tusage des portes est ignoré; on vous invite, vous vous asseyez; on vous étale toute l'abondance du pays. Voulez- vous des jeunes filles? ne les ravissez pas; voilà leurs mères qui vous les présentent toutes nues ; voilà les cases pleines d'hommes et de femmes; vous voilà possesseur de la jeune victime du devoir hospitalier. La terre se jonche de feuillages et de fleurs , les musiciens ont accordé leurs instruments , rien ne troublera la douceur de vos embrassements ; on y répondra sans contrainte ; l'hymne se chante, l'nymne vous invite à être homme, l'hymne invite votre

amante à être femme, et femme complaisante, voluptueuse et tendre ; c'est au sortir des bras de cette femme que vous avez tué

son ami, son frère, son père peut-être ! Enfin vous vous éloignez de Taïti , vous allez recevoir les adieux de ces bons et simples insulaires ; puissiez-vous, et vous et vos concitoyens, et les autres habitants de notre Europe, être engloutis au fond des mers plutôt que de les revoir! Dès Paube du jour ils s' aperçoivent que vous mettez à la voile ; ils se précipitent sur vous , ils vous embrassent, ils pleurent. Pleurez, malheureux Taïtiens, pleurez; mais que ce soit de l'arrivée et non du départ de ces hommes ambitieux, corrompus et méchants.

Un jour vous les connaîtrez mieux , un jour ils viendront, un crucifix dans une main et le poignard dans Pautre, vous égorger ou vous forcer a prendre leurs mœurs et leurs opinions ; un jour vous serez sous eux presque aussi malheureux qu'eux.

M. de Bougainville embarqua avec lui un jeune habitant du pays; à la première terre que le Taïtien aperçut, il crut que c'était la patrie du voyageur. Aotourou,c'est le nom du Taïtien. n'a cessé de soupirer après son pays, et M. de Bougainville Ta renvoyé, après avoir fait toute la dépense et pris toutes les précautions possibles pour la sûreté de son voyage. O Aotourou, que tu seras content de revoir ton père, ta mère, tes frères, tes sœurs, ta maîtresse et tes compatriotes! que leur diras-tu de nous?

Les Taïtiens laissent croître leurs ongles à tous les doigts, excepté à celui du milieu de la main droite.

Le chevalier de Bournaud, compagnon de voyage de M. de Bougainville, avait un domestique appelé Barré. A la descente dans l'île de Taïti, les Taïtiens entourent Barré , crient que c'est une femme, et se disposent à lui faire les

honneurs de Tile. Barré était en effet une fille qui, née en Bourgogne et orpheline, s'était déguisée en homme et avait été séduite parle désir de faire le tour du monde. Elle n'était ni laide ni jolie ; elle avait vingt-six à vingt-sept ans, et elle avait montré pendant tout le voyage le plus grand courage et la plus scrupuleuse sagesse.

M. de Bougainville loue beaucoup les moyens par lesquelles Hollandais se sont assuré le commerce général des épices, la cannelle, le cérofle et la muscade ; d'abord en achetant les leuilles des arbres qui, dépouillés pendant trois ans, ne manquaient pas de périr, ensuite en détruisant les plants au loin et les renfermant dans une enceinte assez étroite pour être gardée. La première tentative pour leur enlever cette richesse réussira ; et ce qui doit étonner, c'est que la chose n'ait pas été faite en moins de deux ans.

Le voyage de M. de Bougainville est suivi d'un petit vocabulaire taïtien où Ton voit que l'alphabet de ce peuple n'a ni ^, ni c, ni i, ni /, ni^, ni ^, ni jr, ni^', ni j, ce qui explique pourquoi Aotourou, qui était dans un certam âge, ne put jamais apprendre à parler notre langue, où il y avait trop d'articulations étrangères et trop de sons nouveaux pour ses organes inflexibles.

Après le vocabulaire, on trouve quelques observations de M. Peirère, interprète du roi, qui achèvent de justifier le jeune Taïtien.

Voilà le seul voyage dont la lecture m'ait inspiré du goût pour une autre contrée que la mienne. Jusqu'à présent le dernier résultat de mes réflexions avait toujours été qu'on n'était nulle part mieux que chez soi, résultat que je croyais le même pour chaque

habitant de la terre en particulier, effet naturel de l'attrait du sol, attrait qui tient aux commodités dont on jouit, et qu'on n'a pas la même certitude de retrouver ailleurs. Un habitant de Paris n'est pas

aussi convaincu qu'il y ait des épis de blé dans la campagne de Rome que dans les champs de la Beauce.

Je parlerai, à l'occasion du voyage de M. Anquetil aux Indes, de Tesprit de voyage dont je ne suis pas grand admirateur, et j'en dirai mes raisons. Je ne me suis point étendu sur les détails les plus importants de ce tour du monde, parce qu'ils consistent presque entièrement en ooservations nauticjues, astronomiques et géographiques , aussi essentielles à la connaissance du globe et à la sûreté de la navigation que les récits qui remplissent la plupart des autres voyageurs le sont à la connaissance deFhomme, mais moins amusants que ceux-ci. Pour en profiter, il faut recourir à rouvrage même de M. de Bougainville, auquel je renvoie, et dont j'avertis qu'on ne profitera guère sans être familier avec la langue des marins auxauels il me paraît que Fauteur Ta spécialement aestiné, à en juger par le peu de soins qu'il a pris d'en rendre la lecture facile aux autres.

JUGEMENT DU VOYAGE DE BOUGAINVILLE

A . — Cette superbe voûte étoilée, sous laquelle nous revînmes hier, et qui semblait nous garantir un beau jour, ne nous a pas

tenu parole.

B. — Qu'en savez- vous?

A, — Le brouillard est si épais qu'il nous dérobe la vue des arbres voisins.

B, — Il est vrai; mais si ce brouillard, qui ne reste dans la partie inférieure de l'atmosphère que parce qu'elle est suffisamment chargée d'humidité, retombe sur la terre?

A, — Mais si au contraire il traverse Téponge, s'élève et gagne la région supérieure où l'air est moins dense, et peut, comme disent les chimistes, n'être pas saturé?

B. — Il faut attendre.

A. — En attendant, que faites-vous ?

B, •— Je lis.

A, — Toujours ce voyage de Bougainville ?

B» — Toujours.

A, — Je n'entends rien à cet homme-là. L'étude des mathématiques, qui suppose une vie

sédentaire, a rempli le temps de ses jeunes années ; et voilà qu'il passe subitement d'une condition méditative et retirée au métier actif, pénible, errant et dissipé de voyageur.

B. — Nullement. Si le vaisseau n'est qu'une maison flottante, et si vous considérez le navigateur qui traverse des espaces immenses, resserré et immobile dans une enceinte assez étroite,

vous le verrez faisant le tour du globe sur une planche, comme vous et moi le tour de l'univers sur votre parquet.

A. — Une autre bizarrerie apparente, c'est la contradiction du caractère de l'homme et de son entreprise. Bougainville a le goût des amusements de la société; il aime les femmes, les spectacles, les repas délicats ; il se prête au tourbillon du monde d'aussi bonne grâce qu'aux inconstances de l'élément sur lequel il a été ballotté. Il est aimable et gai : c est un véritable Français, lesté, d'un bord, d'un traité de calcul diff"érentiel et intégral, et de l'autre, d'un voyage autour du globe.

B. — 11 fait comme tout le monde : il se dissipe après s'être appliqué, et s'applique après s'être dissipé.

A. — Que pensez-vous de son Voyage?

B. — Autant que j'en puis juger sur une lecture assez superncielle, j'en rapporterais l'avantage à trois points principaux : une meilleure connaissance de notre vieux domicile et de ses habitants; plus de sûreté, sur des mers qu'il a parcourues la sonde à la main, et plus de correction dans nos cartes géographiques. Bougainville est parti avec les lumières nécessaires et les

Qualités propres à ces vues : de la philosophie, u courage, de la véracité; un coup cl'oeil prompt qui saisit les choses et abrège le temps des odservations; de la circonspection, de la patience; le désir de voir, de s'éclairer et de s'instruire ; la

science du calcul, des mécaniques, de la géométrie, de l'astronomie ; et une teinture suffisante d'histoire naturelle.

i4. — Et son style?

B, — Sans apprêt ; le ton de la chose, de la simplicité et de la clarté, surtout quand on possède la langue des marins.

A, — Sa course a été longue?

B, — Je l'ai tracée sur ce globe. Voyez- vous cette ligne de points rouges?

A . — Qui part de Nantes ?

B. — Et court jusqu'au détroit de Magellan, entre dans la mer Pacifique, serpente entre ces îles formant l'archipel immense qui s'étend des Philippines à la Nouvelle-Hollande, rase Madagascar, le cap de Bonne-Espérance, se prolonge dans l'Atlantique, suit les cotes d'Afrique, et rejoint Tune de ses extrémités à celle d'où le navigateur s'est embarqué.

A, — Il a beaucoup souffert ?

B. — Tout navigateur s'expose et consent de s'exposer aux périls de l'air, du feu, de la terre et cie l'eau : mais qu'après avoir erré des mois entiers entre la mer et le ciel, entre la mort et la vie ; après avoir été battu des tempêtes, menacé de périr par naufrage, par maladie, par disette d'eau et de pain, un infortuné vienne, son bâtiment fracassé, tomber, expirant de fatigue et de misère, aux pieds d'un monstre d'airain qui lui refuse ou lui fait attendre impitoyablement les secours les plus urgents, c'est une dureté!...

A. — Un crime digne de châtiment.

B. — Une de ces calamités sur laquelle le voyageur n'a pas compté.

A, —-Et n'a pas dû compter. Je croyais que les puissances européennes n'envoyaient, pour commandants dans Jeurs possessions d'outremer , que des âmes honnêtes , des hommes

bienfaisants, des sujets remplis d'humanité, et capables de compatir...

B. — C'est bien là ce qui les soucie !

A. — Il y a des choses singulières dans ce voyage de Éougain ville.

È. — Beaucoup.

A, — N'assure-t-il pas que les animaux sauvages s'approchent de l'homme, et que les oiseaux viennent se poser sur lui, lorsqu'ils ignorent le danger de cette familiarité?

B. — D'autres l'avaient dit avant lui.

A, — Comment explique-t-il le séjour de certains animaux dans des îles séparées de tout continent par des intervalles de mer effrayants ? Qui est-ce qui a porté là le loup, le renard, le chien, le cerf, le serpent?

B. — Il n'explique rien ; il atteste le fait.

A, — Et vous, comment l'explic^uez-vous ?

B. — Qui sait l'histoire primitive de notre globe? Combien d'espaces de terre, maintenant isolés, étaient autrefois continus? Le seul phénomène sur lequel on pourrait former quelque conjecture, c'est la direction de la masse des eaux qui les a séparés.

A. — Comment cela?

B. — Par la forme générale des arrachements.

Quelaue jour nous nous amuserons de cette recherche, si cela vous convient. Pour ce moment, voyez-vous cette île qu'on appelle des Lanciers? A l'inspection du lieu qu'elle occupe sur le globe, il n'est personne oui ne se demande qui est-ce qui a placé là des hommes? Quelle communication les liait autrefois avec le reste de leur espèce ? que deviennent-ils en se multipliant sur un espace qui n'a pas plus d'une lieue de diamètre ?

A. — Ils s'exterminent et se mangent; et de là peut-être une première époque très -ancienne et très-naturelle de l'anthropophagie, insulaire d'origine.

B. — Ou la multiplication y est limitée par Quelque loi superstitieuse; Fenfant y est écrasé dans le sein de sa mère foulée sous les pieds d'une prêtresse.

-4. — Ou rhomme égorgé expire sous le couteau d'un prêtre ; ou Ton a recours à la castration des mâles...

B, — A rinfibulation des femelles; et de là tant d'usages d'une cruauté nécessaire et bizarre, dont la cause s'est perdue dans la nuit des temps, et met les philosophes à la torture. Une observation assez constante, c'est que les institutions surnaturelles et divines se fortifient et s'éternisent, en se transformant, à la lon^e, en lois civiles et nationales; et que les institutions civiles et nationales se consacrent et dégénèrent en préceptes surnaturels et divins.

A . — C'est une des palingénésies les plus funestes.

B. — Un brin de plus qu'on ajoute au lien dont on nous serre.

A, — N'était-il pas au Paraguay au moment même de l'expulsion des jésuites?

B. — Oui.

A, — Qu'en dit-il?

B. — Moins qu'il n'en pourrait en dire; mais assez pour nous apprendre que ces cruels Spartiates en jaquette noire en usaient avec leurs esclaves indiens, comme les Lacédémoniens avec les ilotes; les avaient condamnés à un travail assidu; s'abreuvaient de leur sueur, ne leur avaient laissé aucun droit de propriété ; les tenaient sous l'abrutissement de la superstition; en exigeaient une vénération profonde; marchaient au milieu d'eux, un fouet à la main, et en frappaient indistinctement tout âge et tout sexe. Un siècle de plus, et leur expulsion devenait impossible, ou le motif d'une longue guerre

entre ces moines et le souverain dont ils avaient peu à peu secoué Tautorité.

A, — Et ces Patagons, dont le docteur Maty et Tacadémicien La Condamine ont fait tant de bruit ?

B. — Ce sont de bonnes gens qui viennent à vous, et qui vous embrassent en criant Chaoua; forts, vigoureux, toutefois n'excédant guère la hauteur de cina pieds cinq à six pouces ; n'ayant d'énorme que leur corpulence, la grosseur de leur tête, et l'épaisseur de leurs membres.

Né avec le goût du merveilleux, qui exagère tout autour de lui, comment l'homme laisserait-il une juste proportion aux objets,

lorsqu'il a, pour ainsi dire, à justifier le chemin qu'il a fait, et la peine qu'il s'est donnée pour les aller voir au loin?

A. — Et du sauvage, qu'en pense-t-il?

B. — C'est, à ce qu'il paraît, de la défense journalière contre les bêtes, qu'il tient le caractère cruel qu'on lui remarque quelquefois. Il est innocent et doux, partout où rien ne trouble son repos et sa sécurité. Toute guerre naît d'une prétention commune à la même propriété. L'homme civilisé a une prétention commune, avec l'homme civilisé, à la possession d'un champ dont ils occupent les deux extrémités ; et ce cnamp devient un sujet de dispute entre eux.

^ . — Et le tigre a une prétention commune, avec l'homme sauvage, à la possession d'une forêt ; et c'est la première des prétentions, et la cause de la plus ancienne des guerres... Avezvous vu le Taïtien que Bougainville avait pris sur son bord, et transporté dans ce pays-ci ?

B. —-Je l'ai vu; iL s'appelait Aotourou. A la première terre qu'il aperçut, il la prit pour la patrie des voyageurs ; soit qu'on lui en eût imposé sur la longueur du voyage ; soit que, trompé naturellement par le peu de distance apparente

des bords de la mer qu'il habitait à l'endroit où le ciel semble confiner à l'horizon, il ignorât la véritable étendue de la terre. L'usage commun des femmes était si bien établi dans son esprit, qu'il se jeta sur la première Européenne qui vint à sa rencontre, et qu'il se disposait très-sérieusement à lui feire la politesse de Taïti. Il s'ennuyait parmi nous. L'alphabet taïtien n'ayant ni b, ni

c, ni i, ni /, ni g, ni ^, ni jc, ni^, ni j, il ne put jamais apprendfre à oarler notre langue, qui offrait à ses organes inflexibles trop d'articulations étranjgères et de sons nouveaux. Il ne cessait de soupirer après son pays, et je n'en suis pas étonné. Le voyage de Bougain ville est le seul qui m'ait donné du goût pour une autre contrée que la mienne; jusqu'à cette lecture, j'avais pensé qu'on n'était nulle part aussi bien que chez soi; résultat que je croyais le même pour chaque habitant de la terre; efifet naturel de l'attrait du sol ; attrait qui tient aux commodités dont on jouit, et qu on n'a pas la même certitude de retrouver ailleurs.

A. — Quoi ! vous ne trouvez pas l'habitant de Paris aussi convaincu qu'il croisse des épis dans la campagne de Rome que dans les champs de la Beauce?

B. — Ma foi , non. Bougainville a renvoyé Aotourou, après avoir pourvu aux frais et à la sûreté de son retour.

A, — O Aotourou! que tu seras content de revoir ton père, ta mère, tes frères, tes soeurs, tes maîtresses, tes compatriotes ! que leur dirastu de nous ?

B. — Peu de choses, et qu'ils ne croiront pas.

A, — Pourquoi peu de cnoses?

B, — Parce qu'il en a peu conçues, et qu'il ne trouvera dans sa langue aucun terme correspondant à celles dont il a quelques idées.

A. — Et pourquoi ne le croiront-ils pas?

B. — Parce qu'en comparant leurs mœurs aux nôtres, ils aimeront mieux prendre Aotourou pour un menteur, que de nous

croire si fous.

il. — En vérité?

B, — Je n'en doute pas : la vie sauvage est si simple, et nos sociétés sont des machines si compliquées! Le Taïtien touche à l'origine du monde, et l'Européen touche à sa vieillesse.

L'intervalle qui le sépare de nous est plus grand que la distance de 1 enfant qui naît a l'homme décrépit. Il n'entend rien à nos usages, à nos lois, ou il n'y voit que des entraves déguisées sous cent formes diverses; entraves qui ne peuvent qu'exciter l'indignation et le mépris d'un être en qui le sentiment de la liberté est le plus profond des sentiments.

A. — Est-ce que vous donneriez dans la fable de Taïti?

B. — Ce n'est point une Êible ; et vous n'auriez aucun doute sur la sincérité de Bougainville, si vous connaissiez le Supplément de son voyage.

A. — Et où trouve-t-on ce Supplément?

jB. — Là, sur cette table.

A. — Est-ce que vous ne me le confierez pas.^

B, — Non ; mais nous pourrons le parcourir ensemble, si vous voulez.

A. — Assurément, je le veux. Voilà le brouillard qui retombe, et razur du ciel qui commence à paraître. Il semble que mon lot soit d'avoir tort avec vous jusque dans les moindres choses ; il faut que je sois bien bon pour vous pardonner une supériorité aussi continue !

B, — Tenez, tenez, lisez : passez ce préambule qui ne signifie rien, et allez droit aux adieux que fit un des chefe de l'île à nos voyageurs. Cela vous donnera quelque notion de l'éloquence de ces gens-là.

A, — Comment Bougainville a-t-il compris ces

adieux prononcés dans une langue qu'il ignorait?

B, — Vous le saurez. C'est un vieillard qui parle.

LES ADIEUX DU VIEILLARD

Il était père d'une famille nombreuse. A l'arrivée des Européens, il laissa tomber des regards de dédain sur eux, sans marauer ni étonnement, ni frayeur, ni curiosité. Ils l'abordèrent; il leur tourna le dos, se retira dans sa cabane. Son silence et son souci ne décelaient que trop sa pensée : il gémissait en lui-même sur les beaux jours de son pays éclipsés. Au départ de Bougainville, lorsque les habitants accouraient en foule sur le rivage, s'attachaient à ses vêtements, serraient ses camarades entre leurs bras, et pleuraient, ce vieillard s'avança d'un air sévère, et dit :

tt Pleurez, malheureux Taïtiens ! pleurez ; mais que ce soit de l'arrivée, et non du départ de ces nommes ambitieux et méchants : un jour, vous les connaîtrez mieux. Un jour, ils reviendront, le morceau de bois aue vous voyez attaché à la ceinture de celui-ci, dans une main, et le fer qui pend au côté de celui-là, dans l'autre, vous enchaîner, vous égorger, ou vous assujettir à leurs extravagances et à leurs vices ; un jour vous servirez sous eux, aussi corrompus, aussi vils, aussi malheureux qu'eux. Mais je me console ;

je touche à la fin de ma carrière ; et la calamité que je vous annonce, je ne la verrai point. O Taïtiens! mes amis ! vous auriez un moyen d'échapper à un funeste avenir; mais j'aimerais mieux mourir

que de vous en donner le conseil. Qu'ils s'éloignent, et qu'ils vivent. »

Puis s' adressant à Bougainville , il ajouta : a Et toi, chef des brigands qui t'obéissent, écarte promptement ton vaisseau de notre rive : nous sommes innocents, nous sommes heureux; et tu ne peux que nuire à notre bonheur. Nous suivons le pur instinct de la nature; et tu as tenté d'efifacer de nos âmes son caractère. Ici tout est à tous; et tu nous as prêché je ne sais quelle distinction du tien et du mien. Nos filles et nos femmes nous sont communes; tu as partagé ce privilège avec nous ; et tu es venu allumer en elles des fureurs inconnues. Elles sont devenues folles dans tes bras ; tu es devenu féroce entre les leurs. Elles ont commencé à se haïr; vous vous êtes égorgés pour elles; et elles nous sont revenues temtes de votre sang. Nous sommes libres; et voilà que tu as enfoui dans notre terre le titre de notre futur esclavage. Tu n'es ni un dieu, ni un démon : qui es-tu donc

Eour faire des esclaves ? Orou, toi qui entends L langue de ces hommes-là, dis-nous à tous, comme tu me l'as dit à moi, ce qu'ils ont écrit sur cette lame de métal : Ce pays est à nous. Ce pays est à toi! et pourquoi? parce que tu y as mis le pied? Si un Taïtien débarquait un jour sur vos côtes et qu'il gravât sur une de vos pierres ou sur l'écorce cf'un de vos arbres : Ce pays appartient aux habitants de Taïti^ qu'en penseraistu? Tu es le plus fort ! Et qu'est-ce que cela fait ? Lorsqu'on t'a enlevé une des méprisables bagatelles dont ton bâtiment est rempli, tu t'es récrié, tu t'es ven-

gé; et dans le même instant tu as projeté au fond de ton cœur le vol de toute une contrée ! Tu n'es pas esclave : tu soufiFrirais la mort plutôt que de l'être, et tu veux nous asservir ! Tu crois donc que le Taïtien ne sait pas défendre sa liberté et mourir? Celui dont tu veux

f emparer comme de la brute, le Taïticn est ton frère. Vous êtes deux enfants de la nature ; quel droit as-tu sur lui qu'il n'ait pas sur toi ? Tu es venu; nous sommes-nous jetés sur ta personne? . avons -nous pillé ton vaisseau? f avons-nous saisi et exposé aux flèches de nos ennemis ? t'avonsnous associé dans nos champs au travail de nos animaux? Nous avons respecté notre image en toi. Laisse-nous nos mœurs ; elles sont plus sages ^ et plus honnêtes que les tiennes; nous ne vou- ■ Ions point troquer ce que tu appelles notre igno- * rance, contre tes inutiles lumières. Tout ce qui nous est nécessaire et bon. nous le possédons. Sommes-nous dignes de mépris, parce que nous n'avons pas su nous faire des besoins superflus ? Lorsque nous avons faim, nous avons de quoiî manger; lorsque nous avons froid, nous avons de quoi nous vêtir. Tu es entré dans nos cabanes ; qu'y manque-t-il, à ton avis? Poursuis jusqu'où tu voudras ce que tu appelles les commodités de la vie ; mais permets à des êtres sensés de s'arrêter^ lorsqu'ils n'auraient à obtenir, de la continuité de leurs pénibles efforts, que des biens imaginaires. Si tu nous persuades de franchir l'étroite limite du besoin, quand finirons-nous de travailler? Quand jouirons-nous? Nous avons rendu la somme de nos fatigues annuelles et journalières la moindre qu'il était possible, parce Que rien ne nous parait préférable au repos. Va dans ta contrée t'agiter, te tourmenter tant que tu voudras ; laisse-nous rejjoser : ne nous entête ni de tes besoins factices, ni de tes vertus chimériques. Regarde ces hommes; vois comme ils

sont droits, sains et robustes. Regarde ces femmes; vois comme elles sont droites, saines, fraîches et belles. Prends cet arc, c'est le mien ; appelle à ton aide un, doux, trois, quatre de tes camarades, et tâchez de le tendre. Je le tends moi seul. Je laboure la terre; je grimpe la montagne ; je perce

la foret; ie parcours une lieue cb. la i^ine. en moins d'une heure. Tes jeunes compagnons ont eu peine à me suivre; et j'ai quaJti«-vingt-dix ans passés. Malheur à cette île! malheur aux Taï tiens présents, et à tous les Taïtieas à venir, du jour où tu nous as visités I Nous ne connaissions qu'une maladie ; celle à laquelle l'homme, l'animal et la plante ont été condamnés, la vieillesse; et tu nous en. as cq^porté une autre : tu as infecté notce sang. IL nous faudra peut-être exteiv miner de nos propres mains nos filles, nos femmes, nos enfants; ceux qui ont approché tes femmes; celles qui ont approché tes hommes. Nos champs seront trempés du sang impur qui a passé de tes veines dans les nôtres; ou nos enfants condamnés à nourrir et à perpétuer le mal que tu as donné aux pères et aux mères, et qu'ils transmettront à jamaia à leurs descendants. Malheureux! tu seras coupable, ou des ravages qui sui» vront les funestes caresses des tiens, ou des meurtres que nous commettrons pour en arrêter le poison. Tu paries de crimes! as- tu l'idée d'un plus çrand crime que le tien? Quel est chez toi le châtiment de celui qui tue son voisin ? la mort par le fer; quel est chez toi le châtiment du lâche qui l'empoisonne? la mort par le feu : compare ton forlait à ce dernier; et dis-nous, empoisonneur de nations, le supplice que tu mérites? Il n'v a qu'un moment, la jeune Taïtienne s'abandonnait aux transports, aux embrassements du jeune Taïtien ; attendait avec impa-

tience que sa mère (autorisée par l'âge nubile) relevât son voile, et mit sa gorge à nu. Elle était fière d'exciter les désirs» et d'arrêter les regards amourwix de l'inconnu, de ses parents, de son. frère; elle acceptait sans frayeur et sans honte, en notre présence, sui milieu d'un cercle d'innocents Taïtiens, au son des flûtes, entre les dan^s^ les caresses de ceiui que son jeune coeur et la voix

secrète de ses sens lui désiraient. L'idée de crime et le péril de la maladie sont entrés avec toi parmi nous. Nos jouissances, autrefois si douces, sont accompagnées de remords et d'effroi. Cet homme noir, qui est près de toi^ qui m'écoute^ a parlé à nos garçons; je ne sais ce qu'il a dit à nos filles; mais nos garçons hésitent; mais nos filles rougissent. Enfonce-toi, si tu veux, dans la forêt obscure avec la compagne perverse de tes plaisirs; mais accorde aux bons et simples Taïtiens de se reproduire sans honte, à la £ïce du ciel et au grand jour. Quel sentiment

{)lus honnête et plus grand pourrais-tu mettre à a place de celui que nous leur avons inspiré, et qui les anime ? Ils pensent aue le moment d'enrichir la nation et la famille d'un nouveau citoyen est venu, et ils s'en glorifient. Ils mangent pour vivre et pour croître : ils croissent pour multiplier, et ils n'y trouvent ni vice, ni honte. Ecoute la suite de tes forfaits. A peine t'es-tu montré parmi eux, qu'ils sont devenus voleurs. A peine es-tu descendu dans notre terre, qu'elle a fumé de sang. Ce Taïtien qui courut à ta rencontre, qui t'accueillit, qui te reçut en criant : Tàio! amij ami; vous l'avez tué. Et pourquoi l'avez- vous tué? parce qu'il avait été séduit par l'éclat de tes çetits œufs de serpents. Il te donnait ses fruits; il t'oôrait sa femme et sa fille ; il te cédait sa cabane : et tu

Tas tué pour une poignée de ces grains, qu'il avait pris sans te le demander. Et ce peuple? Au bruit de ton arme meurtrière, la terreur s'est emparée de lui: et il s'est enfui dans la montagne. Mais crois qu'il n'aurait pas tardé d'en descendre; crois qu'en un instant, sans moi, vous périssiez tous- Ehl pourquoi les ai- je apaisés? pourquoi les ai-je contenus? pourquoi les contiens-ie encore dans ce moment? Je l'ignore; car tu ne mérites aucun sentiment de pitié ; car tu as une âme féroce qû

ne réprouva jamais. Tu f es promené, toi et les tiens, dans notre île; tu as été respecté; tu as

i'oui de tout; tu n'as trouvé sur ton chemin ni)arrière. ni refus : on t'invitait; tu t'asseyais; on étalait devant toi l'abondance du pays. As-tu voulu des jeunes filles? excepté celles qui n'ont

Ï)as encore le privilège de montrer leur visage et eur gorge, les mères t'ont présenté les autres toutes nues ; te voilà possesseur de la tendre victime du devoir hospitalier; on a jonché, pour elle et pour toi, la terre de feuilles et de fleurs; les musiciens ont accordé leurs instruments ; rien n'a troublé la douceur, ni gêné la liberté de tes caresses ni des siennes. On a chanté l'hymne, l'hymne qui t'exhortait à être homme, qui exhortait notre enfant à être femme, et femme complaisante et voluptueuse. On a dansé autour de votre couche; et c'est au sortir des bras de cette femme, après avoir éprouvé sur son sein la plus douce ivresse, que tu as tué son frère, son ami, son père peut-être. Tu as fait pis encore; regarde de ce côté; vois cette enceinte hérissée de flèches ; ces armes qui n'avaient menacé que nos ennemis, vois-les tournées contre nos propres enfants : vois les malheureuses com-

{)agnes de nos plaisirs ; vois leur tristesse ; vois a douleur de leurs pères; vois le désespoir de leurs mères : c'est là qu'elles sont condamnées à périr par nos mains, ou par le mal que tu leur as donné. Eloigne-toi, à moins que tes yeux cruels ne se plaisent à des spectacles de mort : éloigne-toi; va, et puissent les mers coupables qui t'ont épargné dans ton voyage, s'absoudre, et nous venger en t'engloutissant avant ton retour! Et vous, Taïtiens, rentrez dans vos cabanes, rentrez tous ; et que ces indignes étrangers n'entendent à leur départ que le flot qui mugit, et ne voient que l'écume dont sa fureur blanchit une rive déserte ! »

DE BOUGAIMYILLB. l33

A peine eut-il achevé, que la foule des habitants disparut : un vaste silence ré^a dans toute rétendue de Fîle ; et Ton n'entendit que le sifflement aigu des vents et le bruit sourd des eaux sur toute la longueur de la côte : on eût dit que Tair et la mer^ sensibles à la voix du vieillard, se disposaient a lui obéir.

B. — Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

A, — Ce discours me paraît véhément; mais à travers je ne sais quoi d'abrupt et de sauvage, il me semble y retrouver des idées et des tournures européennes.

B, -^ Pensez donc que c'est une traduction du taïtien en espagnol, et de l'espagnol en français. Le vieillard s^était rendu, la nuit, chez cet Orou qu'il a interpellé, et dans la case duquel l'usage de la langue esoagnole s'était conservé de temps immémorial, ôrou avait écrit en espagnol la naran^ue du vieillard; et Bougainville en avait une copie à la main, tandis que le Taïtien la prononçait.

A, -y Je ne vois que trop à présent pourquoi Bougainville a supprimé ce fragment; mais ce n'est pas là tout ; et ma curiosité pour le reste n'est pas légère.

B. — Ce qui suit, peut-être, vous intéressera moins.

A. — N'importe.

B, — C'est un entretien de l'aumônier de l'équipage avec un habitant de l'île.

X — Orou?

B. — Lui-même. Lorsque le vaisseau de Bou-

fainville approcha de Taïti, un nombre infini 'arbres creusés furent lancés sur les eaux ; en un instant son bâtiment en fut environné; de auelque côté qu'il tournât ses regards, il voyait des oemonstrations de surprise et de bienveillance. On lui jetait des provisions; on. lui tendait les bras; on s'attachait à des cordes; on

gravissait contre des planches; on avait rempli sa chaloupe; on criait vers le rivage, (Toù les cris étaient répondus; les habitants de l'île accouraient; les voilà tous à terre : on s'empare des hommes de Téguipage; on se les partage; chacun conduit le sien dans sa cabane : les hommes les tenaient embrassés par le milieu du corps; les femmes leur flattaient les joues de leurs mains. Placez- vous là ; soyez témoin, par la pensée, de ce sf)ectacle d'hospitalité ; et ditesmoi comment vous trouvez Fespèce humaine.

A. — Très-belle.

B, — Mais j'oublierais peut-être de vous parler d'un événement assez singulier. Cette scène de bienveillance et d'humanité fut troublée tout à coup par les cris d'un homme qui appelait à son secours ; c'était le domestique d'un des officiers de Bougain ville. De jeunes Taïtiens s'étaient jetés sur lui, l'avaient étendu par terre, le déshabillaient et se disposaient à lui faire la civilité.

A. — Quoi! ces peuples si simples, ces sauvages si bons, si honnêtes ?...

a, — Vous vous trompez; ce domestique était une femme déguisée en homme. Ignorée de l'équipage entier, pendant tout le temps d'une longue traversée, les Taïtiens devinèrent son sexe au premier coup d'œil. Elle était née en Bourgo^e; elle s'appelait Barré; ni laide, ni jolie, âgée de vingt- six ans. Elle n'était jamais sortie de son hameau ; et sa première pensée de voyager fut de foire le tour du globe : elle montra toujours de la sagesse et du courage.

A . — Ces frêles machines-là renferment quel quefois des âmes bien fortes.

BS BOOGAINTILLI. l35

iri.

ENTRETIEN DE l' AUMONIER ET d'OROU.

B, — Dans la division que les Taïtiens se firent de l'équipage de Bougainville, raumônier devint le partage d'Orou. L'aumônier et le Taïtien étaient à peu près du même âge, trentecinq à trentesix ans. Orou n'avait alors que sa femme et trois filles appelées Asto, Paili et Thia. Elles le déshabillèrent, lui lavèrent le visage, les mains et les pieds, et lui servirent un repas sain et frugal. Lor-

sau'il fdt sur le point de se coucher, Orou, qui s était absenté avec sa famille, reparut, lui présenta sa femme et ses trois filles nues, et lui dit :

— Tu as soupe, tu es jeune, tu te portes bien; si tu dors seul, tu dormiras mal; Thomme a besoin la nuit d'une compagne à son côté.

Voilà ma femme, voilà mes tilles : choisis celk qui te convient; mais si tu veux m'obliger, tu donneras la préférence à la plus jeime de mes filles qui n'a point encore eu d'enfants.

La mère ajouta : — Hélas ! je n'ai point à m'en plaindre; la pauvre Thia! ce n'est pas sa âiute.

L'aumônier répondit :

Que sa religion, son état, les bonnes mœurs et l'honnêteté ne lui permettaient pas d'accepter ces offres.

Orou répliqua :

— Je ne sais ce que c'est qiie la chose que tu appelles religion ; mais je ne puis qu'en penser mal, puisqu'elle t'empêche de goûter un plaisir innocent, auquel nature, la souveraine maîtresse, iK>us invite tous : de donner l'existence à un de tes semblables; de rendre un service que le

père, la mère et les enfants te demandent; de t'acquitter avec un hôte qui t'a fait un bon accueil, et d'enrichir une nation, en l'accroissant d'un sujet de plus. Je ne sais ce que c'est que la chose que tu appelles état; mais ton premier devoir est d'être nomme et d'être reconnaissant. Je ne te propose point de porter

dans ton pays les mœurs d Orou ; mais Orou, ton hôte et ton ami, te supplie de te prêter aux mœurs de Taïti. Les mœurs de Taïti sont< elles meilleures ou plus mauvaises que les vôtres? c'est une question facile à décider. La terre où tu es né a-t-elle plus d'hommes qu'elle n'en peut nourrir ? en ce cas tes mœurs ne sont ni pires, ni meilleures que les nôtres. En peut-elle nourrir plus qu'elle n'en a? nos mœurs sont meilleures que les tiennes. Quant à l'honnêteté que tu m'oDJectes, je te comprends, j'avoue que j'ai tort; et je t'en demande pardon. Je n'exige pas que tu nuises à ta santé ; si tu es fatigué, il faut que tu te reposes; mais j'espère que tu ne continueras pas à nous contrister. Vois le souci que tu as répandu sur tous ces visages : elles craignent que tu n'aies remarqué en elles quelques défauts qui leur attirent ton dédain. Mais quand cela serait, le plaisir d'honorer une de mes filles, entre ses compagnes et ses sœurs, et de faire une bonne action, ne te suffirait-il pas? Sois généreux!

l' AUMONIER. — Ce n'est pas cela : elles sont toutes quatre également belles; mais ma religion ! mais mon état !

OROU. -— Elles m'appartiennent, et je te les offre : elles sont à elles, et elles se donnent à toi. Quelle que soit la pureté de conscience que la chose religion et la chose état te prescrivent, tu peux les accepter sans scrupules. Je n'abuse point de mon autorité ; et sois sûr que je connais et que je respecte les droits des personnes.

Ici, le véridique aumônier convient que jamais

la Providence ne Tavait exposé à une aussi pressante tentation. Il était jeune; il s'agitait, il se tourmentait; il détournait ses

regards des aimables suppliantes ; il les ramenait sur elles ; il levait ses mains et ses yeux au ciel. — Thia, la plus jeune, embrassait ses genoux et lui disait : Etranger, n'afflige pas mon père, n'afflige pas ma mère, ne m^fflige pas ! Honore-moi dans la cabane et parmi les miens ; élève-moi au rang de mes sœurs gui se moquent de moi.

Asto, l^înée, a déjà trois enfants ; Palli, la seconde, en a deux, et Thia n'en a point ! Etranger, honnête étranger, ne me rebute pas!

rends-moi mère; fais-moi un enfant que je puisse un jour promener par la main, à côté de moi, dans Taïti; qu'on voie dans neuf mois attaché à mon sein; dont je sois fière, et qui fasse une partie de ma dot, lorsque je passerai de la cabane de mon père dans une autre. Je serai peut-être plus chanceuse avec toi qu'avec nos jeunes Taïtiens. Si tu m'accordes cette faveur, je ne t'oublierai plus; je te bénirai toute ma vie ; j'écrirai ton nom sur mon bras et sur celui de ton fils; nous le prononcerons sans cesse avec joie; et, lorsque tu quitteras ce rivage, mes souhaits t'accompagneront sur les mers jusqu'à ce que tu sois arrivé dans ton pays.

Le naïf aumônier dit qu'elle lui serrait les mains, qu'elle attachait sur ses yeux des regards si expressifs et si touchants; qu'elle pleurait; que son père, sa mère et ses sœurs s éloignèrent; qu'il resta seul avec elle, et qu'en disant : Mais ma religion, mais mon état] il se trouva le lendemain couché à côté de cette jeune fille, qui l'accablait de caresses, et qui invitait son père, sa mère et ses sœurs, lorsqu'ils s'approchèrent de leur lit le matin, à joindre leur reconnaissance à la sienne.

Asto et Palli, qui s'étaient éloignées, centrèrent avec les mets du pays, des boissons et des fruits : elles embrassaient leur sœur et ^siisaient des vœux sur elle. Ils déjeunèrent tous en^mble; ensuite Orou, demeuré seul avec Taumônier, lui dit :

— Je vois que ma fille est contente de toi; et je te remercie. Mais pourrais-tu m'apprendre ce que c'est que le mot religion, que tu as répété tant de fois, et avec tant de douleur ?

L'aumônier, après avoir rêvé un moment, répondit :

— Qui est-ce qui a fait ta cabane et les ustensiles qui la meublent ?

OROU. — C'est moi,

l'aumonier. — Eh bien ! nous croyons que ce monde et .ce qu'il renferme est l'ouvrage d'un ■ouvrier.

OROU. — Il a donc des pieds, des mains, une tête?

l'aumonier, — Non.

OROU. — Où £edt-iil sa demeure?

l'aumonier. — Partout.

OROU. — Ici même !

l' AUMONIER. — Ici.

OROU. — Nous ne l'avons jamais vu.

l'aumonier. — On ne le voit pas.

OROU. — Voilà im père bien indifférent ! Il tioit être vieux ; car il a au moins l'âge de son ouvrage.

l'aumonier. — Il ne vieillit point : il a parlé à nos ancêtres : il leur a donné des lois ; il leur a prescrit la manière dont il voulait être honoré ; il leur a ordonné certaines actions, comme bonnes; il leur en a défendu d'autres, comme mauvaises.

OROU. — J'entends; et une de ces actions -Qu'il leur a défendues comme mairvaises, c'est de coucher avec une femme et une iille? Pourquoi donc a-t-il fait deux sexes?

l'aumonier. — Pour s*unir ; mais à certaines conditiohs requises, après certaines cérémonies préalables, en conséqnence desquelles un nomme appartient à une femme, et n'appartient qu'à elle, une femme appartient à un nomme, et n'appartient qu'à lui.

OROU. — Pour toute leur vie ?

l' AUMONIER. — Pour toutc leur vie.

OROU. — En sorte que, s'il arrivait à une femme de coucher avec un autre que son mari, ou à un mari de coucher avec une autre c^ue sa femme*., mais cela n'arrive point, car, puisqu'il est là, et que cela lui déplaît, il sîiit les en empêcher.

l' AUMONIER. — Non; il les laisse faire, et ils pèchent contre la loi de Dieu (car c'est ainsi que nous appelons le grand ouvrier), contre la loi du pays : et ils commettent un crime.

OROU. — Je serais fiché de t'offenser par mes discours; mais si tu Je permettais, je te dirais mon avis.

l' AUMONIER. — Parie.

OROU. — Ces préceptes singuliers, je les trouve j opposés à la nature, et contraires à la raison; j / feits pour multiplier les crimes, et fâcher à tout vy moment le vieil ouvrier, qui a tout feit sans mains, sans tête et sans outils; qui est partout, et qu'on ne voit nulle part; qui dure aujourd'hui et demain, et qui n'a pas un jour de plus; qui commande et qui n'est pas obéi; qui peut empêcher, et qui n'empêche pas. Contraires à la nature, parce qu'ils supposent qu'un être pensant, sentant et libre, peut être* la propriété d'un être semblable à lui. Sur quoi ce droit serait-il fondé ? Ne vois-^tu pas qu'on a confondu, dans ton pays, la chose qui n'a ni sensibilité, ni pensée, m désir, ni volonté, qu'on quitte, qu'on prend, qu'on garde, qu'on échange sans qu'elle souffre et sans qu'elle se plaigne, avec la chose qui ne s'échange point, ne s'acquiert point,

qui a liberté, volonté, désir, qui peut se donner ou se refuser pour un moment, se donner ou se refuser pour toujours, qui se plaint et qui souffre , et qui ne saurait devenir un effet de commerce, sans qu'on oublie son caractère, et qu*on fasse violence à la nature? Contraires à la loi générale des êtres. Rien, en effet, te paraît-il plus insensé qu'un précepte qui proscrit le changement qui est en nous; qui commande une constance qui n'y peut être, et qui viole la liberté du mâle et de la femelle, en les enchaînant pour jamais l'un à l'autre ; qu'une fidélité qui borne la plus capricieuse des jouissances à un même individu; qu'un serment d'immutabilité de deux êtres de chair, à la face d'un ciel qui n'est pas un instant le même, sous des antres qui menacent ruine ; au bas d'une roche qui tombe en poudre ; au pied d'un arbre qui se gerce ; sur une pierre qui s'ébranle ? Croismoi, vous avez rendu la condition de l'homme pire que celle de l'animal. Je ne sais ce que c'est que ton grand ouvrier : mais je me réjouis qu'il n'ait point

parlé à nos pères, et je sounaite qu'il ne parle point à nos enfants ; car il pourrait par hasard leur dire les mêmes sottises, et ils feraient peut-être celle de le croire. Hier, en soupant, tu nous as entretenus de magistrats et de prêtres ; je ne sais quels sont ces personna-

Fes que tu appelles magistrats et prêtres^ dont autorité règle votre conduite ; mais, dis-moi, sont-ils maîtres du bien et du mal ? Peuvent-ils faire que ce qui est juste soit injuste, et que ce qui est injuste soit juste ? dépend-il d'eux d'attacher le oien à des actions nuisibles, et le mal à des actions innocentes ou utiles ? Tu ne saurais le penser, car, à ce compte, il n'y aurait ni vrai ni faux, ni bon ni mauvais, ni beau ni laid ; du moins, que ce qu'il plairait à ton grand ouvrier, à tes magistrats, à tes prêtres, de prononcer

tel ; et, d'un moment à l'autre, tu serais obligé de changer d'idées et de conduite. Un jour Ton te dirait, de la part de Tun de tes trois maîtres : tue, et tu serais obligé, en conscience, de tuer; un autre jour : v^le; et tu serais tenu de voler; ou : ne mange pas de ce fruit; et tu n'oserais en manger : je te dé/ends ce légume ou cet animal; et tu te garderais d'y toucher. Il n'y a point de bonté qu'on ne pût t'interdire; point de méchanceté au on ne put t'ordonner. Et où en serais-tu réduit, si tes trois maîtres, peu . d'accord entre eux, s'avisaient de te permettre, de t'enjoindre et de te défendre la même chose, comme je pense qu'il arrive souvent? Alors, pour plaire au prêtre, il faudra que tu te brouilles avec le magistrat ; pour satisfaire le magistrat, il faudra que tu mécontentes le grand ouvrier; et pour te rendre agréable au grand ouvrier, il faudra que tu renonces à la nature. Et sais- tu ce qui en arrivera? c'est que tu les mépriseras tous trois ^ et que tu ne se-

ras ni homme, ni citoyen, m pieux; que tu ne seras rien; que tu seras mal avec toutes les sortes d'autorités; mal avec toi-même; méchant, tourmenté par ton cœur ; persécuté par tes maîtres insensés ; et malheureux, comme je te vis hier au soir, lorsque je te présentai mes filles et ma femme, et que tu t'écriais : Mais ma religion 1 mais mon état ! Veux- tu savoir, en tous temps et en tous lieux, ce qui est bon et mauvais?

Attache-toi à la nature des choses et des actions; à tes rapports avec ton semblable ; à l'influence de ta conduite sur ton utilité particulière et le bien général. Tu es en délire, si tu crois qu'il y ait rien, soit en haut, soit en bas, dans l'univers, qui puisse ajouter ou retrancher aux lois de la nature. Sa volonté étemelle est que le bien soit préféré au mal, et le bien général au bien particulier. Tu ordonneras le contraire;

mais tu ne seras pas obéi. Tu multiplieras les malfaiteurs et les malheureux par la crainte, par les châtiments et par les remords ; tu dépraveias les consciences; tu corrompras les esprits; ils ne sauront plus œ qu'ib cmt à £sdre ou à éviter. Troublés dans Fétat d'innocence, tranquilles dans le forfait, ils auront perdu l'étoile polaire dans leur chemin. Réponds-moi sincèrement^ en dépit des ordres exprès de tes trois législateurs, un jeune homme, dans ton pays, ne couche-t-il jamais, sans leur permission, avec une jeune fille ?

l' AUMONIER. — Je mentirais si je te l'assurais.

OROu. — La femme qui a juré de n'appartenir qu*à son mari, ne se donne-t-elle point à un autre?

l' AUMONIER. — Rien de plus commun.

OROU. — Tes législateurs sévissent ou ne sévissent pas; s'ils sévissent, ce sont des bêtes féroces qui battent la nature; s'ils ne sévissent pas, ce sont des imbéciles qui ont exposé au mépris leur autorité par une diefense inutile.

lVumonier. — Les coupables qui échappent à la sévérité des lois sont châtiés par le blâme général.

OROu. — C'est-à-dire que la justice s'exerce par le déliant de sens commun de toute la nation ; et que c'est la folie (k l'opinion qui supplée aux lois.

l'aumonjbr. — La fille déshonorée ne trouve plus de mari.

orou. — Déshonorée! et pourquoi ?

l' AUMONIER. — La femme infidèle est plus ou moins méprisée*

OROU. — Méprisée ! et pourquoi ?

l' AUMONIER. — Le jeune homme s'appelle un lâche séducteur.

OHOTJT. — Un lâche ! un séducteur ! et pourquod?

l'a^cjmonier. — Le père , la mère et l'enfant sont désolés. L'époux volage est un libertin : répoux trahi partage la honte de sa femme.

OROu. . — Quel monstrueux tissu d'extravagances tu m'exposes là 1 et encore tu ne dis pas tout : car aussitôt qu'on s'est permis de disposer à son gré des idées de justice et de propriété ; d'ôter ou de donner un caractère arbitraire aux choses; d'unir aux

actions oir d'en séparer le bien et le mal, sans consulter que le caprice, on se blâme, on s'accuse, on se suspecte, on se tyrannise, on est envieux, on est)aioux, on se trompe, on s'afflige, on se cache, on dissimule, on s'épie, on se surprend, on se querelle, on ment; les filles en imposent à leurs parents; les maris à leurs femmes; les femmes a leurs maris; des filles,. oui, je n'en doute pas> des filles étoufferont leurs enfants; des pères soupçonneux mépriseront et négligeront les leurs ; des mères s'en sépareront et les abandonneront à la merci du sort; et le crime et la débauche se montreront sous toutes sortes de formes. Je sais tout cela^ comme si j'avais vécu parmi vous. Cela est, parce que cela doit être ; et ta société, dont votre chef vous vante le bel ordre, ne sera qu'un ramas d'hypocrites, qui foulent secrètement aux pieds les lois; ou d'infortunés, qui sont euxmêmes les instruments de leurs supplices, en s'y soumettant; ou d'imbéciles, en qui le préjugé a tout à fait étoufié la voix de la nature; ou d'êtres mal organisés, en qui la nature ne réclame pas ses droits.

l'aumonier. — Cela ress^nble. Mais vous ne vous mariez donc point?

OROu. — Nous nous marions.

l'aumonier» — Qu'est-ce. que votre mariage?

ORou^ — Le consentement d'habiter une même cabane, et de coucher dans le même lit, tant que nous nous; y trouvecons bi^i.

l' AUMONIER. — Et lorsque vous vous y trouvez mal?

OROu. — Nous nous séparons.

l' AUMONIER. — Que deviennent vos enÊints ?

OROU. — O étranger! ta dernière question achève de me déceler la profonde misère de ton pays. Sache, mon ami, qu*ici la naissance d*un enfant est toujours un bonheur , et sa mort un sujet de regrets et de larmes. Un enfant est un bien précieux, parce qu'il doit devenir un homme ; aussi, en avons-nous un tout autre soin que de nos plantes et de nos animaux. Un enfant qui naît occasionne la joie domestique et publique : c'est un accroissement de fortune pour la cabane, et de force pour la nation : ce sont des bras et des mains de plus dans Taïti ; nous voyons en lui un agriculteur, un pêcheur, un chiasseur, un soldat, un époux, un père. En repassant de la cabane de son mari dans celle de ses parents, une femme emmène avec elle les enfants qu'elle avait apportés en dot : on partage ceux qui sont nés pendant la cohabitation commune; et Ton compense, autant qu'il est possible, les mâles par les femelles , en sorte qu'il reste à chacun à peu près un nombre égal de filles et de garçons.

l'aumonier. — Mais les enfants sont longtemps à charge avant que de rendre service.

OROU. — Nous destinons à leur entretien et à la subsistance des vieillards une sixième partie de tous les fruits du pays ; ce tribut les suit partout. Ainsi tu vois que plus la famille du Taïtien est nombreuse, plus il est riche.

l'aumonier. — Une sixième partie !

OROU. — Oui; c'est un moyen sûr d'encourager la population, et d'intéresser au respect de la vieillesse et à la conservation des enfants.

l'aumonier. — Vos époux se reprennent-ils quelquefois?

OROU. — Très-souvent; cependant la durée la

plus courte d'un mariage est d'une lune à Tautre.

l' AUMONIER. — A moins que la femme ne soit grosse; alors la cohabitation est au moins de neuf mois?

OROU. — Tu te trompes; la paternité, comme le tribut, suit Teniant partout.

l'aumonier. — Tu m'as parlé d'enfants qu'une femme apporte en dot à son mari.

OROU. "5- Assurément. Voilà ma fille aînée qui a trois tn-fants; ils marchent; ils sont sains; ils sont beaux; ils promettent d'être forts : lorsqu'il lui prendra fantaisie de se marier, elle les emmènera \ ils sont les siens : son mari les recevra avec joie, et sa femme ne lui en serait c^ue plus agréable, si elle était enceinte d*un quatrième.

l' AUMONIER. — D« lui?

OROU. — De lui, ou d'un autre. Plus nos filles ont d'enfants, plus elles sont recherchées; plus nos garçons sont vigoureux et forts, plus ils sont riches : aussi, autant nous sommes attentifs à

Ï^réserver les unes des approches de l'homme, es autres du commerce delà femme, avant l'âge de fécondité; autant nous les exhortons à produire , lorsque les garçons sont pubères et les filles nubiles. Tu ne saurais croire Timportance du service que tu auras rendu à ma fille Thia, si tu lui as fait un enfant. Sa mère ne lui dira plus à chaque lune : Mais, Thia, à quoi pensestu donc? Tu ne deviens point grosse ; tu as dixneuf ans ; tu devrais avoir déjà deux enfants, et tu n'en as point. Quel est celui qui se chargera de

toi? Si tu perds ainsi tes jeune! ans, que ferastu dans ta vieillesse; Thia, il £aut que tu aies quelque défaut qui éloigne de toi les hommes. Gorriee-toi, mon enÊint : à ton âge, j'avais été trois fois mère.

l'aumonier. — Quelles précautions prenexvous pour garder vos filles et vos garçons adolescents ?

OROu. — Cest Tobjet principal de réducatîoa domestique et le point le plus important des mœurs publiques. Nos garçons, jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, deux ou trois ans au delà de la puberté, restent couverts d]une longue tunique, et les reins ceints d'une petite chaîne. Avant que d'être nubiles, nos filles n'oseraient sortir sans un voile blanc. Oter sa chaîne, lever son voile, sont des fautes qui se commettent rarement, parce que nous leur en apprenons de bonne heure les fâcheuses conséquences. Mais au moment où le mâle a pris toute sa force, où les symptômes virils ont de la continuité, et où l'effusion fréquente et la qualité de la liqueur séminale nous rassurent; au moment où la jeune fille se fane, s'ennuie, est d'une maturité propre à concevoir des désirs, à en inspirer et à les satisfeire avec utilité , le père détache la chaîne à son fils et lui coupe Tongle du doigt du milieu de la main droite. La mère relève le voile de sa fille. L'un peut solliciter une femme, et en être sollicité; l'autre, se promener publiquement le visage découvert et la gorge nue, accepter ou refuser les caresses d'un homme. On mdique seulement d'avance , au garçon les filles , à la fille les garçons, qu'ils doivent préférer. C'est une grande fête que le jour de l'émancipation d'une fille ou d'un garçon. Si c'est une fille, là veille, les jeunes garçons se rassemblent autour de la cabane, et l'air retentit pendant toute la nuit du chant des voix et du son des instruments. Le jour, elle est conduite par son

père et par sa mère dans une enceinte où Ton danse et où l'on fait l'exercice du saut, de la lutte et de la course. On déploie l'homme nu devant elfe, sous toutes les faces et dans toutes les attitudes. Si c'est un ^rçon, ce sont les jeunes filles qui font en sa présence les frais et les honneurs de la fête et exposent à ses regards la femme nue, sans

réserve et sans secret. Le reste de la cérémonie s'achève sur un lit de feuilles, comme tu Tas vu à ta descente parmi nous. A la chute du jour, la fille rentre dans la cabane de ses parents, ou passe dans la cabane de celui dont elle a fait choix, et y reste tant qu'elle s'y plaît.

l' AUMONIER. — Ainsi cette fête est ou n*est point un iour de mariage?

OROU. — Tu Tas dit

A. — Qu'est-ce que je vois là en marge?

B. — C'est une note, où le bon aumônier dit que les préceptes des parents sur le choix des garçons et des filles étaient pleins de bon sens et a'observations très-fines et très-utiles ; mais qu'il a supprimé ce catéchisme , qui aurait paru à des gens aussi corrompus et aussi superficiels que nous d'une licence impardonnable; ajoutant toutefois que ce n'était pas sans regret qu'il avait retranché des détails où Ton aurait vu, premièrement, jusqu'où une nation, qui s'occupe sans cesse d'un objet important, peut être conduite dans ses recherches, sans les secours de la physique et de Tanatomie ; secondement, la différence des idées de la beauté dans une contrée où l'on rapporte les formes au plaisir

d'un moment, et chez un peuple où elles sont appréciées d'après une utilité plus constante. Là, pour être belle, on exige un teint éclatant, un grand front, de grands yeux, les traits fins et délicats, une taille légère, une petite bouche, de petites mains, un petit pied... Ici, presque aucun de ces éléments n'entre en calcul. La femme sur laquelle les regards s'attachent et que le désir poursuit, est celle qui promet beaucoup d'enfants (la femme du cardinal d'Ossat) , et qui les promet actifs, intelligents, courageux, sains et robustes. Il n'y a presque rien de commun entre la Vénus d'Athènes et celle de Taïti; Tune est Vénus galante, l'autre est Vénus féconde. Une

Taïtienne disait un jour avec mépris à une autre femme du pays : a Tu es belle, mais tu fais de laids enfants; je suis laide, mais je fais de beaux enfants, et c'est moi que les hommes préfèrent.»

Après cette note de Taumônier, Orou continue :

oRou. — L'heureux moment pour une jeune fille et pour ses parents, que celui où sa grossesse est constatée ! Elle se lève ; elle accourt ; elle jette ses bras autour du cou de sa mère et de son père ; c'est avec des transports d'une joie mutuelle qu'elle leur annonce et qu*ils apprennent cet événement. Maman! mon papal embrassez-moi; je suis grosse! — Est-il bien vrai? — Très-vrai. — Et de qui l'êtes-vous? — Je le suis d'un tel....

l' AUMONIER. -— Comment peut-elle nommer le père de son enfant?

OROU. — Pourquoi veux-tu qu'elle l'ignore? Il en est de la durée de nos amours comme de celle de nos mariages ; elle est au moins d'une lune à la lune suivante.

l'aumonier. — Et cette règle est bien scrupuleusement observée ?

orou. — Tu vas en juger. D'abord, l'intervalle de deux lunes n'est pas long ; mais lorsaue deux pères ont une prétention bien fondée a la formation d'un enfant, il n'appartient plus à sa mère.

l'aumonier. — A qui appartient-il donc ?

OROu. — A celui des deux à qui il lui plaît de le donner: voilà tout son privilège : et un enfant étant par lui-même un ODJet d'intérêt et de richesse, tu conçois que, parmi nous, les libertines sont rares, et que les jeunes garçons s'en éloignent.

l'aumonier. — Vous avez donc aussi vos libertines? J'en suis bien aise.

OROU. — Nous en avons même de plus d'une

sorte : mais tu m'écartes de mon sujet. Lors* qu'une de nos filles est grosse, si le père de Tenfant est un jeune homme beau, bien fait, brave, iùtelligent et laborieux, Fespérance que Tenfant héritera des vertus de son père renouvelle l'allégresse. Notre enfant n'a nonte que d'un mauvais choix. Tu dois concevoir quel prix nous attachons à la santé , à la beauté , à la force , à l'industrie, au courage ; tu dois concevoir comment, sans que nous nous en mêlions, les prérogatives du sang doivent s'éterniser parmi nous. Toi qui as parcouru diverses contrées, dis-moi si tu as remarqué dans aucune autant de beaux hommes et autant de belles femmes que dans Taïti ! Regarde-moi : comment me trouves- tu ? Eh bien ! il y a dixmille hommes ici plus grands, aussi robustes ; mais pas un plus brave que moi ; aussi les mères me désignent-elles souvent à leurs filles.

l' AUMONIER. — Mais de tous ces enfants que tu peux avoir faits hors de ta cabane, que t'en revient- il?

OROu. — Le quatrième, mâle ou femelle. 11 s'est établi parmi nous une circulation d'hommes, de femmes et d'enfants, ou de bras de tout âge et de toute fonction , qui est bien d'une autre importance que celle de vos denrées qui n'en sont que le produit.

L* AUMONIER. — Je le conçois. Qu'est-ce que c'est que ces voiles noirs que j'ai rencontrés quelquefois ?

OROu. — Le signe de la stérilité, vice de naissance, ou suite de l'âge avancé. Celle qui quitte ce voile et se mêle avec les hommes est une libertine, celui qui relève ce voile et s'approche de la femme stérile est un libertin.

l'aumonier. — Et ces voiles gris?

OROu. — Lesignedela maladie périodique^ Celle qui quitte ce voile, et se mêle avec les hommes,

est une libertine; celui qui le relève, et s'approche de la femme malade, est un libertin.

l' AUMONIER. — Avez-vous des châtiments pour ce libertinage?

oRou. — Point d'autre que le blâme.

l' AUMONIER. — Un père peut-il coucher avec sa fille, une mère avec son fils, un frère avec sa sœur, un mari avec la femme d'un autre?

OROu. — Pourquoi non?

l'aumonieb. — Passe pour la fornication; mais l'inceste, mais l'adultère!.

ORou. — Qu'est-ce que tu veux dire avec tes mots^ fornication^ inceste^ adultère?

l' AUMONIER, — I)es crimes, des^crimes énormes pour l'un desquels on brûle dans mon pays.

QROU. — Qu'on brûle ou qu'on ne brûle pas dans ton pays, peu m'importe. Mais tu n'accuseras pas tes mceurs d'Europe par celles de Taïti, ni par conséquent les mœurs de Taïti par celles de ton pays : il nous faut une règle plus sûre ; et quelle sera cette règle? En connais-tu une autre que le bien général et l'utilité particulière.? A présent, dis -moi ce que ton crime inceste a de contraire à ces deux fins de nos actions ? Tu te trompes, mon ami^ si tu crois qu'une loi. une fois publiée, un mot ignominieux inventé, un supplice décerné, tout est dit. Réponds -moi donc^ qu'entends-tu par inceste?

l'au2«onier. — Mais un inceste..,

OROU. — Un i«c^5/e?... Y a-t-il longtemps que ton grand ouvrier sans tête, sans mains et sans outils a fait le monde ?

l' AUMONIER. — Non.

OROU. — Fit-il toute l'espèce humaine à la fois? l' AUMONIER. — Non. Il créa seulement un femme et un homme.

OROU. — Eurent-ils des enfants ?

l'aumonikr. — Assurément, OROU. — Supposons que ces deux premiers

parents n'aient eu que des filles, et que leur mère soit morte la première; ou qu'ils n'aient eu que des garçons, et que la femme ait perdu son mari.

l'aumonier. — Tu m'embarrasses ; mais tu as beau dire , ï inceste est un crime abominable, et parlons d'autre chose.

OROU. — Cela te plaît à dire ; je me tais, moi, tant que tu ne m'auras pas dit ce que c'est que le crime abominable inceste,

l' AUMONIER. — Eh bien! je t'accorde que peutêtre Yinceste ne blesse en rien la nature ; mais ne suffit-il pas cju'il menace la constitution politique ? Que deviendraient la sûreté d'un chef et la tranquillité d'un État, si toute une nation composée de plusieurs millions d'hommes se trouvait rassemblée autour d'une cinquantaine de pères de famille ?

ORÛu, — Le pis-alkr, c'est qu'où il n'y a qu'une grande société, il y en aurait cinquante petites, plus de bonheur et un crime de moins.

l' AUMONIER. — Je crois cependant que, même ici, un fils couche rarement avec sa mère.

ORÛu. — A moins qu'il n'ait beaucoup de respect pour elle, et une tendresse qui lui fasse oublier la disparité d'âge, et préférer une femme de quarante ans à une fille de dix-neuf.

l' AUMONIER. — Et le commerce des pères avec leurs filles.

ofiLOu. — Guère plus fréquent, à moins que la fille ne soit laide et peu recherchée. Si son père l'aime, il s'occupe à lui préparer sa dot en enfants.

l' AUMONIER. — Cela me &it imaginer <^ue le sort des femmes que la nature a disgraciées ne doit pas être heureux dans Taïti.

OROU. — Cela me prouve que tu n'as pas ixne haute opinion de la générosité de nos jeunes gens.

l' AUMONIER. — Pour Ics unions de frères et de sœurs, je ne doute pas qu'elles ne soient trèscommunes.

OROU. •— Et très-approuvées.

l'aumonier. — A t'entendre, cette passion , qui produit tant de crimes et de maux dans nos contrées, serait ici tout à fait innocente.

orou. — Étranger! tu manques de jugement et de mémoire : de jugement, car, partout où il y a défense, il faut qu'on soit tente de faire la chose défendue et qu on la fasse : de mémoire^ puisoue tu ne te souviens plus de ce que je t*ai dit. Nous avons des vieilles dissolues, qui sortent la nuit sans leur voile noir, et reçoivent des hommes, lorsqu'il ne peut rien résulter de leur approche ; si elles sont reconnues ou sur-

Î)rises, rexil au nord de Tîle, ou l'esclavage, est eur châtiment ; des filles précoces, qui relèvent leur voile blanc à l'insu de leurs parents (et nous avons pour elles un lieu fermé dans la cabane); des jeunes gens qui déposent leur chaîne avant le temps prescrit par la nature et par la loi (et nous en réprimandons leurs parents) ; des femmes à qui le temps de la grossesse paraît long; des femmes et des filles peu scrupuleuses à garder leur voile gris; mais, dans le fait, nous n'attachons pas une grande importance à

toutes ces fautes ; et tu ne saurais croire combien l'idée de richesse particulière ou publique, unie dans nos têtes à l'idée de population, épure nos mœurs sur ce point.

l'aumonier. — La passion de deux hommes pour une même femme, ou le goût de deux femmes ou de deux filles pour un même homme, n'occasionnent-ils point de désordres ?

ORou — Je n'en ai pas encore vu quatre exemples : le choix de la femme ou celui de l'homme finit tout. La violence d'un homme serait une faute grave; mais il feiut une plainte

publique, et il est presque inouï qu'une fille ou qu'une femme se soit plainte. La seule chose que j'aie remarquée, c'est que nos femmes ont moins de pitié des hommes laids, que nos jeunes gens des femmes disgraciées ; et nous n'en sommes pas fâchés.

l' AUMONIER. — Vous ne connaissez guère la jalousie, à ce que je vois; mais la tendresse maritale, l'amour maternel, ces deux sentiments si puissants et si doux, s'ils ne sont pas étrangers ici, y doivent être assez bibles.

ORou. — Nous y avons suppléé par un autre, oui est tout autrement çéneral, énergique et durable, l'intérêt. Mets la main sur la conscience; laisse là cette Êinfaronnade de vertu, 3ui est sans cesse sur les lèvres de tes camaraes, et qui ne réside pas au fond de leur cœur. Dis-moi si, dans quelque contrée que ce soit, il y a un père qui, sans la honte qui le retient, n'aimât mieux perdre son enfant, un mari qui n'aimât mieux perdre sa femme, que sa fortune et l'aisance de toute sa vie. Sois sur que partout où l'homme sera attaché à la conservation de son semblable comme

à son lit, à sa santés à son repos, à sa cabane, à ses fruits, à ses champs, il fera pour lui tout ce qu'il sera possible de faire. C est ici que les pleurs trempent la couche d'un enfent qui souffre ; c'est ici que les mères sont soignées dans la maladie ; c'est ici qu'on prise une femme féconde, une fille nubile, un garçon adolescent; c'est ici qu'on s'occupe de leur institution, parce que leur conservation est toujours un accroissement, et leur perte toujours une diminution de fortune.

l'aumonier. — Je crains bien aue ce sauvage n'ait raison. Le paysan misérable de nos contrées, qui excède sa femme pour soulager son cheval, laisse périr son enfant sans secours, et appelle le méaecin pour son bœuf.

OROu. — Je n'entends pas trop ce que tu viens de dire; mais, à ton retour dans ta patrie si bien policée, tâche d*y introduire ce ressort ; et c'est alors qu'on y sentira le prix de l'enfant qui naît, et l'importance de la population. Veux- tu que je te révèle un secret? mais prends garde qu'il ne t'échappe. Vous arrivez : nous vous abandonnons nos femmes et nos filles ; vous vous en étonnez; vous nous en témoignez une gratitude qui nous fait rire; vous nous remerciez, lorsque nous asseyons sur toi et sur tes con^)a« gnons la plus forte de toutes les impositions. Nous ne t'avons point demandé d'argent ; nous ne nous sommes point jetés sur tes marchandises; nous avons méprisé tes denrées : mais nos femmes et nos filles sont venues exprimer le sang de tes veines. Quand tu t'éloigneras, tu nous auras laissé des enfants : ce tribut levé sur ta personne, sur ta propre substance, à ton avis, n'en vaut-il pas bien un autre? Et si tu veux en apprécier la valeur, imagine que tu aies deux cents lieues de côtes à courir, et

qu'à chaque vingt milles on te mette à pareille contribution. Nous avons des terres immenses en friche; nous manquons de bras; et nous t'tp.

avons demandé. Nous avons des calamités épidémiques à réparer ; et nous t'avons employé à réparer le vide qu'elles laisseront. Nous avons des ennemis voisins à combattre, un besoin de soldats ; et nous t'avons prié de nous en faire : le nombre de no^ femmes et de nos filles est trop grand pour celui des hommes 5 et nous t'avons associe à notre tâche. Parmi ces femmes et ces filles, il y en a dont nous n'avons pu obtenir d'enfants ; et ce sont celles que nous avons exposées à vos premiers embrassements. Nous avons à payer une redevance en hommes à un voisin oppresseur; c'est toi et tes camarades qui nous défrayerez; et dans cinq ou six ans.

nous lui enverrons vos fils, s'ils valent moins que les nôtres. Plus robustes, plus sains que vous, nous nous sommes aperçus que vous nous surpassiez en intelligence; et, sur-le-champ, nous avons destiné quelques-unes de nos femmes et de nos filles les plus belles à recueillir la semence d'une race meilleure que la nôtre. Cest un essai que nous avons tenté, et qui pourra nous réussir. Nous avons tiré de toi et des tiens le seul parti que nous en pouvions tirer : et crois que, tout sauvages que nous sommes, nous savons aussi calculer. Va où tu voudras; et tu trouveras toujours l'homme aussi fin que toi. Il ne te donnera jamais que ce qui ne lui est bon à rien, et te demandera toujours ce qui lui est utile. S'il te présente un morceau d'or pour un morceau de fer, c'est qu'il ne fait aucun cas de Tor, et qu'il prise le fer. Mais dismoi donc nourquoi tu n'es pas vêtu comme les autres? (^.ue signifie cette casaque longue qui t'enveloppe de la tête aux pieds, et

ce sac pointu que tu laisses tomber sur tes épaules, ou que tu ramènes sur tes oreilles?

l'aumoniï». — C'est que, tel que tu me vois, je me suis engagé dans une société d'hommes qu'on appelle, dans mon pays, des moines. Le plus sacré de leurs vœux est de n'approcher d'aucune femme, et de ne point faire d'enfants.

oROu. — Que taites-vous donc?

l' AUMONIER. — Rien.

oROu. — Et ton magistrat souffre cette espèce de paresse, la pire de toutes ?

t? AUMONIER. — IL fait plus; il la respecte et la fait respecter.

OROU. — Ma première pensée était que la nature, quelque accident, ou un art cruel vous avait privés de la facvdté de produire votre semblable; et que, par pitié, on aimait mieux vous laisser vivre que de vous tuer. Mais, moine, ma

fille m'a dit que tu étais un homme, et un homme aussi robuste qu'un Taïtien, et qu'elle espérait que tes caresses réitérées ne seraient pas infructueuses. A présent que j'ai compris pourquoi tu t'es écrié hier au soir : Mais ma religion ! mais mon état! pourrais-tu m'apprendre le motif de la faveur et du respect que les magistrats vous accordent?

l'aumonter. — Je l'ignore.

OROu. — Tu sais au moins par quelle raison, étant homme , tu t'es librement condamné à ne pas l'être?

l' AUMONIER. — Cela serait trop long et trop difficile à t'expliquer.

OROu. — Et ce vœu de stérilité, le moine y estil bien fidèle?

L' AUMONIER. — Non.

OROU. — J'en étais sûr. Avez-vbus aussi des moines femelles ?

L' AUMONIER. — Oui.

OROU. — Aussi sages que les moines mâles ?

l' AUMONIER. — Plus renfermées, elles sèchent de douleur, périssent d'ennui.

OROU. — Et l'injure faite à la natureest vengée. Oh ! le vilain pays ! Si tout y est ordonné comme ce que tu m'en dis, vous êtes plus barbares que nous.

Le bon aumônier raconte qu'il passa le reste de la journée à parcourir l'île , à visiter les cabanes et que le soir, après avoir soupe, le père et la mère l'ayant supplié de coucher avec la seconde de leurs filles, Palli s'était présentée dans le même déshabillé aue Thia, et qu'il s'était écrié plusieurs fois pendant la nuit : Mais ma religion! mais mon état! que la troisième nuit il avait été agité des mêmes remords avec Asto, l'aînée, et aue, la quatrième nuit, il l'avait accordée par honnêteté à la femme de son hôte.

SUITE DU DIALOGUE

A . — J'estime cet aumônier poii.

B. — Et moi, beaucoup davantage les mœurs des Taïtiens, et le discours d'Orou.

A . — Quoique un peu modelé à l'européenne.

B. — Je n'en doute pas.

— Ici le bon aumônier se plaint de la brièveté de son séjour dans Taïti, et de la difficulté de mieux connaître les usagtss d'un peuple assez sage pour s'être arrêté de lui-même à la médiocrité, ou assez heureux pour habiter un climat dont la fertilité lui assurait un long engourdissement, assez actif pour s'être mis à l'abri des besoins absolus de la vie, et assez indolent pour que son innocence, son repos et sa félicité n'eussent rien à redouter d'un progrès trop rapide de ses lumières. Rien n'y était mal par fopinion et par la loi, que ce qui était mal de sa nature. Les travaux et les récoltes s'y faisaient en commun. L'acception du mot propriété y était très-étroite; la passion de Tamour, réduite à un simple appétit physique, n'y produisait aucun de nos désordres. L'île entière offrait l'image d'une seule famille nombreuse, dont chaque cabane représentait les divers appartements d'une de nos grandes maisons. Il finit par protester que ces Taïtiens seront toujours présents à sa mémoire, qu'il avait été tenté de jeter ses vêtements dans le vaisseau et de passer le reste de ses jours parmi eux, et qu'il craint bien de se repentir plus d'une fois de ne l'avoir pas fait.

A, — Malgré cet éloge, quelles conséquences utiles à tirer des mœurs et des usages bizarres d'un peuple non civilisé ?

B. — Je vois qu'aussitôt que quelques causes physiçiues, telles, par exemple, que la nécessité de vaincre l'ingratitude du sol, ont mis en jeu la saeacité de Thorame, cet élan le conduit bien au delà du but, et que, le terme du besoin passé, on est porté dans Tocéan sans bornes des fantaisies, d'où Pon ne se retire plus. Puisse l'heureux Taïtien s'arrêter où il en est ! Je vois qu'excepté dans ce recoin écarté de notre globe, il n'y a point eu de mœurs, et qu'il n'y en aura peutêtre jamais nulle part.

A, — Qu'entendez-vous donc par des mœurs?

B. — J'entends une soumission générale et une conduite conséquente à des lois bonnes ou mauvaises. Si les lois sont bonnes, les mœurs sont bonnes ; si les lois sont mauvaises, les mœurs sont mauvaises ; si les lois, bonnes ou mauvaises, ne sont point observées, la pire condition d'une société, il n'y a point de mœurs. Or, comment voulez-vous que des lois s'observent quand elles se contredisent ? Parcourez l'histoire des siècles et des nations tant anciennes que modernes, et vous trouverez les hommes assujettis à trois codes, le code de la nature, le code civil, et le code religieux, et contraints d'enfreindre alternativement ces trois codes qui n'ont jamais été d'accord ; d'où il est arrivé qu'il n'y a eu dans aucune contrée, comme Orou l'a deviné de la nôtre, ni homme, ni citoyen, ni religieux.

A. — D'où vous conclurez, sans doute, qu'en fondant la morale sur les rapports éternels oui subsistent entre les hommes, la loi religieuse devient peut-être superflue ; et que la loi civile ne doit être que renonciation de la loi de nature.

B, — Et cela, sous peine de multiplier les méchants, au lieu de faire des bons.

A . — Ou que, si Ton juge nécessaire de les conserver toutes trois, il faut que les deux dernières ne soient que des calques rigoureux de la

première, que nous apportons gravée au fond de nos cœurs, et qui sera toujours la plus forte.

B. — Cela n est pas exact. Nous n'apportons en naissant qu'une similitude d'organisation avec d'antres êtres, les mêmes besoins, de l'attrait vers les mêmes plaisirs, une aversion commune pour les mêmes peines : voilà ce qui constitue l'homme ce qu'il est, et doit fonder la morale qui lui convient.

A, — Cela n'est pas aisé.

B. — Cela est si difficile, que je croirais volontiers le peuple le plus sauvage de la terre, le Taïtien, qui s'en est tenu scrupuleusement à la loi de la nature, plus voisin d'une bonne législation qu'aucun peuple civilisé.

A . — Parce qu'il lui est plus facile de se défaire de son trop de rusticité, qu'à nous de revenir sur nos pas et de réformer nos abus.

B. — Surtout ceux qui tiennent à l'union de l'homme et de la femme.

A, — Cela se peut. Mais commençons par le commencement. Interrogeons bonnement la nature, et voyons sans partialité ce qu'elle nous répondra sur ce point.

B. — J'y consens.

A, — Le mariage est*il dans la nature?

B. — Si vous entendez par le mariage la préférence qu'une femelle accorde à un mâle sur tous les autres mâles, ou celle qu'un mâle donne à une femelle sur toutes les autres femelles ; préférence mutuelle, en conséquence de laquelle il se forme une union plus ou moins durable, qui perpétue l'espèce par la reproduction des individus, le mariage est dans la nature.

A, — Je le pense comme vous ; car cette préférence se remarque non-seulement dans l'espèce humaine, mais encore dans les autres espèces d'animaux : témoin ce nombreux cortéce de mâles qui poursuivent une même femelle au

printemps dans nos campagnes, et dont un seul obtient te titre de mari. Et la galanterie?

B. — Si vous entendez par galanterie cette variété de moyens énergiques ou délicats que la passion inspire, soit au mâle, soit à la femelle, pour obtenir cette préférence qui conduit à la plus douce, la plus importante et la plus générale des jouissances, la galanterie est dans la nature.

A. — Je le pense comme vous. Témoin cette diversité de gentillesses pratiquées par le mâle pour plaire à Ta femelle; par la femelle pour irriter la passion et fixer le goût du mâle. Et la coquetterie?

B. — Cest un mensonge qui consiste à simuler une passion qu'on ne sent pas, et à promettre une préférence qu'on n'accordera pas. Le mâle coquet se joue de la femelle ; la femelle coquette se)Oue du mâle : jeu perfide qui amène quelquefois les catastrophes les plus funestes ; manège ridicule, dont le trompeur et le

trompé sont également châtiés par la perte des instants les plus précieux de leur vie.

A, — Ainsi la coquetterie, selon vous, n'est pas dans la nature?

B. — Je ne dis pas cela.

A. — Et la constance ?

B. — Je ne vous en dirai rien de mieux que ce qu'en a dit Orou à Taumônier. Pauvre vanité de mt eux-mêmes, et que igle sur l'instabilité de

deux en£ants qui s'ignorent eux-mêmes, et que l'ivresse d'un instant aveugle sur l'ii

tout ce oui les entoure !

A, — Et la fidélité, ce rare phénomène?

B. — Presque toujours l'entêtement et le supplice de l'honnête homme et de l'honnête femme dans nos contrées; chimère à Taiti.

i4 . — Et la jalousie ?

B, — Passion d'un animal indigent et avare qui craint de manquer; sentiment injuste de

rhomme ; conséquence de nos fausses mœurs, et d'un droit de propriété étendu sur un objet sentant, pensant, voulant, et libre.

A . — Ainsi la jalousie, selon vous, n'est pas dans la nature ?

B, — Je ne dis pas cela. Vices et vertus, tout est également dans la nature.

A, — Le jaloux est sombre.

J5. — Comme le tyran, parce qu'il en a la conscience.

A. — - La pudeur?

B. — Mais vous m'engagez là dans un cours de morale galante. L'homme ne veut être ni troublé ni distrait dans ses jouissances. Celles de l'amour sont suivies d'une faiblesse cjui l'abandonnerait à la merci de son ennemi. Voilà tout ce qu'il peut y avoir de naturel dans la pudeur : le reste est d'institution.

— L'aumônier remarque, dans un troisième morceau que je ne vous ai point lu, que le Taïtien ne rougit pas des mouvements involontaires qui s'excitent en lui à côté de sa femme, au milieu de ses filles; et que celles-ci en sont spectatrices, quelquefois émues, jamais embarrassées. Aussitôt que la femme devint la propriété de l'homme, et que la jouissance furtive ci'une fille fut regardée comme un vol, on vit naître les termes jpwi/^wr, retenue^ bienséance ; des vertus et des vices imaginaires; en un mot, on voulut élever entre les deux sexes des barrières qui les empêchassent de s'inviter réciproquement à là violation des lois qu'on leur avait imposées, et qui produisirent souvent un effet contraire, en échauffant l'imagination et en irritant les désirs. Lorsque je vois des arbres plantés autour de nos palais, et un vêtement de cou qui cache et montre une partie de la gorge d'une femme, il me semble reconnaître un retour secret vers la forêt, et un appel à la liberté première de notre

ancienne demeure. LeTaïtien nous dirait : Pourquoi te caches-tu? de quoi es-tu honteux? faistu le mal, quand tu cèdes à l'impulsion la plus auguste delà nature? Homme, présente-toi franchement si tu plais. Femme, si cet homme te convient, reçois-le avec la même franchise.

A, — Ne vous fâchez pas. Si nous débutons comme des hommes civilisés, il est rare que nous ne finissions pas comme le Taïtien.

J5. — Oui, ces préliminaires de convention consument la moitié de la vie d'un homme de génie.

A, — J'en conviens; mais qu'importe, si cet élan pernicieux de l'esprit humain, contre lequel vous vous êtes récrié tout à l'heure, en est d'autant plus ralenti? Un philosophe de nos jours, interrogé pourquoi les nommes faisaient la cour aux femmes, et non les femmes la cour aux hommes, répondit qu*il était naturel de demander à celui qui pouvait toujours accorder.

B, — Cette raison m'a paru de tout temps plus ingénieuse que solide. La nature, indécente si vous voulez, pousse indistinctement un sexe vers l'autre : et dans un état de l'homme brute et sauvage qui se conçoit, mais qui n'existe peut-être nulle part...

A. — Pas même à Taïti ?

B. — Non... l'intervalle qui séparerait un homme d'une femme serait franchi par le plus amoureux. S'ils s'attendent, s'ils se fuient, s'ils se poursuivent, s'ils s'évitent, s'ils s'attaquent, s'ils se défendent, c'est que la passion, inégale dans ses progrès, ne s'applique pas en eux de la même force. D'où il arrive que la volupté se répand, se consomme et s'éteint d'un côté, lorsqu'elle com-

mence à peine à s'élever de Fautre, et qu'ils en restent tristes tous deux. Voilà l'image fidèle de ce qui se passerait entre deux êtres jeunes, libres et parfaitement innocents.

Mais lorsque la femme a connu, par Texpérience ou l'éducation, les suites plus ou moins cruelles d'un moment doux, son cœur frissonne à l'approche de l'homme. Le cœur de l'homme ne irissonne point; ses sens commandent, et il obéit. Les sens de la femme s'expliauent, et elle craint de les écouter. C'est Tafiaire de l'homme que de la distraire de sa crainte, de l'enivrer et de la séduire. L'homme conserve toute son impulsion naturelle vers la femme; l'impulsion naturelle de la femme vers Thomme, dirait un géomètre, est en raison composée de la directe de la passion et de Tinverse de ta crainte ; raison qui se complique d'une multitude d'élé^ ments divers dans nos sociétés; éléments oui concourent presque tous à accroître la pusillanimité d'un sexe et la durée de la poursuite de l'autre. C'est une espèce de tactique où les ressources de la défense et les moyens de l'attaque ont marché sur la même ligne. On a consacre la résistance de la femme ; on a attaché l'ignominie à la violence de l'homme ; violence qui ne serait qu'une injure légère dans Taïti, et qui devient un crime dans nos cités.

A. — Mais comment est-il arrivé qu'un acte dont le but est si solennel, et auquel la nature nous invite par l'attrait le plus puissant ; que le plus grand, le plus doux, le plus innocent des plaisirs soit devenu la source la plus féconde de notre dépravation et de nos maux?

B. — Orou l'a fait entendre dix fois à l'aumônier : écoutez-le donc encore, et tâchez de le retenir.

C'est par la tyrannie de l'homme, qui a converti la possession de la femme en une propriété.

Par les mœurs et les usages, qui ont surchargé de conditions l'union conjugale.

Par les lois civiles, qui ont assujetti le mariage à une infinité de formalités.

Par la nature de notre société, où la diversité des fortunes et des rangs a institué des convenances et des disconvenances.

Par une contradiction bizarre et commune à toutes les sociétés subsistantes, où la naissance d'un enfant, toujours regardée comme un accroissement de richesses pour la nation, est plus souvent et plus sûrement encore un accroissement d'indigence dans la famille.

Par les vues politiques des souverains, qui ont tout rapporté à leur intérêt et à leur sécurité.

Par les institutions religieuses, qui ont attaché les noms de vices et de vertus à des actions qui n'étaient susceptibles d'aucune moralité.

Combien nous sommes loin de la nature et du bonheur! L'empire de la nature ne peut être détruit : on aura beau le contrarier par des obstacles, il durera. Ecrivez tant qu'il vous plaira sur des tables d'airain, pour me servir des expressions du sage Marc-Aurèle, que le frottement voluptueux de deux intestins est un crime, le cœur de l'homme sera froissé entre la menace de votre inscrip-

tion et la violence de ses penchants. Mais ce coeur indocile ne cessera de réclamer ; et cent fois dans le cours de la vie, vos caractères effrayants disparaîtront à nos yeux. Gravez sur le marbre : Tu ne mangeras ni de l'ixion, ni du griffon ; tu ne connaîtras que ta femme ; tu ne seras point le mari de ta sœur : mais vous n'oublierez pas d'accroître les châtiments à proportion de la bizarrerie de vos défenses; vous deviendrez féroces, et vous ne réussirez point à me dénaturer.

A, — Que le code des nations serait court, si on le conformait rigoureusement à celui de la nature l combien d'erreurs et de vices épargnés à Thomme !

JB. — Voulez-vous savoir l'histoire abrégée de presque toute notre misère? La voici. Il existait

DB »OUGAnfVILtJi. i6S

un homme naturel : on a introduit tu dedans de cet homme un homme artificiel ; et il s'est élevé dans la caverne une guerre civile qui dure toute la vie. Tantôt Thommc naturel est le plus fort; tantôt il est terrassé par Thomme moral et artificiel; et, dans Tun et l'autre cas, le triste monstre est tiraillé, tenaillé, tourmenté, étendu sur la roue ; sans cesse gémissant, sans cesse malheureux, soit qu'un raux enthousiasme de gloire le transporte et Tenivre, ou qu'une fausse ignominie le courbe et l'abatte. Cependant il est des circonstances extrêmes qui ramènent l'homme à sa première simplicité.

il. — La misère et la maladie, deux grands exorcistes.

5. — Voiis les avez nommés. En effet, que deviennent alors toutes ces vertus conventionnelles? Dans la misère, l'homme est

sans remords; et dans la maladie, la femme est sans pudeur.

il. — ' Je l'ai remarque.

jB. — Mais un autre phénomène qui ne vous aura pas échappé davantage, c'est que le retour de l'homme artificiel et moral suit pas à pas les progrès de l'état de maladie à l'état de convalescence et de l'état de convalescence à l'état de santé. Le moment où l'infirmité cesse est celui où la guerre intestine recommence, et presque toujours avec désavantage pour l'intrus.

À. — Il est vrai. J'ai moi-même éprouvé que l'homme naturel avait dans la convalescence une vigueur funeste pour l'homme artificiel et moral. Mais enfin, dites-moi, faut-il civiliser l'homme, ou l'abandonner à son instinct?

B. — Faut-il vous répondre net ?

A. — Sans doute.

B, — Si vous vous proposez d'en être le tyran, civilisez-le; empoisonnez-le de votre mieux d'une morale contraire à la nature ; faites-lwiiie^.

entraves de toute espèce ; embarrassez ses mouvements de mille obstacles; attachez-lui des fantômes qui l'effraient; éternisez la guerre dans la caverne, et que l'homme naturel y soit toujours enchaîné sous les pieds de Fhomme moral. Le voulez-vous heureux et libre? ne vous mâk2 pas de ses affaires : assez d'incidents imprévus le conduiront à la lumière et à la dépravation ; et demeurez à 'jamais convaincu que ce n'est pas pour vous, mais pour eux, que ces sages législateurs vous ont pétri et maniéré

comme vous l'êtes. J'en appelle à toutes les institutions politiques, civiles et religieuses : examinez-les profondément; et je me trompe fort, ou vous y verrez l'espèce humaine pliée de siècle en siècle au joug qu'une poignée de fripons se promettait de lui imposer. Méfiez-vous de celui cjui veut mettre de l'ordre. Ordonner, c'est toujours se rendre le maître des autres en les gênant : et les Calabrais sont presque les seuls à qui la flatterie des législateurs n'en ait point encore imposé.

A. — Et cette anarchie de la Calabre vous plaît?

B. — J'en appelle à l'expérience ; et je gage que leur barbarie est moins vicieuse que notre urbanité. Combien de petites scélératesses compensent ici l'atrocité de quelques grands crimes dont on fait tant de bruit ! Je considère les hommes non civilisés comme une multitude de res* sorts épars et isolés. Sans doute, s'il arrivait à quelques-uns de ces ressorts de se choquer, l'un ou l'autre, ou tous les deux, se briseraient. Pour obvier à cet inconvénient, un individu d'une sagesse profonde et d'un génie sublime rassembla ces ressorts et en composa une machine, et dans cette machine appelée société, tous les ressorts furent rendus agissants, réagissants les uns contre les autres, sans cesse fatigués ; et il s'en rompit plus dans un jour, sous rétat de législation,

qu'il ne s'en rompait en un an sous l'anarchie de nature. Mais quel fracas! quel ravage! quelle énorme destruction des petits ressorts, lorsque deux, trois, quatre de ces énormes machines vinrent à se heurter avec violence !

A. — Ainsi vous préféreriez Tétat de nature brute et sauvage?

J5. — Ma foi, je n'oserais prononcer; mais je sais qu'on a vu plusieurs fois Fhomme des villes se dépouiller et rentrer dans la

forêt, et qu'on n'a jamais vu l'homme de la forêt se vêtir et s'établir dans la ville.

A. — Il m'est venu souvent dans la pensée que la somme des biens et des maux était variable

Î)Our chaque individu ; mais que le bonheur ou e malheur d'une espèce animale quelconque avait sa limite qu'elle ne pouvait franchir, et que peut-être nos efforts nous rendaient en dernier résultat autant d'inconvénient que d'avantage \ en sorte que nous nous étions bien tourmentés pour accroître les deux membres d'une équation, entre lesquels il subsistait une éternelle et nécessaire égalité. Cependant je ne doute pas aue la vie moyenne de l'homme civilisé ne soit pms longue que la vie moyenne de l'homme sauvage.

-B. — Et si la durée d'une machine n'est pas une juste mesure de son plus ou moins de fatigue, qu'en concluez- vous ?

A,^ — Je vois qu'à tout prendre, vous inclineriez à croire les hommes d'autant plus méchants et plus malheureux qu'ils sont plus civilisés ?

-fe. — Je ne parcourrai point toutes les contrées de l'univers; mais je vous avertis seulement que vous ne trouverez la condition de l'homme heureuse que dans Taïti, et supportable que dans un recoin de l'Europe. Là, des maîtres ombrageux et jaloux de leur sécurité se sont occupés a le tenir dans ce que vous appelez l'abrutissement. . ^, ."-/t

i4. — A Venise, peut-être?

B. — Pourquoi non ? Vous ne nierez pas, du moins, qu'il n y a nulle part moins de lumières acquises, moins de morale artificielle, et moins de vices et de vertus chimériques.

A, — Je ne m'attendais pas à Féloge de ce gouvernement.

B. — Aussi ne le ûiis-je pas. Je vous indique une espèce de dédommagement de la servitude, que tous les voyageurs ont senti et préconisé.

A. — Pauvre dédommagement !

B. — Peut-être. Les Grecs proscrivirent celui qui avait ajouté une corde à la lyre de Mercure.

A. — Et cette défense est une satire sanglante de leurs premiers législateurs. Cest la première corde qu il fallait couper.

B. — Vous m'avez compris. Partout où il y a une lyre, il y a des cordes. Tant que les appétits naturels seront sophistiqués, comptez sur des femmes méchantes.

A. — Comme la Reymer.

B. — Sur des hommes atroces.

A. — Comme Gardeil.

B. — Et sur des infortunés à propos de rien.

A. — Comme Tanié, mademoiselle de La

Chaux, le chevalier Desroches et madame de La Carlière.

Il est certain qu'on chercherait inutilement dans Taïti des exemples de la dépravation des deux premiers, et du malheur des

trois derniers. Que lerons-nous donc? reviendrons-nous à la nature ? nous soumettrons-nous aux lois ?

B. — Nous* parlerons contre les lois insensées jusqu'à ce qu'on les réforme; et, en attendant, nous nous y soumettrons. Celui (jui, de son autorité privée, enfreint une mauvaise loi, autorise tout autre à enfreindre les bonnes. H y a moins d'inconvénients à être fou avec des fous , qu'à .è'^e'sage tout seul. Disons-nous à nous-mêmes,

crions incessamment qu'on a attaché la honte, le châtiment et l'ignominie à des actions innocentes en elles-mêmes ; mais ne les commettons pas, parce que la honte, le châtiment et l'ignominie sont les plus grands de tous les maux.

Imitons le bon aumônier, moine en France, sauvage dans Taïti.

A. — Prendre le froc du pays où Ton va, et garder celui du pays où l'on est.

B, — Et surtout être honnête et sincère jusqu'au scrupule avec des êtres fragiles qui ne peuvent faire notre bonheur sans renoncer aux avantages les plus précieux de nos sociétés. Et ce brouillard épais, qu'est- il devenu?

A, — Il est tombé.

B, — Et nous serons encore libres, cette aprèsdînée, de sortir ou de rester?

A, — Cela dépendra, je crois, un peu plus des femmes que de nous.

B, — Toujours les femmes ! on ne saurait faire un pas sans les rencontrer à travers son chemin.

A, — Si nous leur lisions Tentretien de Taumônier et d'Orou ?

B, — A votre avis, qu'en diraient-elles ?

A, — Je n'en sais rien.

B, — Et qu'en penseraient- elles?

A . — Peut-être le contraire de ce qu'elles en diraient.

SNTltB

D'ALEMBERT ET DIDEROT

LE

(Écrit en 1769. — Publié en i830.)

t Je crois voas avoir dit que j tTais foit an dtalogne entre D'Alembert et moi. En le relisant, il m*a pris fantaisie d'en faire un second, et il a été fait. Les interlocuteurs sont D'Alembert qui rêve, Bordeu et l'amie de D Alembert, M"« de l'Espinass. Il est intitulé le Rêve de D'Alembert. Il n'est pas possible d*être plus profond et plus fou. J'y ai ajouté après coup cinq ou six pages capables de faire dresser les cheveux à mon amoureuse; aussi ne les verra-l-elle jamais...

t Si j'avais voulu sacrifier la richesse du fond à la noblesse du ton, Démocriîe, Hippocrate et Leucipi>e auraient été mes per-

sonnages ; mais la vraisemblance m'aurait renfermé dans les Domes étroites de la philosophie ancienne, et j'y aurais trop

Serdu. Cela est de la plus haute extravagance, et tout à la fois e la philosophie la pins profonde. Il y a quelque adresse à avoir mis mes idées dans la bouche d'un homme qui rêve : II faut souvent donner à la sagesse l'air de la folie, afin de lui procurer ses entrées ; j'aime mieux qu'on dise : « Mais cela n'est pas aussi insensé qu'on croirait bieu, » que de dire : c Ecoutezmoi, voici des choses très-sages. » (Diderot, lettres à M"« Yolande du 3 et du II sept. 1709.)

La liberté de certaines expressions et la complaisance avec laquelle Diderot s'arrête à clés sujets qui nous répugnent justement (Platon, pourtant, ne les dédaignait pas), expliquent assM et pourquoi l'auteur n'a point fait imprimer son œuvre, et pourquoi M"« de l'Etpinasse ei D'Alembert en ont impérieusement exigé la supp^e^sion.

c Le plaisir de tt rendre compte à soi-même de ses opinions avait produit cçs dialogues; 1 indiscrétion de quelques p^ersonues les tira de l'obscurité: 1 amour alarmé en désira le sacrifice; l'amitié tyrannique l'exigea; l'amitié trop facile y consentit; ils furent lacérés. »

Avec quel regret 1 C'étaient, avec un certain Mémoire de ynathématiques, a les seuls d'entre mes ouvrages dans lesquels je me complaisais. » Ainsi parle Diderot dans la lettre d'envoi qui accompagne ses Eléments de physiologie (publics pour la première fois par Assézatj. Il semble même avoir essa)ré de les refaire, d'en rapprocher les morceaux. Cette variante, si jamais elle a existi, a

pén ; peut-ôtre est-ce elle que Meister et Naigeon désignèrent parfois sous le titre d'Entretiens sur l'origine des êtres, etc.

Par bonheur une copie, sans doute ignorée de Diderot lui-même, nous a conservé l'original, un des plus étincelants chefs-d'œuvre de notre littérature. Le texte en a été publié en i830, dans les quatre volumes édités chez Paulin.

La lecture de VEntretien et du Rêve « est proprement un charme. » On ne sait ce qu'on y doit le plus admirer : la grice, l'art, l'vloquence, ou les intuitions profondes du génie,

Les partisans du monisme ^chrchti ont dins les première; pages les germes de leur doctrine. Mais les esprits émancipés de toute métaphysique s'attacheront de préférence aux ventés ^oi servent de base à la biologie et à la physiologie modernes.

D^ALEMBERT ET DIDEROT

D*ALEMBERT. — J'avouc qu'un Être qui existe Quelque part et qui ne correspond à aucun point ae l'espace; un Etre qui est inétendu et qui occupe de rétendue ; qui est tout entier sous chaque partie de cette étendue ; qui diffère essentiellement de la matière et qui lui est uni ; qui la suit et qui la meut sans se mouvoir ; qui agit sur elle et qui en subit toutes les vicissitudes ; un Etre dont je n'ai pas la moindre idée; un Etre d'une nature aussi contradictoire est difficile à admettre. Mais d'autres obscurités attendent celui qui le rejette ; car enfin cette sensibilité que vous lui substituez, si c'est une qualité générale et essentielle de la matière, il faut que la pierre sente.

DIDEROT. — Pourquoi non ?

d'alembert. — Cela est dur à croire.

DIDEROT. — - Oui, pour celui qui la coupe, la taille, la broie et qui ne l'entend pas crier.

d'alembert. — Je voudrais bien que vous me dissiez quelle différence vous mettez entre l'homme et la statue, entre le marbre et la chair.

DIDEROT. — Assez peu. On fait du marbre avec de la chair, et de la chair avec du marbre.

d'alembert. — Mais l'un n'est pas l'autre.

DIDEROT. — Comme ce que vous appelez la force vive n*est pas la force morte.

d'alembert. — Je ne vous entends pas.

DIDEROT. — Je m'explique. Le transport d'un corps d'un lieu dans un autre n'est pas le mouvement, ce n'en est que Tefifet. Le mouvement est également et dans le corps transféré et dans le corps immobile.

d'alembert* — Cette façon de voir est nouvelle.

DIDEROT. — Elle n'en est pas moins vraie. Otez l'obstacle qui s'oppose au transport local du corps immobile, et il sera transféré. Supprimez par une raréfaction subite l'air qui environne cet énorme tronc de chêne, et l'eau qu'il contient, entrant tout à coup en expansion, le dispersera en cent mille éclats. J'en dis autant de votre propre corps.

d'alembert. — Soit. Mais quel rapport y a-t-il entre le mouvement et la sensibilité? Serait-ce

Î)ar hasard que vous reconnaîtriez une sensibiité active et une sensibilité inerte, comme il y a une force vive et une force morte? Une force vive qui se manifeste par la translation, une force morte qui se manifeste par la pression ; une sensibilité active qui se caractérise par certaines actions remarquables dans l'animal et peut-être dans la plante ; et une sensibilité inerte dont on serait assuré par le passage à l'état de sensibilité active.

DIDEROT. — A merveille. Vous l'avez dit.

d'alembert. — Ainsi la statue n'a qu'une sensibilité inerte; et l'homme, l'animal, la plante même peut-être, sont doués d'une sensibilité active.

DIDEROT. — Il y a sans doute cette diflBérence entre le bloc de marbre et le tissu de chair; mais vous concevez bien que ce n'est pas la seule.

d'alembert. — Assurément. Quelque ressemblance qu'il y ait entre la forme extérieure de

l'homme et de la statue, il n'y a point de rapport entre leur organisation intérieure. Le ciseau du plus habile statuaire ne fait pas même un épiderme. Mais il y a un procédé fort simple pour faire passer une force morte à Tétat de force vive; c'est une expérience qui se répète sous nos yeux cent fois par jour ; au lieu que je ne vois pas trop comment on fait passer un corps de l'état de sensibilité inerte à l'état de sensibilité active.

DIDEROT. — C'est que vous ne voulez pas le voir. C'est un phénomène aussi commun.

d'alembert. — Et ce phénomène aussi commun, quel est-il, s'il vous plaît?

DIDEROT. — Je vais vous le dire, puisque vous voulez en avoir la honte. Cela se fait toutes les fois que vous mangez.

d'alembert. — Toutes les fois que je mange !

DIDEROT. — Oui ; car en mangeant, que faitesvous? Vous levez les obstacles qui s'opposaient à la sensibilité active de l'aliment. Vous l'assimilez avec vous-même ; vous en faites de la chair; vous l'animalisez ; vous le rendez sensible ; et ce que vous exécutez sur un aliment, je Texécuterai quand il me plaira sur le marbre.

d'alembert. — Et comment cela?

DIDEROT. — Comment? je le rendrai comestible.

d'alembert. — Rendre le marbre comestible, cela ne me paraît pas facile.

DIDEROT. — C'est mon affaire que de vous en indiquer le procédé. Je prends la statue que vous voyez, je la mets dans un mortier, et à grands coups de pilon...

D ALEMBERT. — Doucemeut, s'il vous plaît : c'est le chef-d'œuvre de Falconet. Encore si c'était un morceau d'Huez ou d'un autre...

DIDEROT. — Cela ne fait rien à Falconet : la statue est payée, et Falconet fait peu de cas de

la considération présente, aucun de la considération à venir.

d'alembert. — Allons, pulvérisez donc.

DIDEROT. — Lorsque le dIoc de marbre est réduit en poudre impalpable, je mêle cette poudre à l'humus ou terre végétale ; je les pétris bien ensemble; j'arrose le mélange, je le laisse putréfier un an, deux ans, un siècle, le temps ne me fait rien. Lorsque le tout s'est transformé en une matière à peu près homogène, en humus, savez- vous ce que je fais?

d'alembert. — Je suis sûr que vous ne mangez pas de rhumus.

DIDEROT. — Non, mais il y a un moyen d'union, d'appropriation, entre l'humus et moi, un latus, comme vous dirait le chimiste.

d'alembert. — Et ce latus^ c'est la plante.

DIDEROT. — Fort bien. J'y sème des pois, des fèves, des choux, d'autres plantes légumineuses. Les plantes se nourrissent de la terre, et je me nourris des plantes.

d'alembert. — Vrai ou faux, j'aime ce passage du marbre à l'humus, de l'humus au règne végétal, et du règne végétal au règne animal, à la chair.

DIDEROT. — Je fais donc de la chair ou de l'âme, comme dit ma fille, une matière activement sensible ; et si je ne résous pas le problème que vous m'avez proposé, du moins j'en approche beaucoup; car vous m'avouerez qu'il y a bien plus loin d'un morceau de marbre à un être qui sent, que d'un être qui sent à un être qui pense.

d'alembert. — J'en conviens. Avec tout cela l'être sensible n'est pas encore l'être pensant.

DIDEROT. — Avant que de faire un pas en avant, permettez-moi de vous faire l'histoire d'un des plus grands géomètres de l'Europe. Qu'était-ce d'abord que cet être merveilleux ? Rien.

d'alembert. — Comment rien ! On ne fait rien de rien.

ENTRE DALEMBERT ET DIDEROT. I

DIDEROT. — Vous prcncz les mots trop à la lettre. Je veux dire qu'avant que sa mère, la belle et scélérate chanoinesse Tencin, eût atteint Tâge de puberté, avant que le militaire La Touche fût adolescent, les molécules qui devaient former les premiers rudiments de mon géomètre étaient éparses dans les jeunes et frêles machines de l'un et de Tautre, se filtrèrent avec la lymphe, circulèrent avec le sang, jusqu'à ce qu'enfin elles se rendissent dans les réservoirs destinés à leur coalition, les testicules de son père et de sa mère. Voilà ce germe rare formé ; le voilà, comme c'est ropinion commune, amené par les trompes de Fallope dans la matrice; le voilà attaché à la matrice par un long pédicule; le voilà, s'accroissant successivement et s'avançant à Tétat de fœtus; voilà le moment de sa sortie de l'obscure prison arrivé; le voilà né, exposé sur les degrés de Saint-Jean-le-Rond qui lui donna son nom ; tiré des Enfants-Trouvés; attaché à la mamelle de la bonne vitrière, madame Rousseau ; allaité, devenu grand de corps et d'esprit, littérateur, mécanicien, géomètre. Comment cela s'est-il fait? En mangeant et par d'autres opérations purement mécaniques. Voici en quatre mots la formule générale : Mangez, digé-

rez, distillez in vasi licito^ et fiât homo secundum artem. Et celui qui exposerait à l'Académie le progrès de la formation d'un homme ou d'un animal, n'emploierait que des agents matériels dont les effets successifs seraient un être inerte, un être sentant, un être pensant, un être résolvant le problème de la précession des équinoxes, un être sublime, un être merveilleux, un être vieillissant, dépérissant, mourant, dissous et rendu à la terre végétale.

d'alembert. — Vous ne croyez donc pas aux germes préexistants.^

DIDEROT. — Non,

d'alembert. — Ah ! que vous me faites plaisir !

DIDEROT. — Cela est contre Texpérience et la raison : contre l'expérience qui chercherait inutilement ces germes dans Tœuf et dans la plupart des animaux avant un certain âge ; contre la raison qui nous apprend que la divisibilité de la matière a un terme dans la nature, quoiqu'elle n'en ait aucun dans l'entendement, et qui répugne à concevoir un éléphant tout formé dans un atome et dans cet atome un autre éléphant tout formé, et ainsi de suite à l'infini.

d'alembert. — ^ Mais sans ces germes préexistants, la génération première des animaux ne se conçoit pas.

DIDEROT. — Si la question de la priorité de l'œuf sur la poule ou de la poule sur l'œuf vous embarrasse, c'est cjue vous supposez que les animaux ont été originairement ce qu'ils sont à présent. Quelle folie ! On ne sait non plus ce qu'ils ont été qu'on ne sait ce qu'ils deviendront. Le vermisseau imperceptible qui s'agite

dans la fange, s'achemine peut-être a l'état de grand animal; l'animal énorme, qui nous épouvante par sa grandeur, s'achemine peut-être à l'état de vermisseau, est peut-être une production particulière momentanée de cette planète,

d'alembert. — Comment avez-yous dit cela?

DIDEROT. — Je vous disais... Mais cela va nous écarter de notre première discussion.

d'alembert. — Qu'est-ce que cela fait? Nous y reviendrons ou nous n'y reviendrons pas.

DIDEROT. — Me permettriez-vous d'anticiper de quelques milliers d'années sur les temps ?

d'alembert. — Pourquoi non ? Le temps n'est rien pour la nature.

DIDEROT. — Vous conscutez donc que j'éteigne notre soleil ?

d'alembert. — D'autant plus volontiers que ce ne sera pas le premier qui se soit éteint.

ENTRE DALEMBERT ET DIDEROT. I

DIDEROT. — Le soleil éteint, c^u'en arriverat-il? Les plantes périront, les animaux périront, et voilà la terre solitaire et muette. Rallumez cet astre, et à Ti stant vous rétablissez la cause nécessaire d'une infinité de générations nouvelles entre lesquelles je n'oserais assurer qu'à la suite des siècles nos plantes , nos animaux d'aujourd'hui se reproduiront ou ne se reproduiront pas.

d'alembert. — Et pourquoi les mêmes éléments épars, venant à se réunir, ne rendraient-ils pas les mêmes résultats ?

DIDEROT. — C'est que tout se tient dans la nature, et que celui qui suppose un nouveau phénomène ou ramène un mstant passé, recrée un nouveau monde.

d'alembert. — C'est ce qu'un penseur profond ne saurait nier. Mais pour en revenir à l'homme,

{misque l'ordre général a voulu qu'il fût, rappeez-vous que c'est au passage de l'être sentant à l'être pensant que vous m'avez laissé.

DIDEROT. — Je m'en souviens.

d'alembert. — Franchement vous m'obligeriez beaucoup de me tirer de là. Je suis un peu pressé de penser.

DIDEROT. — Quand je n'en viendrais pas à bout, qu'en résulterait- il contre un enchaînement de faits incontestable ?

d'alembert. — Rien, sinon que nous serions arrêtés là tout court.

DmEROT. — Et pour aller plus loin, nous serait-il permis d'inventer un agent contradictoire dans ses attributs, un mot vide de sens, inintelligible?

d'alembert. — Non.

DIDEROT. — Pourriez-vous me dire ce que c'est que l'existence d'un être sentant, par rapport à lui-même ?

d'alembert. — C'est la conscience d'avoir été

lui, depuis le premier instant de sa réflexion jusqu'au moment présent.

DIDEROT. — Et sur quoi cette conscience estelle fondée?

/ d'alembert. — Sur la mémoire de ses actions.

DIDEROT. — Et sans cette mémoire?

d'alembert. — ;- Saus cette mémoire il n'aurait point de lui, puisque, ne sentant son existence que dans le moment de l'impression, il n'aurait aucune histoire de sa vie. Sa vie serait une suite interrompue de sensations que rien ne lierait.

DIDEROT. — Fort bien. Et qu'est-ce que la mémoire? d'où naît-elle?

d'alembert. — D'une certaine organisation qui s'accroît, s'affaiblit et se perd quelquefois entièrement.

DmEROT. — Si donc un être qui sent et qui a cette organisation propre à la mémoire, lie les impressions qu'il reçoit, forme par cette liaison une histoire qui est celle de sa vie, et acquiert la connaissance de lui, il nie, il affirme, il conclut, il pense.

d'alembert. — Cela me paraît; il ne me reste plus qu'une difficulté.

DIDEROT. — Vous VOUS trompez ; il vous en reste bien davantage.

d'alembert. — Mais une principale; c'est qu'il me semole que nous ne pouvons penser qu'à une seule chose à la fois, et que pour former, je ne dis pas ces énormes chaînes de raisonnements

qui embrassent dans leur circuit des milliers d'idées, mais une simple proposition, on dirait qu'il faut avoir au moins deux choses présentes, 1 objet qui semble rester sous l'œil de l'entendement, tandis qu'il s'occupe de la qualité qu'il en affirmera ou niera.

DIDEROT. — Je le pense; ce qui m'a fait quelquefois comparer les fibres de nos organes à des cordes vibrantes sensibles. I^ corde vibrante

sensible oscille, résonne longtemps encore après qu'on Ta pincée. C'est cette oscillation, cette espèce de resonnance nécessaire qui tient l'objet présent, tandis que l'entendement s'occupe de la qualité qui lui convient. Mais les cordes viorantes ont encore une autre propriété, c'est d'en faire frémir d'autres ; et c'est ainsi qu'une première idée en rappelle une seconde, ces deux -là une troisième, toutes les trois une quatrième, et ainsi de suite, sans qu'on puisse fixer la limite des idées réveillées, enchaînées, du philosophe qui médite ou qui s'écoute dans le silence et l'obscurité. Cet mstrument a des sauts étonnants, et une idée réveillée va faire quelquefois frémir une harmonique qui en est à un mtervalle incompréhensible. Si le phénomène s'observe entre des cordes sonores, mertes et séparées, comment n'aurait-il pas lieu entre des points vivants et liés, entre des fibres continues et sensibles?

D ALEMBERT. — Si Cela n'est pas vrai, cela est au moins très-ingénieux. Mais on serait tenté de croire que vous tombez imperceptiblement dans l'inconyéiiient que vous vouliez éviter.

DIDEROT. — Quel ?

d' ALEMBERT. — Vous en voulez à la distinction des deux substances.

DroEROT. — Je ne m'en cache pas.

d' ALEMBERT. — Et si VOUS y regardez de près, vous faites de l'entendement du philosophe un être distinct de l'instrument, une espèce de musicien qui prête l'oreille aux cordes vibrantes, et qui prononce sur leur consonance ou leur dissonance.

DmEROT. — Il se peut que j'aie donné lieu à cette objection, que peut-être vous ne m'eussiez pas faite si vous eussiez considéré la différence de l'instrument philosophe et de l'instrument clavecin. L'instrument philosophe est sensible; il est en même temps le musicien et l'instrument.

Comme sensible, il a la conscience momentanée du son qu'il rend; comme animal, il en a la mémoire. Cette faculté organique, en liant les sons en lui-même, y produit et conserve la mélodie. Supposez au clavecin de la sensibilité et de la mémoire, et dites-moi s'il ne se répétera pas de lui-même les airs que vous aurez exécutés sur ses touches. Nous sommes des instruments doués de sensibilité et de mémoire. Nos sens sont autant de touches qui sont pincées par la nature qui nous environne, et qui se pincent souvent elles-mêmes : et voici, à mon jugement, tout ce qui se passe dans un clavecin organisé comme vous et moi. II y a une impression qui a sa cause au dedans ou au dehors de l'instrument, une sensation gui naît de cette impression, une sensation qui dure; car il est impossible d'imaginer qu'elle se fasse et qu'elle s'éteigne dans un instant indivisible ; une autre impression qui lui succède, et qui a pareillement sa cause au dedans et

au dehors de l'animal ; une seconde sensation et des voix qui les désignent par des sons naturels ou conventionnels.

d'alembert. — J'entends. Ainsi donc, si ce clavecin sensible et animé était encore doué de la faculté de se nourrir et de se reproduire, il vivrait et engendrerait de lui-même, ou avec sa femelle, de petits clavecins vivants et résonnants. MDEROT. — Sans doute. A votre avis, qu'estce autre chose qu'un pinson, un rossignol, un musicien, un homme? Et quelle autre différence trouvez-vous entre le serin et la serinette? Voyezvous cet œuf? c'est avec cela qu'on renverse toutes les écoles de théologie et tous les temples de la terre. Qu'est-ce que cet œuf? une masse insensible avant que le germe y soit introduit ; et après que le germe y est introduit, qu'estce encore r une masse insensible, car ce germe n'est lui-même qu'un fluide inerte et grossier.

Comment cette masse passera-t-elle à une autre organisation, à la sensibilité, à la vie? par la chaleur. Qui produira la chaleur? le mouvement.

Quels seront les effets successifs du mouvement? Au lieu de me répondre, asseyez-vous, et suivons-les de l'œil de moment en moment. D'abord c'est un point qui oscille, un filet qui s'étend et qui se colore ; de la chair qui se forme ; un bec, des bouts d'ailes, des yeux, des pattes qui paraissent ; une matière jaunâtre qui se dévide et produit des intestins; c'est un animal. Cet animal se meut, s'agite, crie ; j'entends ses cris à travers la coque ; il se couvre de duvet ; il voit. La pesanteur de sa tête, qui oscille, porte, sans cesse son bec contre la paroi intérieure de sa prison ; la voilà brisée ; il en sort, il marche, il vole, il s'irrite, il fuit, il ap-

proche, il se plaint, il soufifrej il aime, il désire, il jouit ; il a toutes vos affections ; toutes vos actions, il les fait. Frétendrez-vous, avec Descartes, que c'est une pure machine imitative? Mais les petits enfants se moqueront de vous, et les philosophes vous répliqueront que si c'est là une macnine, vous en êtes une autre. Si vous avouez qu'entre l'animal et vous il n'y a de différence que dans l'organisation, vous montrerez du sens et de la raison, vous serez de bonne foi ; mais on en conclura contre vous qu'avec une matière inerte, disposée d'une certaine manière, imprégnée d'une autre matière inerte, de la chaleur et du mouvement on obtient de la sensibilité, de la vie, de la mémoire, de la conscience, des passions, de la pensée. Il ne vous reste qu'un de ces deux partis à prendre ; c'est d'imaginer dans la masse inerte de l'œuf un élément caché qui en attendait le développement pour manifester sa présence, ou de supposer que cet élément imperceptible s'y est insinué à travers la coque dans un instant déterminé du développement. Mais qu'est-ce que cet élément ? Occupait-

il de Tespace ou n'en occupait-il point? Comment est-il venu, ou s'est-il échappé, sans se mouvoir? Où était-il r Que faisait-il la ou ailleurs? A-t-il été créé à l'instant du besoin? Existait-il? Attendait-il un domicile? Homogène, il était matériel; hétérogène, on ne conçoit ni son inertie avant le développement, ni son énergie dans ranimai développé. Ecoutez-vous, et vous aurez pitié de vous-même ; vous sentirez que, pour ne pas admettre une supposition simple qui explique tout, la sensibilité, propriété générale de la matière, ou produit de l'organisation, vous renoncez au sens commun, et vous précipitez dans un abîme de mystères, de contradictions et d'absurdités.

d'alembert. — Une supposition! Cela vous

{>laît à dire. Mais si c'était une qualité essentielement incompatible avec la matière ?

DIDEROT. — Et d'où savez-vous que la sensibilité est essentiellement incompatible avec la matière, vous qui ne connaissez l'essence de quoi que ce soit, ni de la matière, ni de la sensibilité? Entendez-vous mieux la nature du mouvement, son existence dans un corps, et sa communication d'un corps à un autre ?

d'alembert. — Sans concevoir la nature de la sensibilité, ni celle de la matière, je vois aue la sensibilité est une qualité simple, une, inaivisible et incompatible avec un sujet ou suppôt divisible.

DIDEROT. — Galimatias métaphysico-théologique. Quoi? est-ce que vous ne voyez pas que toutes les qualités, toutes les formes sensibles dont la matière est revêtue, sont essentiellement indivisibles ? Il n'y a ni plus ni moins d'impénétrabilité. Il y a la moitié d'un corps rond, mais il n'y a pas la moitié de la rondeur ; il y a plus ou moins de mouvement, mais il n'y a ni plus ni moins mouvement ; il n'y a ni la moitié, ni le

tiers, ni le quart d'une tête, d'une oreille, d'un doigt, pas plus cjue la moitié, le tiers, le quart d'une pensée. Si dans l'univers il n'y a pas une molécule qui ressemble à une autre, dans une molécule pas un point qui ressemble à un autre point, convenez que 1 atome même est doué d'une qualité, d'une forme indivisible; convenez Que la division est incompatible avec les essences des formes, puisqu'elle les détruit. Soyez physicien, et convenez de la production d'un effet lorsque vous le voyez procluit, Quoique vous ne puissiez expliquer la liaison de la cause à l'effet. Soyez lo-

gicien, et ne substituez pas à une cause qui est et qui explique tout, une autre cause qui ne se conçoit pas, dont la liaison avec l'effet se conçoit encore moins, qui engendre une multitude infinie de difficultés, et qui n'en résout aucune.

d'alembert. — Mais si je me dépars de cette cause ?

DmEROT. — Il n'y a plus qu'une substance dans l'univers, dans l'homme, dans l'animal. La serinette est de bois, l'homme est de chair. Le serin est de chair, le musicien est d'une chair diversement organisée; mais l'un et l'autre ont une même origine, une même formation, les mêmes fonctions et la même fin.

d'alembert. — Et comment s'établit la convention des sons entre vos deux clavecins ?

DmEROT. — Un animal étant un instrument sensible parfaitement semblable à un autre, doué de la même conformation, monté des mêmes cordes, pincé de la même manière par la joie, par la douleur, par la faim, par la soif, par la colique, par l'admiration, par l'effroi, il est impossible ^u'au pôle et sous la ligne il rende des sons différents. Aussi trouvez-vous les interjections à peu près les mêmes dans toutes les langues mortes et vivantes. Il faut tirer du besoin

et de la proximité rorigtne des sons conventionnels. L'instrument sensible ou l'animal a éprouvé -^u'en rendant tel son il s'ensuivait tel effet hors e lui, que d'autres instruments sensibles pareils à lui ou d'autres animaux semblables s'ap- Erochaient, s'éloignaient, demandaient, ofiEraient, lessaient, caressaient, et ces effets se sont liés dans sa mémoire et dans celle des autres à

la formation de ces sons ; et remarquez qu'il n'y a dans le commerce des hommes que des bruits et des actions. Et pour donner à mon système toute sa force, remarquez encore qu'il est sujet h la même difficulté insurmontable que Berkeley a proposée contre l'existence des corps. Il y a un moment de délire où le clavecin sensible a pensé qu'il était le seul clavecin qu'il y eût au monde, et que toute l'harmonie de l'univers se passait en lui.

d'alembert. — Il y a bien des choses à dire là-dessus.

DIDEROT. — Cela est vrai.

d'alembert. — Par exemple, on ne conçoit pas trop, d'après votre système, comment nous formons des syllogismes, ni comment nous tirons des conséquences.

DIDEROT. — C'est que nous n'en tirons point : elles sont toutes tirées par la nature. Nous ne faisons qu'énoncer des phénomènes conjoints, dont la liaison est ou nécessaire ou contingente, phénomènes qui nous sont connus par l'expérience : nécessaires en mathématiques, en physique et autres sciences rigoureuses ; contingents en morale, en politique et autres sciences conjecturales.

d'alembert. — Est-ce que la liaison des phénomènes est moins nécessaire dans un cas que dans un autre ^

DIDEROT. — Non ; mais la cause subit trop de vicissitudes particulières qui nous échappent,

pour que nous puissions compter infailliblement sur Teffet qui s^ensuivra. La certitude oue nous avons qu'un homme violent

s'irritera d'une injure, n est pas la même que celle qu'un corps qui en frappe un plus petit le mettra en mouvement.

d'alembert. — Et l'analogie?

DmEROT. — L'analogie, dans les cas les plus composés, n'est qu'une règle de trois qui s'exécute dans l'instrument sensible. Si tel phénomène connu en nature est suivi de tel autre phénomène connu en nature, quel sera le quatrième phénomène conséquent à un troisième, ou donné par la nature, ou imaginé à l'imitation de la nature ? Si la lance d'un guerrier ordinaire a dix pieds de long, quelle sera la lance d'Ajax? Si je puis lancer une pierre de quatre livres, Diomède doit remuer un quartier de rocher. Les enjambées des dieux et les bonds de leurs chevaux seront dans le rapport imaginé des dieux à l'homme. C'est une quatrième corde harmonique et proportionnelle à trois autres dont l'animal attend la résonnance qui se fait toujours en lui-même, mais qui ne se fait pas toujours en nature. Peu importe au poète, il n'en est pas moins vrai. C'est autre chose pour le philosophe; il faut qu'il interroge ensuite la nature qui, lui donnant souvent un phénomène tout à fait difiPérent de celui qu'il avait présumé, alors il s'aperçoit que l'analogie l'a séduit.

d'alem^ert. — Adieu, mon ami, bonsoir et bonne nuit.

DIDEROT. — Vous plaisautez; mais vous rêverez sur votre oreiller à cet entretien, et s'il n'y prend pas de la consistance, tant pis pour vous, car vous serez forcé d'embrasser des hypothèses bien autrement ridicules.

d'alembert. — Vous vous trompez; sceptique }e me serai couché, sceptique je me lèverai.

DIDEROT. — Sceptique ! Est-ce qu'on est sceptique?

d'alembert. — En voici bien d'une autre?

N*allez-vous pas me soutenir que je ne suis pas sceptique? Et qui le sait mieux que moi?

DIDEROT. — Attendez un moment.

d'alembert. y- Dépêchez- vous , car je suis pressé de dormir.

DIDEROT. — Je serai court. Croyez-vous qu'il y ait une seule question discutée sur laquelle un nomme reste avec une égale et rigoureuse mesure de raison pour et contre?

d'alembert. — Non, ce serait Tâne de Buridan.

DIDEROT. — En ce cas, il n'y a donc point de sceptique, puisqu'à l'exception des questions de mathématiques, qui ne comportent pas la moindre incertitude, il y a du pour et du contre dans toutes les autres. La balance n'est donc jamais égale, et il est impossible qu'elle ne pencne pas du côté où nous croyons le plus de vraisemblance.

d'alembert. — Mais je vois le matin la vraisemblance à ma droite, et l'après-midi elle est à ma gauche.

DIDEROT. — C'est-à-dire, que vous êtes dogmatique pour, le matin, et dogmatique contre, l'après-midi.

d'alembert. — Et le soir, q^uand je me rappelle cette circonstance si rapide de mes jugements, je ne crois rien, ni du matin, ni de l'après-midi.

DIDEROT. - C'est-à-dire que vous ne vous rappelez plus la prépondérance des deux opinions entre lesquelles vous avez oscillé; que cette prépondérance vous paraît trop légère pour asseoir un sentiment fixe, et que vous prenez le parti de ne plus vous occuper de sujets aussi problématiques, d'en abandonner la discussion aux autres, et de n'en pas disputer davantage.

ENTRE d'ALEMBERT ET DIDEROT. 189

d'alembert. — Cela se peut.

DIDEROT. — Mais si quelqu'un vous tirait à l'écart, et, vous'-questionnant d'amitié, vous demandait, en conscience, des deux partis quel est celui où vous trouvez le moins de difficultés, de bonne foi, seriez-vous embarrassé de répondre, et réaliseriez-vous l'âne de Buridan?

d'alembert. — Je crois que non.

DIDEROT. — Tenez, mon ami, si vous y pensez bien, vous trouverez qu'en tout, notre véritable sentiment n'est pas celui dans lequel nous n'a- : vons jamais vacillé, mais celui auquel nous sommes le plus habituellement revenus.

d'alembert. — Je crois cjue vous avez raison.

DIDEROT.— Et moi aussi. Bonsoir, mon ami, et mémento quia pulvis es, et in pulverem reverteris.

d'alembert — Cela est triste.

DIDEROT. — Et nécessaire. Accordez à l'homme, je ne dis pas l'immortalité, mais seulement le double de sa durée, et vous verrez ce qui en arrivera.

d'alembert. — Et que voulez-vous qu'il en arrive? Mais qu'est-ce que cela me fait? Qu'il en arrive ce qui pourra. Je veux dormir, bonsoir.

LE MÉDECIN BORDEU

BORDEU. — Eh bien! qu'est-ce qu'il y a de nouveau? Est-ce qu'il est malade?

MADEMOISELLE DE L*ESP1NASSE. — Jc IC CrainS ;

il a eu la nuit la plus agitée.

BORDEU. — Est-il éveillé?

MADEMOISELLE DE l'eSPINASSE. — PaS enCOFC.

BORDEU, après s'ôtre approché du lit de D'Alembert et lui avoir tâté le pouls et la peau. — Ce ne sera rien.

MADEMOISELLE DE l'eSPINASSE. — VoUS CrOyCZ ?

BORDEU. — J'en réponds. Le pouls est bon...

un peu faible... la peau moite... la respiration facile.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — N'y a-t-il rien à lui faire ?

BORDEU. — Rien.

mademoiselle de l'espinasse. — Tant mieux, car il déteste les remèdes.

BORDEU. — Et moi aussi. Qu'a-t-il mangé à souper ?

mademoiselle de l'espinasse. — Il n'a rien voulu prendre. Je ne sais où il avait passé la soirée, mais il est revenu soucieux.

RÊVE DE d'aLEMBERT. I9I

BORDEu. — C*est un petit mouvement fébrile qui n'aura point de suite.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — En rentrant, il a pris sa robe de chambre, son bonnet de nuit, et s est jeté dans son fauteuil, où il s* est assoupi.

BORDEU. — Le sommeil est bon partout ; mais il eût été mieux dans son lit.

MADEMOISELLE DE l'eSPINASSE. — Il S*eSt fâché

contre Antoine, oui le lui disait; il a fallu le tirailler une demineure pour le faire coucher.

BORDEU. — C'est ce qui m'arrive tous les jours, quoique je me porte bien.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Quaud il a été couché, au lieu de reposer comme à son ordinaire, car il dort comme un enfant, il s'est mis à se tourner, à se retourner, à tirer ses bras, à écarter ses couvertures, et à parler haut.

' BORDEU. — Et qu'est-ce qu'il disait ? de la géométrie?

MVDEMOisELLE DE l'espinasse. — Non; cek avait tout l'air du délire. C'était, en commençant, un galimatias de cordes vibrantes et de nbres sensibles. Cela m'a paru si fou que, résolue de ne pas le quitter de la nuit et ne sachant 3ue faire, j'ai approché

une petite table du pied e son lit, et je me suis mise à écrire tout ce que j'ai pu attraper de sa rêvasserie.

BORDEU. — Bon tour de tête qui est bien de vous. Et peut-on voir cela ?

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Saus difficulté; mais je veux mourir, si vous y comprenez quelque CD ose.

BORDEU. — Peut-être.

mademoiselle de l'espinasse. — Docteur, êtesvous prêt?

BORDEU. — Oui.

MADEMOISELLE DE l'eSPINASSE. — EcOUtCZ. « Un

g oint vivant... Non, je me trompe. Rien d'aord, puis un point vivant... A ce point vivant

il s'en applique un autre, encore un autre ; et par ces applications successives il résulte un être un, car je suis bien un, je n'en saurais douter... (En disant cela, il se tâtait partout.) Mais comment cette unité s'est-elle faite? (Eh! mon ami, lui ai-je dit, qu'est-ce que cela vous fait? dormez... Il s'est tu. Après un moment de silence, il a repris comme s'il s'adressait à quelqu'un :) Tenez, philosophe, je vois bien un agrégat, un tissu de petits êtres sensibles, mais un animal !... ' un tout! un système un, lui, ayant la conscience de son unité! Je ne le vois pas, non, je ne le vois pas... » Docteur, y entendez-vous quelque chose ?

BORDEU. — A merveille.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Vous êtes bien heureux... « Ma difficulté vient peut-être d'une fausse idée. »

BORDEU. — Est-ce vous qui parlez?

mademoiselle de l'espinasse. — Non, c'est le rêveur.

Je continue... Il a ajouté, en s 'apostrophant lui-même : « Mon ami D'Àlembert, prenez-y garde, vous ne supposez que de la contiguïté où il y a continuité... Oui, il est assez malin pour me dire cela... Et la formation de cette continuité? Elle ne l'embarrassera guère... Comme une goutte de mercure se fond dans une autre goutte de mercure, une molécule sensible et vivante se fond dans une inolécule sensible et vivante... D'abord il y avait deux gouttes, après le contact il n'y en a plus qu'une... Avant l'assimilation il y avait deux molécules, après l'assimilation il n'y en a plus qu'une... La sensibilité devient commune à la masse commune...

En effet, pourquoi non?... Je distinguerai par la pensée sur la longueur de la fibre animale tant de parties qu'il me plaira, mais la fibre sera continue, une... oui, une... Le contact de deux molécules homogènes, parfaitement homogènes,

forme la continuité... et c'est le cas de Funion, de la cohésion, de la combinaison, de l'identité la plus complète qu'on puisse imaginer... Oui, philosophe, si ces molécules sont élémentaires et simples; mais si ce sont des agrégats, si ce sont des composés?... La combinaison ne s'en fera pas moins, et en conséquence l'identité, la continuité... Et puis l'action et la réaction habituelles... Il est certain que le contact de deux molécules vivantes est tout autre chose que la contiguïté de deux masses inertes... Passons,

passons; on pourrait peut-être vous chicaner; mais)e ne m'en soucie pas; je n'épilogue jamais... Cependant reprenons. Un fil d'or trèspur, je m en souviens, c'est une comparaison qu'il m'a faite ; un réseau homogène, entre les molécules duquel d'autres s'interposent et forment peut-être un autre réseau homogène, un tissu de matière sensible, un contact cjui assimile, de la sensibilité active ici, inerte la, qui se communique comme le mouvement, sans compter, comme il l'a très-bien dit, qu'il doit y avoir de la différence entre le contact de deux molécules sensibles et le contact de deux molécules qui ne le seraient pas; et cette différence, quelle peut-elle être?... une action, une réaction habituelles... et cette action et réaction avec un caractère particulier... Tout concourt donc à produire une sorte d'unité qui n'existe que dans l'animal... Ma foi, si ce n'est pas de la vérité, cela y ressemble fort... » Vous riez, docteur; est-ce que vous trouvez du sens à cela ?

BORDEU. — Beaucoup.

MADEMOISELLE DE l'eSPINASSE. — Il U'CSt donC

pas fou ?

BORDEU. — Nullement.

mademoiselle de l'espinasse. —Après ce préambule, il s'est mis à crier : a Mademoiselle de l'Espinasse! mademoiselle de l'Espinasse! — Que

voùlea-rvaus ? — AMeg-vous nu .^jKdqnTffoâ/s un essaim .d'abeiliâs sljéûhappter de ieur.niohe ? ^. Ije axondeyou la masae génécale de ia joaatièce, €3Bt la Tuche... Les i avez- vjqus vuesd-s'en aller iormer à l'extrémité de la bonuiche d'un tarbre. une longue grappe .de ^pietits aaimaux ailés, tous accrochés Xes lins aux autres par les |>attfisr?... .Get£e grappe est un être, un individu, un aninaal^ quelconque... Mais £es grappes vdevraientse.-ressemhler toutes.** Gui, 5 il n'admettait qu'.unse seule matière homogène. . . Les avez*vous vues? — Oui, je les^i vues. — Vous^les avez vues ? — Oui, :mon ami, ^ vous dis que<oui. — :Si l'une de jcesjtbeilles s'avise de pincer d'une iaçcm j^uekonque l'abeille à laquelle jelle s'est accrochée, .que ciroyez-VQus qu'il en Jirrivei* Dites donc.-— Je n'en sais rien. — J)ites toujours... Vous l'ignorez donc, mais le philosophe ne l'ignose ^las, lui* Si vous le voyar jamais, et vous ie verrez ou vous ne le verrez pas, car il me l'a promis, il -vous dira .que celLeci .pincera la suivante ; qu'il s'jexcttera dans -toute la grappe autant de sensations qu'il y a jde petits animaux; que le tout s'aeitera, se remuena, chan^na de situation et de torme ; qu'il s'élèvera du bruit, de petits cris, et que .celui qui n'aurait jamais vu une pareille grappe s'arranger, serait tenté de la prendre pour un animal a cinq ou six cents tètes età mille ou douze cents ailes... » Eh bien, docteur?

BORDEU. — Eh bien, savez^vous que ce rêve est fort beau, et. que vous avez bien fait de Ahécrire.

MADEMOISELLE DE l'eSPINASSE. '^ RêveZ-VDUS

aussi ?

BORDEU. — Si peu, que je m'engagerais presque à vous dire la suite.

MADEMOISELLE DE l'bshinasm:. — Je ivous en délie. w

BORDEU. — Vous m'en dém^z ?

RÊVE BE dVlEMBëRT. 195

-MADEMOISELLE DE L'eSPINASSE. — Oui.

BORDEU. — Efsi je rencontre?

MADEMOISELLE DE l'bSPINASSE. "Si VOUS TCn-

contrez, je vous promets... je vous prometsde vous tenir pour le plus grand fou qu'il «y ait au inonde.

BORDEU. —'Regardez sur votre papier et écoutez-moi : L'-homme qui prendrait cette "çrapïïe ponr tm animal se tromperait ; mais, mademoi- ; selle, je présume qu'il a continué de vousadre^er la parole. Voiilez-vous qu'il juge plus sainement? Voulez-Tous transformer la grappe d'abeilles en un seul et unique animal? amollissez les]>âttes par lesquelles elles se tiennent; de contiguSs qu'elles étaient, rendez-les continues. Entre ce , nouvel état de la erappe et le précédent, il y a xertainement une différence marquée; et quelle peut être cette différence, sinon qu'à présent c'est un tout, un animal un, et q^u'auparavant ce n'était qu'un assemblage d'animaux?... Tous nus organes...

MADEMOISELLE DE L*ESPINASSE. — ToUS nOS Or-

ganes !

BORDEU. — PourTcelui qui a exercé la médecine et fait quelques observations...

MADEMOISELLE DE l'eSPINASSE. — AprèS !

.BORDEU. — Après? "Ne sont cjue des animaux idistincts que la loi de continuité tient dans une sympathie, une unité, une identité générales.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — J'en SUIS Confondue; c'est cela, et presque mot pour mot.

Je puis donc assurer à présent à toute la terre qu'il n'y a aucune différence entre un médecia qui veille et un philosophe qui rêve.

BORDEU. — On s'en doutait, ^st-ce !à tout ?

mademoiselle DE l'espinasse. — Gh que non, vous n'y êtes pas. Après votre radotage ou 'le sien, il m'a dit : a Mademoiselle? — 'Mon ami i— Approchez^ous,... encore... encore... 'J'aurais

une chose à vous proposer. — Qu'est-ce ? — Tenez cette grappe, la voilà, vous la croyez bien là, là; feisons une expérience. — Quelle? - Prenez vos ciseaux; coupent-ils bien? — A ravir. — Approchez doucement, tout doucement, et séparez-moi ces abeilles, mais prenez garde de les diviser par la moitié du corps, coupez juste à l'endroit où elles se sont assimilées par les pattes. Ne craignez rien, vous les blesserez un peu, mais vous ne les tuerez pas... Fort bien, vous êtes adroite comme une fée... Voyez-vous comme elles s'envolent chacune de son côté ? Elles s'envolent une à une, deux à deux, trois à trois. Combien il y en a! Si vous m'avez bien compris... Vous m'avez bien compris ? — Fort bien. — Supposez maintenant... supposez... » Ma foi, docteur, j'entendais si peu ce que j'écrivais ; il parlait si bas, cet endroit de mon papier est si barbouillé que je ne le saurais lire.

BORDEu. — J y suppléerai, si vous voulez.

MADEMOISELLE DE L ESPINASSE. — Si VOUS pOUVeZ.

BORDEU . — Rien de plus facile. Supposez ces abeilles si petites, si petites que leur organisation échappât toujours au tranchant grossier de votre ciseau : vous pousserez la division si loin qu'il vous plaira sans en faire mourir aucune, et ce tout, formé d'abeilles imperceptibles, sera un véritable polype que vous ne détruirez qu'en l'écrasant. La différence de la grappe d'abeilles continues, et de la grappe d'abeilles continués, est précisément celle des animaux ordinaires, tels que nous, les poissons, et des vers, des serpents et des animaux polypeux; encore toute cette théorie souffre-t-elle quelques modifications... (Ici mademoiselle de l'Espinasse se lève brusquement et va tirer le cordon de la sonnette.) Doucement, doucement, mademoiselle, vous l'éveillerez, et il a besoin de repos.

MADEMOISELLE DE l'espinasse, — Je n'y pensais

paSj tant j'en suis étourdie. (Au domestique qui entre.) Qui de vous a été chez le docteur?

LE DOMESTIQUE. — C'est moi, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Y a-t-ll longtemps ?

LE domestique. — Il n*y a pas une heure que j'en suis revenu.

mademoiselle de l'espinasse. — N'y avez-vous rien porté ?

le domestique. — Rien.

mademoiselle de l'espinasse. — Point de papier?

LE domestique. — Aucuu.

mademoiselle de l'espinasse. — Voilà qui est bien, allez... Je n'en reviens pas. Tenez, docteur, j'ai soupçonné quelqu'un deux de vous avoir communiqué mon griffonnage.

BORDEU. — Je vous assurc qu'il n'en est rien.

mademoiselle de l'espinasse. — A présent que je connais votre talent, vous me serez d'un grand secours dans la société. Sa rêvasserie n'en est pas demeurée là.

BORDEU. — Tant mieux.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Vous n'y vovez donc rien de fâcheux?

BORDEU. — Pas la moindre chose.

MADEMOISELLE DE l'eSPINASSE. — Il a COUtinué...

« Eh bien, philosophe, vous concevez donc des polypes de toute espèce, même des polypes humains?... Mais la nature ne nous en offre pas. »

BORDEU. — Il n'avait pas connaissance ae ces deux filles qui se tenaient par la tête, les épaules, le dos, les fesses et les cuisses, qui ont vécu ainsi accolées jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, et qui sont mortes à quelques minutes l'une de l'autre. Ensuite il a dit?...

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Des folies qui ne s'entendent qu'aux Petites-Maisons. Il a dit : (c Cela est passé ou cela viendra. Et puis qui

sait l'état, des choses dans les autres planètes? >x

BORDEu. — Peul-etre. ne. faut-il pas aller si loin.

MABE^oiSELXE DE l!e&pinasse. — a Daus. Jupiter ou dans Saturne, des polypes humains 1 Les. mâles se résolvant en mâles, les femelles en:, femelles, cela est plaisant... (Là, il s'est mis à faire, des- éclats de rire à. m'efirayer.) L'homme se résolvant en une infinité d'hommes atomiques, qu'on renferme entre des feuilles de papier comme des œufs d'insectes, qui filent leurs coques, qui restent un certain temps en chrysalides, qui percent leurs cojques et quia s'échappent en papillons, une. société d'hommes formée, une province entière peuplée des débris d'un: seul, cela.esttout à.fait. agréable à imaginer.,. (Et puis les éclats de rire ont repris.) Si rKomme. se. résout quelque part en une infinité^d'hommes animalcules^ on yv doit, avoij moins de. répugnance à mourir ; on y répare si. facilement la: pertes d'un homme, . qu'elle y doit, causeir peu de. regrets. »

BORDEU. -;- Cette extravagante supposition, est presque l'histoire réelle, de toutesr les. espèces d'animaux subsistants et à venir; Si l'homme ne, se résout pas en une infinité d'hommes, il se résout, du moins, en une. infinité, d'animsdcules dcmt il. est impossible de prévoir les métamorphosesïet l'organisation future. et dernière. Qui saitrsi.ce n'est pas la pépinière, d'une seconde génération d^êtres> séparée, de. celle-ci par. un mtcrvolle incompréhensible, de siècles et de décvektfipKments successif^?.

MADEMOISELLE. DEi l'esp»usse. Que. marmottezvaasdà tout has^ docteur ?

BORDEU. — Rien, rien, je rêvais de mon. côté. MadeoBokelle. con tînuezide. lire.

MAJDEMOiSELLEi DE l'espinasse^ — ce Tout. bien consid^^, pourtant, j'aime mieux notrefaçon de

RÊi^ m d'at.bmbsrt. 199

repeupler, a-t*il ajouté;.. Philosophe, voua qui saverce qui se passe là où ailleursi dhes-moi, la dissolution de diiférentes parties n'y donne-t-elle pas des hommes de différents caractères? La cervelle; lé cœur, la' poitrine, les pieds, les. mains, les testicules... Oh! comme cela simplifie la morale!... Un homme néi une femme provenue... (Docteur, vous nre permettrez dr passer ceci...) Une chambre chaude, tapissée de petits cornets^ et sur chacun de ces cornets une étiiquette' : guerriers^ magistrats, philosophes, poètes, cornet de courtisans, cornet de catins^ cor-»nefde rois. »

BORDBu. — Geia est bien gai et bien: fou. Voilà ce qui s'appelle rêver, et' une vision qui me ra* msène à quelques phénomènes assez singuliers;

MABHMOiSEiXE DE l'espinasse. — Ensuite il s'est mis à^ marmotter je ne sais quoi dSe graines, de Iftmbeaox dé chair mis en macération dans ds rèau, de différentes races d'animaux successif^ quMl voyait naître et passer; Il avait imité avec gà main droite lé' tube d'un' microscope, et avec sa gauche^ je crois, l'orifice d'un vase. 11 r^fflar- <fciErdans le vase par cetube, et il disait.: a Voltaire en plaisantera tant qu'il vaudra, mais l'Anguillard a raison : j'en crois- mes yeux ; je les vois^: combien il y enr a! comme ilsvont ! comme il$* viennent"! comme^ ils frétillent !... » Le vase où il apercevait tant de générations momentanées-; li le comparait à l'univers; il voyait dans une* goutte d'eau l'histoire du monde. Cette idée lui paraissait grande: il' la trouvant tt)ut' à fait cnnrarme à la* bonne philosophie qui étudie

les grœids corps dans les petits*. Il disait : t Dans la ^utte d'eaut de Neednam', tmit s'exéoute et se passe en un clin d'œill Dans le monde, le même phénomène dure tm peu davantage; mais qu'est-ce que notre durée en comparaison de létemité'des temps? moins? que la goutte que

j*ai prise avec la pointe d'une ai^ille, en comparaison de l'espace illimité qui m'environne. Suite indéfinie d'animalcules dans l'atome qui fermente, même suite indéfinie d'animalcules dans l'autre atome qu'on appelle la Terre. Qui sait les races d'animaux qui nous ont précédés ? qui sait les races d'animaux qui succéderont aux nôtres? Tout change, tout passe, il n'y a que le tout qui reste. Le monde commence et finit sans cesse; il est à chaque instant à son commencement et à sa fin ; il n'en a jamais eu d'autre, et n'en aura jamais d'autre.

« Dans cet immense océan de matière, pas une molécule qui ressemble à une molécule, pas une molécule qui ressemble à elle-même un instant : Rerum novus nascitur ordo, voilà son inscription éternelle... » Puis il ajoutait en soupirant : a O vanité de nos pensées ! ô pauvreté de la gloire et de nos travaux! ô misère !ô petitesse de nos vues ! Il n'y a rien de solide que de boire, manger, vivre, aimer et dormir... Mademoiselle de l'Espinasse, où êtes-vous? — Me voilà. » — Alors son visage s'est coloré. J'ai, voulu lui tâter le pouls, mais je ne sais où il avait caché sa main. Il paraissait éprouver une convulsion. Sa bouche s était entr'ouverte, son haleine était pressée ; il a poussé un profond soupir, et puis un soupir plus faible et plus profond encore ; il a retourné sa tête sur son oreiller et s'est endormi. Je le regardais avec attention, et j'étais toute émue sans savoir pourquoi, le cœur me bat-

tait, et ce n'était pas de peur. Au bout de quelques moments, j'ai vu un léger sourire errer sur ses lèvres; il disait tout bas : « Dans une planète où les hommes se multiplieraient à la manière des poissons, où le frai d'un homme pressé sur le frai d'une femme. .. J'y aurais moins de regret... Il ne faut rien perdre de ce qui peut avoir son utilité. Mademoiselle^ si cela pouvait

se recueillir, être enfermé dans un flacon et envoyé de grand matin à Needham... » Docteur, et vous n'appelez pas cela de la déraison?

BORDEU. — Auprès de vous, assurément.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Auprès de moi, loin de moi, c'est tout un, et vous ne savez ce que vous dites. J'avais espéré que le reste de la nuit serait tranquille.

BORDEU. — Cela produit ordinairement cet effet.

MADEMOISELLE DE l'eSPINASSE. — PointdUtOUt:

sur les deux heures du matin, il en est revenu a sa goutte d'eau» qu'il appelait un mi... cro... BORDEU. — Un microcosme.

MADEMOISELLE DE l'eSPINASSE. — C'CSt SOn .

mot. Il admirait la sagacité des anciens philosophes. Il disait ou faisait dire à son philosophe, je ne sais lequel des deux : a Si lorsque Epicure assurait que la terre contenait les germes de tout, et que Tespèce animale était le produit de la fermentation, il avait proposé de montrer une image en petit de ce qui s^était fait en grand à l'origine des temps, que lui aurait-on répondu?... Et vous ravez sous vos yeux cette image, et elle ne vous apprend rien...

Qui sait si la lermentation et ses produits sont épuisés? Qui sait à quel instant de la succession de ces générations animales nous en sommes? Qui sait si ce bipède déformé, qui n'a que quatre pieds de hauteur, qu'on appelle encore dans le yoisinage du pôle un homme, et qui ne tarderait pas à perdre ce nom en se déformant un peu davantage, n'est pas l'image d'une espèce qui passe? Qui sait s'il n'en est pas ainsi de toutes les espèces d'animaux? Qui sait si tout ne tend pas à se réduire à un grand sédiment inerte et immobile? Qui sait quelle sera la durée de cette inertie? Qui sait quelle race nouvelle peut résulter derechef d'un amas aussi grand de points sensi-

bles et vivants? Pourquoi. pas uir seul animal ^ Qu'était r.éléphant dans soni origine? Peut>-^tre l'animal énorm» tel qu'il nous paraît, peut-êtrer un atome, car tous les^deux sont également possibles;, ils ne supposent que le mouvement et I les propriétés diverses de la matière... Uélé* phantj cette masse énorme, organisée, le produit subit de la fermentation I. Pourquoi non? Le rapportde: ce grand quadrupède à sa matrice

Î)remière est moindre que celui du vermisseau à* a mt)lécule de farine quii ^a^ produit; mais le ' vennisseau n^esr qu'un vermisseau... C'est-^ dire cjue la petitesse qui vous- dérobe souj oi^gaDnisation lui ôte sonmerveilleuR... Le prodige, c'est la vie, c'est la sensibilité t; et ceprocfîgen^n estpiusun... Lorsque j'ai vu lai matières inerte passer à l'état sens ibleî, rien' ne doit plus nifé* tonner... Quelle comparaison d'un petit nombre d'éléments^ mis^en fermentation dans^ lacrenx. de: ma main, et de ce réservoir inmiense d'élé»ments divers épar^ dans les^entrailles de.' la terra, à sa surface^ au sein des mers, dans le vague-

desr airs!... Cependant, puisque les mêmes causes subsistent, pourquoi les; effets ont- ils cessé:?. Pourquoi ne voyons-nous plus le taureau ptercer la terre de^ sa corne:, appuyer ses' pieds contre lei sol, et faire effort pour en dégager son oorps» pesant?... Laissez passer la race présente, desanimaux subsistants ;* laissez' agir le grand sédii-' ment inerte quelques^^ millions de siècles:w Peutêtre faut.-il^ pour renouveler les espèces, dix fois. plus' de temps! qu'il m'en est accordé, à leur- durée; Attender, et ne vous hâtez pas de prônons- CCT" sur" le grand travail de nature •. Vouk. avesD deux gjrands phénomènesv le- passage de- 1! états d'inertie à l'étiatrde'sraisibiiitéj.erles gpnjémtions spontanées ; qu'ils; vous suffisent : tirea^en de justes consécjuenoes^ et dans un ordre- de cftoses où il n'y a' m grand ni petit, ni.dm-afale, nii pas-

RÊTE DF b'aLEMBBRT; 203

sag«r absolus, garantissez-vous du sophisme de réphémère... » Docteur, qu'est-ce que c'est que le sophisme de l'éphémère?

BORDEu. — Cest celui d'un être passager qui croit à rimmortalité des choses*

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — La rose de Fontetielle qui disait cjue de mémoire de rose ont n'avait vu mourir un jardinier?

BORDEU. — Précisément; cela est' léger et profond.

MADBMOTSELLB DE l'eSPINASSB. — PoUrOTloi VOS

philosophes ne s'expriment-ils pas avec la grâce de celui-ci ? nous lès entendrions;

BORDEU. — Franchement, je ne sais si ce ton frivole convient aux sujets graves.

MADEMOISELLE DE l'eSMNASSE. — Qu'appelcZ^

DUS un sujet grave >

BORDEU. — Mais la sensibilité générale, la;* formation de l'être sentsmt, son unité, l'origine des animaux, leur dtirée^ ef toutes les questions doiTquelles cela tient.

MADEMoiSBLus DE li'espïnasse . — Moî^ j'iappclle cela des folies aux<juelles je^^ permets de rêver quand on dort, mais= dont un homme de boni seus-qui veille ne s'occupera jamais.

BORDEU. — Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — G'cst que les unes^ sont si claires qu'il est inutik d'en chercher là' raison, d'autres > si obscures^ qu'on n'y voit goutte, et' toutes de la plus parfaite imi'tilité.

BORDEir. — Croyer-vous, mademoisdle, qu'il soit indifférent de nier ou d'admettre une intelligence suprême ?

mademoiselle de l'espinasse». — Non.

BORDEfu. — Cioyez- vous qu'on puisse prendre parti sur rintelhgence suprême, sans' siavoir à quoi Ven tenir sur l'éternité de la matière et ses propriétés^ la distinaion des deux substances, là

nature de Thomme et la production des animaux?

MADEMOISELLE DE l'eSPINASSE. — Non.

BORDEU. — Ces questions ne sont donc pas aussi oiseuses que vous les disiez.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Mais que me fait à moi leur importance, si je ne saurais les éclaircir?

BORDEU. — Et comment le saurez- vous, si vous ne les examinez point? Mais pourrais-je vous demander celles que vous trouvez si claires que l'examen vous en paraît superflu?

mademoiselle de l'espinasse. — Celles de mon unité, de mon moi, par exemple. Pardi, il me semble qu'il ne faut pas tant verbiager pour savoir que je suis moi, gue j'ai toujours été moi, et que je ne serai jamais une autre.

BORDEU. — Sans doute le fait est clair, mais la raison du fait ne Test aucunement, surtout dans l'hypothèse de ceux qui n'admettent qu'une substance et qui expliquent la formation de l^omme ou de l'animal en général par l'apposition successive de plusieurs molécules sensibles. Chaque molécule sensible avait son moi avant l'application; mais comment l'a-t-elle perdu, et comment de toutes ces pertes en est-il résulté la conscience d'un tout ?

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Il me Semble que le contact seul suffit. Voici une expérience que j'ai faite cent fois... mais attendez... Il faut

aue j'aille voir ce qui se passe entre ces rideaux... dort... Lorsque je pose ma main sur ma cuisse, je sens bien d'abord que ma main n'est pas ma cuisse, mais quelque temps après, lorsque la chaleur est égale dans l'une et l'autre, je ne les distingue plus ;

les limites des deux parties se confondent et n'en font plus qu'une.

BORDEU. — Oui, jusqu'à ce qu'on vous pique 'une ou l'autre ; alors la distinction renaît. Il y

a donc en vous quelque chose qui n'ignore pas si c'est votre main ou votre cuisse qu'on a piquée, et ce quelque chose-là, ce n'est pas votre pied, ce n'est pas même votre main piquée :

c'est elle qui souffre, mais c'est autre chose qui le sait et qui ne souffre pas.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Mais je crois que c'est ma tête.

BORDEu. — Toute votre tête?

MADEMOISELLE DE l'eSPINASSE. — NOU, teueZ.

docteur, je vais m'expliquer par une comparaison, les comparaisons sont presque toute la raison des femmes et des poètes. Imaginez une araignée...

d'alembert. — Qui est-ce qui est là?... Est-ce vous, mademoiselle de TEspinasse?

mademoiselle de l'espinasse. — Paix, paix...

(Mademoiselle de l'Epinasse et le docteur gardent le silence pendant quelque temps, ensuite mademoiselle de TEspinasse

dit à voix basse :) Je le crois rendormi.

BORDEU. — Non, il me semble que j'entends quelque chose.

mademoiselle de l'espinasse. — Vous avez raison ; est-ce qu'il reprendrait son rêve ?

BORDEU. — Ecoutons.

d'alembert. — Pourquoi suis-je tel? c'est qu'il a fallu que je fusse tel... Ici, oui, mais ailleurs? au pôle? mais sous la ligne? mais dans Saturne?... Si une distance de quelques mille lieues change mon espèce, que ne fera point l'intervalle de quelques milliers de diamètres terrestres?... Et si tout est un flux général, comme le spectacle de l'univers me le montre partout, que ne produiront point ici et ailleurs la durée et les vicissitudes de quelques millions de siècles ? Qui sait ce qu'est l'être pensant et sentant en Saturne?... Mais v a-t-il en Saturne du sentiment et de la pensée ?... pourquoi non ?... L'être sentant et pensant en Saturne aurait-il plus de

aens qu£ je n'en .ai?... Si ceJa est, .ah!. qu'il lest malheureux .le Saturnien '.....Elus de.^ens, plus de besoins.

BORDEu. — I II a. raison; les organes, produisent les besoins, et réciproquement les. besoins produisent les organes.

MADEMOISELLE ûE l'espinasse. — .Dûcteur, délirez- VOUS aussi?

BORDEU. — Pourquoi non? J'ai vu deux.moigfions devenir à la longue deux bras.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Vous meiitez.

BORDEU. — Il est vrai; mais au défaut de deux bras qui manquaient, j'ai vu deux omoplates s'allonger, se mouvoir en pince,

et devenir, deux moignons.

mademoiselle de l'espinasse. — Quelle folie !

BORDEU. — C'est un fait. Supposez une longue suite de générations manchotes, supposez^des efforts .continus, et vous verrez Les deuKxotés de cette pincette s'étendre, s'étendre de plus en plus, ae croiser sur le dos, revenir par devant, peut-être se digiterà leurs extrémités, et. refaire des bras et des mains. La. conformation originelle s'altère ou se perfectionne par la nécessité et les fonctions habituelles. Nous marchons si peu, nous travaillons si peu et nous pensons tant, que je ne désespère pas que .l'homme ne finisse par n'être qu'une tête.

mademoiselle de l'espinasse. — Une tête! une tète! c'est bien peu de chose; j'espôrje que la .gaktnterie effrénée... Vous me faites venir des idEees bien ridicules.

tBORDEu. — .Paix.

d'alembert. — Je suis donc tel, parce qu'il a fedlu que je fusse tel. Changez le tout, vousjiie changez nécessairement; mais le tout .change sans cesse... L'homme n'est qu'un effet commun, le monstre qu'un effet rare; tous les deux également .naturels, également, nécessaires, éga-

lemeat dans rordse universel et ^énéml... Et qu'est-tce qu'il y a. d'étonnant à caela?... Tous les êtres circulent les uns dans les autces^pai^ jconsé- ' quent toutes les eapèces.». tout est.enain^ux.per pétuel... Tout animal est plus oujnoins.homnie; tomt minécal .est phis 'on moins plante ; toute pian te est plus cm moins animal. Il n'y a rien aie précis en nature... Le ruban xlu

père .Castel..« Qui, père Gastél, c'est votre ruban jet ce n'est que cela. Toute t chose est plus ou moins Aine jchose quelconque, plus ou moins terre, pli:s ou moins eau, plus ou moins air, plus ou .moins feu; plus Qu moins d'un règne ou. d'un autre... donc rien n'est de J'essence d'un «être particulier... Non, sans oloute, puiscpi'il n'y a aucune qualité. dtmt aucun être ne soit participant... .et quex'est lerapportplus ou moins grand de cette qualité qui nous la fait attribuer à un êtce exclusivement à un autre... Et vous parlez d'individus, pauvres philosophes! laissez là vos individus; répondez-moi. Y a-t-il un atome en nature rigoureusement semblable à un autre atome»?-.. Non... Ne convenez-vous pas que tout tient jen nature (et qu'il est impossible qu'il y.ait ,un Tide dans la chaîne ? Que voulez-vous aonc dire avec vos individus? 11 n'y en a point, non, il n'y en a point... Il n'y a qu'un seul .grand individu, c'est le tout. Dans ce tout, comme dans une i machine, dans un animal quelconque, il y a une partie que vous appellerez telle ou telle; mais quand vous donnerez le nom d'individu à cette partie du tout, c'est par un concept aussi faux que si, dans un oiseau, vous donniez le nom d'individu à l'aile, à une plume de l'aile... Et vous parlez d'essences, pauvres philosophes ! laissez là vos essences. Voyez la masse générale, ou si, pour l'embrasser, voïts avez Timaçination trop étroite, voyez votre première origine et votre fin dernière... O Architas, vous qui avez

mesuré le globe, qu'êtes- vous? un peu de cendre... Qu'est-ce qu'un être?... La somme d'un certain nombre de tendances... Est-ce que je puis être autre chose qu'une tendance?... non,)e vais à un terme... Et les espèces?... Les espèces ne sont que des tendances a un terme commun qui leur est propre... Et la vie?... La

vie, une suite d'actions et de réactions... Vivant, j'a^s et je réagis en masse... mort, j'agis et je réagis en molécules... Je ne meurs donc point?... Non, sans doute, je ne meurs point en ce sens, ni moi, ni quoi que ce soit... Naître, vivre et passer, c*est changer de formes... Et qu'importe une forme ou une autre ? Chaque forme a le bonheur et le malheur qui lui est propre. Depuis Téléphant jusqu'au puceron... depuis le puceron jusqu'à la molécule sensible et vivante, l'origine de tout, pas un point dans la nature entière qui ne souffre ou qui ne jouisse.

MADEMOISELLE DE L^ESPI NASSE. — Il UC dit pluS

rien.

BORDEu. — Non; il a fait une assez belle excursion. Voilà de la philosophie bien haute ; systématique dans ce moment, je crois que plus les connaissances de T homme leront des progrès, plus elle se vérifiera.

MADEMOISELLE DE l'eSPINASSE. — Et UOUS, OÙ

en étions- nous?

BORDEU. — Ma foi, je ne m'en souviens plus ; il m'a rappelé tant de phénomènes, tandis que je l'écoutais !

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Attendez, attendez,... j'en étais à mon araignée.

BORDEU. — Oui, oui.

mademoiselle de l'espinasse. — Docteur, approchez-vous. Imaginez une araignée au centre de sa toile. Ebranlez un fil, et vous verrez l'animal alerte accourir. Eh bien ! si les fils que l'insecte tire de ses intestins, et y rappelle quand il

lui plaît, Élisaient partie sensible de lui-même?... BORDEu. — Je vous euteuds. Vous imaginez en vous, quelque part, dans un recoin de votre tête, celui, par exemple, qu'on appelle les méninges, un ou plusieurs points où se rapportent toutes les sensations excitées sur la longueur des fils.

MADEMOISELLE DE l'eSPINASSE. — C*eSt Cela.

BORDEU. — Votre idée est on ne saurait plus juste ; mais ne voyez-vous pas que c'est à peu près la même qu'une certaine grappe d'abeilfes?

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Ah 1 Cela est vrai ; j'ai fait de la prose sans m'en douter.

BORDEU. — Et de la très-bonne prose, comme vous allez voir. Celui qui ne connaît l'homme que sous la forme qu'il nous présente en naissant, n'en a pas la moindre idée. Sa tête, ses pieds, ses mains, tous ses membres, tous ses viscères, tots ses organes, son nez, ses yeux, ses oreilles, son cœur, ses poumons, ses intestins, ses muscler, ses os, ses nerfis, ses membranes, ne sont, à proprement parler, que les développements grossiers d'un réseau qui se forme, s'accroît, s'étend, jette une multitude de fils imperceptibles.

mademoiselle DE l'espinasse. — Voilà ma toile et le point originaire de tous ces fils- c'est mon araignée.

BORDEU. — A merveille.

mademoiselle de l'espinasse. — Où sont les fils ? où est placée l'araignée?

BORDEU. — Les fils sont partout; il n'y a pas un point à la surface de votre corps auquel ils n'aboutissent; et l'araignée est nichée dans une partie de votre tête que je vous ai nommée, les méninges, à laquelle on ne saurait presque toucher sans frapper de torpeur toute la machine.

mademoiselle de l'espinasse. — Mais si un atome fait osciller un des fils de la toile de l'araignée, alors elle prend l'alarme, elle s'inquiète,

elle fuit ou elle accourt. An centre elle est: in* struite de tout ce qui se passeen quelque eiràjx>it que ce soitr de rappartement' immense qu'eUe'a tapissé. Pourquoi estnse que je ne sais pas oe.-qui se passe dans le mien^ ou le monde, puisque jef suis un peloton de points sensibles, que tout presse sur moi et que je presse sur tout i*

BORDEU. — C'est que les impressions s%£â»blisscotien raison de la distance d^où elles partent.

MADiEMOiSELUE' DE' l'bspinàssb; — Si Vùm frappe: du coup le piusdéger à Textrémité d'une long^ue. poutre, j'entends ce coup, siij'ai mon oreille placée à l'autre. extrémité. Gettej poutre toucherair d'un bout sur la terre et de mutre-bour dams 9îrius^ que le même effet' serait produit; Pourquoi, tout étant lié, contigu, c'est-^dire la pou^ tre existante et réelles, n'entcwds-je pa»;ce qui; sôt'pa&sedans lîespace immense qui m'environne, surtout si j'y prête l'oreille?

BOioDEu. — Et qui estrce qui vous< a- dit' que-' vous ne l'entendiez: pas plusou moins,? Mais il'.y^' a sMcôn, Timpression

est' si faible, si croisée sur laTouta;Tvous êtes entourée et 'assourdie-debruitSv si vidents et .si divers; c'est qu^en tre Saturne 'et î vousii n'y a* que des»^ corps oontigus^ auilieu qu'il y jfanudrait' dè= la? continuité.

MADEMOISELLE DE l'espjnasse. — C'est bien donn^mage.

BDHBE'u. — Il est vrai; car vous seriez Dieu. Par votre identité avec ttmslés^ êtres dfe la^ nature, vous sauriezJtout' ce^quiise?fàit; par votre mémoire, vous > sauriez 'tout* ce* qui s^y est fait.

MAEBMOISELtt-E»' DE^: L'B8(Pl»468Ei EtTCe* quî» S^

féitt?^

BORDBK^. — Vous foTOi«riez^ sun* l'a venin dèsr. con^turesî vraisemblables^ mais-sufetteffià emreur. G'escpréeisémentcommeisi voua^^cherohicz à dèviner»ce qui va sepwser'auîdèdansîde vonosi à,rextrémité;xie votre pied oirdevotmnaiîic.

RÊVE^ DE D'ALBMBEier« 2 1 1

MAOBMOisELLE D£ l'^spinasse. — Et quî est-ce <juL VOUS a dit: que ce monde n'avait pas aussi ses méniirges, ou qu'il ne réside pas dans quelque l'ecoin de Tespaceune grosse ou une petite araignée dont les fils s'étendent à tout ?

BORDBU. — Personne, moins encore si elle n'a pay été ou si elle ne.seara.pas.

MADEMOjaffLLE'DE L'EsmNAssE. — Comment ! cette espèce der Dieu -là..,

BOK2)E^. . — La seule qui se. conçoive..,

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Pourraît avoir été, ou venir et passer?

BORDEO. — Sans, doute; mais puisqu'il serait matière dansi'univers, portioii de Tunivers, suf jtt à vicissitudes^ il vieillirait, il mourrait:

mademoiselle de l'espinasse. — Mais voici. bien une autre extravagance qui me vient.

bordeu. — Je. vous dispense de me la dire, je la sais^

MAD1SMOISBLLB UE L'ESPINASSE. — Voyons, quelle est-elle?

BORDBU. — Vous voyez rintôlligence unie à des portions de matière très-énergiques, et la

Possibilité dé toutes sortes de prodiges imaginales. D'autres l'ont pensé comme vous* MADEMOISELLE im l'espinasse. — Vous m'avcz devinée, et je ne vous en estime pas davantage. Il Ênit que vous ayez un merveilleux penchant à> la folie.

BORDBU. — D'accord.. Mais que cette, idée at-elle^ d'effrayant? Ce: serait une. épidémie de bons et de mauvais génies; les lois les plus. constantes^ de lanatare: seraient interrompues par des agents- ntttureh ; notre: physique générale en deviendrait plus dfficile, mais il n'y aurait, point de miracles.

madhmdisblle dï L'jsPiNAssst — Eu. vérité, il firàt^tfe bien circonspect sur ce.qu^.on assure et sur ce qu'on nii»;

BORDEO. — Allez, celui qui vous raconterait un phénomène de ce genre aurait Tair d'un grand menteur. Mais laissons là tous ces êtres imaginaires, sans en excepter votre araignée à réseaux infinis : revenons au vôtre et à sa formation.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — J'y consens.

d'alembert. — Mademoiselle, vous êtes avec quelqu'un : qui est-ce qui cause là avec vous?

mademoiselle de l'espinas se. — C'est le docteur.

d'alembert. — Bonjour, docteur : que faitesvous ici si matin ?

BORDEu. — Vous le saurez : dormez.

d'alembert. — Ma foi, j'en ai besoin. Je ne crois pas avoir passé une autre nuit aussi a^tée que celle-ci. Vous ne vous en irez pas que je ne sois levé.

BORDEU. — Non. Je gage, mademoiselle, que vous avez cru qu'ayant été à l'âge de douze ans une femme la moitié plus petite, a l'âge de quatre ans encore une femme la moitié plus petite, fœtus une petite femme, dans les testicules de votre Ujère une femme très-petite, vous avez pensé que vous aviez toujours été une femm.e sous la forme que vous avez, en sorte que les seuls accroissements successifs que vous avez pris ont fait toute la différence de vous à votre origine, et de vous telle que vous voilà?

mademoiselle de l'espinasse. — J'en conviens.

BORDEU. — Rien cependant n'est plus faux que cette idée. D'abord vous n'étiez rien. Vous fûtes, en commençant, un point imperceptible, formé de molécules plus petites, éparses dans le sang, la lymphe de votre père ou de votre mère ; ce point devint

un fil délié, puis un faisceau de fils. Jusque-là, pas le moindre vestige de cette forme agréable que vous avez : vos yeux, ces beaux yeux, ne ressemblaient non plus à des yeux que l'extrémité d'une griffe d'anémone ne ressemble à une anémone. Chacun des brins du faisceau

RÊVE DE d'ALEMBERT. 2i3

de fils se transforma, par la seule nutrition et par sa conformation, en un organe particulier : abstraction faite des organes dans lesquels les brins du ^isceau se métamorphosent^ et auxquels ils donnent naissance. Le faisceau est un système purement sensible; s'il persistait sous cette forme, il serait susceptible de toutes les im-

f>ressions relatives à la sensibilité pure, comme e froid, le chaud, le doux, le rude. Ces impressions successives, variées entre elles et variées chacune dans leur intensité, y produiraient peutêtre la mémoire, la conscience du soi, une raison très-bornée. Mais cette sensibilité pure et simple, ce toucher, se diversifie par les organes émanés de chacun des brins ; un brin formant une oreille, donne naissance à une espèce de toucher que nous appelons bruit ou son; un autre formant le palais, donne naissance à une seconde espèce de toucher aue nous appelons saveur ; un troisième formant le nez et le tapissant, donne naissance à une troisième espèce de toucher que nous appelons odeur; un quatrième formant un œil, donne naissance à une quatrième espèce de toucher que nous appelons couleur.

MADEMOISELLE DE L ESPf NASSE. — Mais si je VOUS

ai bien compris, ceux qui nient la possibilité d'un sixième sens, un véritable hermaphrodite, sont des étourdis. Qui est-ce

qui leur a dit que nature ne pourrait former un faisceau avec un brin sin^lier qui donnerait naissance à un organe qui nous est inconnu?

BORDEu. — Ou avec les deux brins qui caractérisent les deux sexes? Vous avez raison; il y a plaisir à causer avec vous : vous ne saisissez pas seulement ce qu'on vous dit, vous en tirez encore des conséquences d'une justesse qui m'étonne.

MADEMOISELLE DE l'eSPINASSE. — DoCteur, VOUS

m'encouragez.

1M4 REVE DE dUlEMBERT.

BORDEu. — Non, ma foi, je vous dis ce que fe pense.

MADEMOISELLE DE L'î»pmA»M:. — Je ^voïs 'bien l'emploi de quelques-uns des brins du fàisceEra ; mais les autres, que deviennent- ik ?

BORDEU. — Et vous CToyez ' qu'uïic 'autre que vous aurait songé à cette question?

MADEMOISELLE DE l'espinIasse. — CeTtatiiement.

BORDEU. — Vous n'êtes pas vaine. Le reste des brins va former autant d^autres espèces 'de toucher qu'il y a de diversité entre les organes et les parties du corps.

mademoiselle DE l'^espinasse. — lEt co mme n t les appelle-^t-on ?'Je n'en ai jamuis entendu parler.

BORDEU. — Ils n'ont'pas de nom.

mademoiselle de l'espinasse. — >Et -pourquoi ?

BORDEU. — C'est qu'il n^y a pas autant de différence entre les sensatioiïs excitées par leur moyen qu'il y en a entre les sensations .excitées par le moyen des autres organes.

mademoiselle DE l'espinasse. — TTès-^sériensement vous pensez que le pied, la main, les cuisses, k -ventre, l'estomac, la poitrine, k poumon, le cœur ont leurs sensations particuliâxs ?

BORDEU. — Jelepense. Si j'osafis, ievousdeanmnderais si parmi ces sensations qu on ne nomms pas...

MADEMOISELLE DE l'espinasse . -— Je VOUS entends. Non. Celle-là est toute seule de son .espèce, et c'est dommage. Mais quelle raison avezvous de cette multiplicité de sensations vpLi^ douloureuses qu'agréables dont il vous plaît de nous gratifier?

BORDEU. — La raison? c'est que nous les discernons en grande partie. Si cette infinie diversité de toucner n'existait pas, on saurait qu^on éprouve du plaisir ou de la douleur, mais. on ne saurait où les rapporter. Il faudrait le secours de la vue. Ce ne serait plus une affaire de sensa-

tianv ce serait xme affaire d'expérience :et d'ôb^ servation.

MADEMOISELLE DE Lr'sspiKAssE. — QutajQd} je dirais que j'ai mal au doig;^:si Ton me demiaûdait paurquoi j'assure que c'est au doigt que j'ai^mal, il faudrait. que je répondisse non pas quepje .4e sens, mais, que je sens du maliet que je vois^que mon doigt est malade.

BORDEu. — C'est cela. Yenez que je vons<.embrasse.

MADEMOISELLE DE l'espinasse . — Très-volontiers.

d'alembert. — Docteur, vous embrassez inaaidemoiselle, c!est fort bien fait à vous.

BORDEU. — J'y, ai beaucoup réfléchi, et il ju'a semblé que la direction et k lieu de la secousse fte suffiraient pas pour déterminer le jugecKent slsubit de l'origine du faisceau.

mademoiselle BE l'esp^nasse. -^ Je m'en isais rien.

BCMiDEu. — Votre doute me plaît. Il est si commun de prendre des qualités naturelles pouniies :kabitud6S acquiseset presque. :aussi vieilles que mous.

■mademoiselle dex'espinasse. — Et réciproque- ;inent.

BORBEU. — Quoi qu'il en soit, vous voyez. <j«ic dans une question où il s'agit de la forniatton première de Tanimalj.c^est s'y prendre troptanl que d'attacher son regard.et;ses réflexions : sur ' Fanimal formé; qu'il faut remonter à ses premiers rudiments, et qu'il est à propos de vous dépouiller de votre organisation actuette,>et de rùvicnÏT à un instant où vous, n'étiez qu'une substance molle, filamenteuse, informe, vermicuiaire, plias analogue au bulbe et à la racine d'une plante qu'à un animal.

jMADemoiselle de l'espinasse. — Si c!était l'u- «aage d'aller toute nue dans les rues, je neiserais •ni lia; première ni la dernière à m'y conformer.

Ainsi Élites de moi tout ce qu'il vous plaira, pourvu que je m'instruise. Vous m'avez ait que chaque brin du faisceau formait un or^ne particulier; et quelle preuve que cela est ainsi?

BORDEU. — Faites par la pensée ce oue nature fait quelquefois; mutilez le faisceau d^un de ses brins ; par exemple, du brin qui formera les yeux ; que croyez-vous qu'il en arrive ?

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Que Tanimal n'aura point d'yeux peut-être.

BORDEU. — Ou n'en aura qu'un placé au milieu du front.

mademoiselle de l'espinasse. — Ce sera un Cyclope.

BORDEU. — Un Cyclope.

mademoiselle de l'espinasse. — Le Cyclope pourrait donc bien ne pas être un être fabuleux.

BORDEU. — Si peu, que je vous en ferai voir un quand vous voudrez.

mademoiselle de l'espinasse. — Et qui sait la cause de cette diversité ?

BORDEU. — Celui qui a disséqué ce monstre et qui ne lui a trouvé qu'un filet optique. Faites par la pensée ce que nature fait quelquefois. Supprimez un autre brin du faisceau, le brin qui doit former le nez, Tanimal sera sans nez. Supprimez le brin qui doit former l'oreille, l'animal sera sans oreilles, ou n'en aura qu'une, et l'anatomiste ne trouvera dans la dissection ni les filets ol&ctifs, ni les filets auditifs, ou ne trouvera qu'un de ceux-ci. Continuez la suppression des brins, et Tanimal sera sans tète, sans pieds, sans mains ; sa durée sera courte^ mais il aura vécu.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Et il y a dcs exemples de cela ?

BORDEU. — Assurément. Ce n'est pas tout.

Doublez quelques-uns des brins du faisceau, et l'animal aura deux têtes, quatre yeux, quatre

oreilles, trois testicules, trois pieds, quatre bras, six doigts à chaque main. Dérangez les brins du ; faisceau, et les organes seront déplacés : la tête occupera le milieu de la poitrine, les poumons seront à gauche, le cœur à droite. Collez ensemble deux brins, et les organes se confondront; les bras s'attacheront au corps; les cuisses, les ïambes et les pieds se réuniront, et vous aurez toutes les sortes de monstres imaginables. /

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Mais il me semble qu^une machine aussi composée qu'un animal, une machine qui naît d'un point, d'un fluide agité, peut-être de deux fluides brouillés au hasard, car on ne sait guère alors ce qu'on fait ; une machine qui s'avance à sa perfection par une infinité de développements successifs;, une machine dont la formation régulière ou irrégulière dépend d'un paquet de fils minces, délies et flexibles, d'une espèce d'écheveau où le moindre brin ne peut être cassé, rompu, déplacé, manquant, sans conséquence fôcheuse pour le ' tout, devrait se nouer, s^embarrasser encore plus souvent dans le lieu de sa formation que mes soies sur ma tournette.

BoRDEU. — Aussi en souffre-t-elle beaucoup plus qu'on ne pense. On ne dissèque pas assez, et les idées sur sa formation sont bien éloignées de la vérité.

MADEMOISELLE DE l'eSPINASSE. — A-t-OU dcS

exemples remarquables de ces difformités ori-

ginelles, autres que les bossus et les boiteux, ont on pourrait attribuer Tétat liialéficié à quel- ; que vice héréditaire?

BORDEU. — Il y en a sans nombre, et tout nouvellement vient de mourir à la Charité de Paris, à l'âge de vingt-cinq ans, des suites d'une fluxion de poitrine, un charpentier né à Troyes, appelé Jean-Baptiste Macé, qui avait les viscères intérieurs de la poitrine et de l'abdomen dans

I use situation renversée, le cœur à droite, -précisément xomme votis l'ayez à :gaudie ; le roie à gauche; l'estomac, la rate, k pancréas à l'hypfocondre. droit; la veine-porte au foie du côté. gai}-* che ce qu'elle est au îbie dutcôté droit; même transposition au long canal des intestins; les reins, adossés l'un à l'autre sur les vertèbres des lombes, imitaient la figure d'un fera cheval, fit

âu'on vienne après cela nous parler de causes nales!

ïâXbEMOiSELLE OE x'espinâsse. — Cela e^t singulier.

BORDEU. — 'Si Jean- Baptiste Macé a été marié <t qu'il ait eu des enfants...

mademoiselle de l'espinasse. — Efa bien, docteur, oces enfents...

BORDEU. — Suivront laiconformation générale ; mais quelqu'un des enfants de leurs enfiEnits, au bout d'xme centaine d'années, car -ces irr^ukirités ont des sauts, reviendra à la conforraatioatt bizarre de son aïeul.

mabbmcwselle »e l'espinasse. — Et d'où viennent. ces sauts?

BORDEU. — Qui le sait ? - Pour faire im «nfiEtnt on est deux, comme vous sa^aœ. J*eut-êtreiquîun des agents répare le vice de l'autre, et que le Téseau défectueux ne -renaît que dans le moment où le descendant de la race monstrueuse prédomine et donne la loi à la formation duréteau. Le faisceau ide fils constitue la différence originelle et première de toutes iés espèces id^imanx. Les variétés. du feisceau d'une espècefbilt toutes les variétés monstrueuses de cette espèce.

(Après un long silence, mademoiselle de KEspinasse sortit de sa rêverie et tira le docteur de la sienne par la question suivante :)

Il me vient une idée bien folle.

BORDEU. — Quelle?

RâvE]>E D'ALBMmgirr. .219

MAJBïMoisELLE DE l'bspinasse. — ^^L'hommen'est peut-être que le monstre de la :£Ërnime, jou la j feainae le monstre de rhonune.

BORDE u. — Cette idée vous serait venue bien plus- vite jencore, si .vous^eussiez fsu> qu;e lai fenune a toutes les parties de rhomme,«t que la seule différence qu'il y *ait est celle, d'une bourse pendante en dehors, ou d'une bourse retournée .en dedans; iju'un foetu^ femelle ressemble, à s'y tromper, à im fœtus mâle ; que la partie qui oe- .casionne l'erreur s'affaisse dans le fœtus .temelle àmesucejquela bourse intérieure s'étend; qu'elle - ne s'oblitère jamais au point de perdre sa première forme ;.qu!elle gardecette forme en petit; qu'ellexst susceptible des mêmes mouvements ; qu'elle test aussi le mobile de la volupté ;

qu'elle a son^iand, son prépuce, et qu'on remarçfue à son extrémité un point qui paraîtrait iavoir été Porifice d!un canal urinaire qui s'est fermé ; qu'il y a dans l'homme, depuis l'anus jusqu'au scrotum, intervalle qu'on appelle le périnée,. et du scrcftum jusqu'à l'extrémité de la verge,. une.couturejqui semble, être la reprise d'une vulve faufilée; jQue Jes femmes .qui ont Le xilitoris .excessif Bntxiela barbe ;tiquevles: eunuques n'en ont point, que: leurs suisses se fortifient, que leurs hanches s'évasent, que leurs genoux s'arrondissent, .et qu'en perdant l'organisation caractéristique d'un sexe, ils semblent s'en retourner à la conformation u:aractéristique de loutre. Ceux id!entre les Arabesque l'équifâtion habituelle a châtrés perdent la barbe, prennent une voix i grêle, -sfhab illent en femmes, se. rangent parmi telles* sur les jchariots, s'accroupissent pour pisser, et ^en affectent lesmœurs et les usages... Mais* nous .voilà bien loin de notre objet. tRevcnons. à notre: faisceau de filaments animés et vivants.

d'alembert. — Je crois que vous dites des ordures à mademoiselle de l'E^pinasse.

220 RÊVE DE d'aLEMBERT.

BORDEU. — Quand on parle science, il faut se servir des mots techniques.

D*ALEMBERT. -^ Vous avez raisou; alors ils perdent le cortège d'idées accessoires qui les rendraient malhonnêtes. Continuez, docteur. Vous disiez donc à mademoiselle que la matrice n'est autre chose qu'un scrotum retourné de dehors en dedans, mouvement dans lequel les testicules ont été jetés hors de la bourse qui les renfermait, et dispersés de droite et de gauche dans la cavité du corps ; que le clitoris est un membre viril en pe-

tit; que ce membre viril de femme va toujours en diminuant, à mesure que la matrice ou le scrotum retourné s'étend, et que...

MADEMOISELLE DE l'eSPINASSE. — Oui, Oui, tai-

sez-vous, et ne vous mêlez pas de nos affaires.

BORDEU. — Vous voyez, mademoiselle, aue dans la question de nos sensations en général, qui ne sont toutes qu'un toucher diversifié, il faut laisser là les formes successives que le réseau prend, et s*en tenir au réseau seul.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. * Chaque fil du réseau sensible peut être blessé ou chatouillé sur toute sa longueur. Le plaisir ou la douleur est là ou là, dans un endroit ou dans un autre de quelqu'une des longues pattes de mon araignée, car j en reviens toujours à mon araignée ; que c'est l'araignée qui est à l'origine commune de toutes les pattes, et qui rapporte à tel ou tel endroit la douleur ou le plaisir sans l'éprouver.

BORDEU. — Que c'est le rapport constant, invariable de toutes les impressions à cette origine commune qui constitue l'unité de l'animal.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Que c'est la mémoire de toutes ces impressions successives qui fait pour chaque animal l'histoire de sa vie et de son soi.

BORDEU. — Et que c'est la mémoire et la comparaison qui s'ensuivent nécessairement de toutes

ces impressions qui font la pensée et le raisonnement.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Et Cette Comparaison se fait où ?

BORDEU. — A l'origine du réseau.

mademoiselle de l'espinasse. — Et ce réseau ? BORDEU. — N'a à son ori^ne aucun sens qui lui soit propre : ne voit pomt, n'entend point, ne souffre point. Il est produit, nourri ; il émane d'une substance molle, insensible, inerte, qui lui sert d'oreiller, et sur laquelle il siège, écoute, juge et prononce.

mademoiselle de l'espinasse. — Il ne souffre point.

BORDEU. — Non : l'impression la plus légère suspend son audience, et l'animal tombe dans l'état de mort. Faites cesser l'impression, il revient à ses fonctions, et l'animal renaît.

mademoiselle de l'espinasse. — Et d'où savezvous cela ? Est-ce qu'on a jamais fait renaître et mourir un homme à discrétion ?

BORDEU. — Oui.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Et comment cela?

BORDEU. — Je vais vous le dire ; c'est un fait curieux. La Peyronie, que vous pouvez avoir connu, fut appelé auprès d'un malade qui avait re^ un coup violent à la tête. Ce malacfe y sentait de la pulsation. Le chirurgien ne doutait pas que l'abcès au cerveau ne fût formé, et qu'il n'y avait pas un moment à perdre. Il rase le malade et le trépane. La pointe de l'instrument tombe précisément au centre de l'abcès. Le pus était fait; il vide le pus; il nettoie l'abcès avec une seringue. Lorsqu'il pousse l'injection dans l'abcès, le malade terme les yeux ; ses membres restent sans

action, sans mouvement, sans le moindre si^e de vie; lorsqu'il repompe l'injection et qu'il soulage l'origine du faisceau du poids

et de la pression du fluide injecté, le malade rouvre les yeux, se meut, parle, sent, renaît et vit.

MADEMOISELLE DE L*ESPiNAssE. — Cela cst singulier; et ce malade guérit-il ?

BORDEu. — Il guérit; et, quand il fut guéri, il réfléchit, il pensa, il raisonna, il eut le^ même esprit, le même bon sens, la même pénétration, avec une bonne portion de moins de sa cervelle.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Ce juge^là est un être bien extraordinaire.

BORDEU. — Il se trompe quelquefois lui-même ; il est sujet à des préventions d'habitude : on sent du mal a un membre qu'on n'a plus. On le trompe quand on veut : croisez deux de vos doigts l'un sur l'autre, touchez une petite boule, et' il prononcera qu'il y en a deux.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — C'estqu'il est comme tous les juges du monde, et qu'il a- besoiiT d'expérience, sans quoi il prendra la sensation de la glace pour celle du fsu.

BORDEU. — Il fait bien autre chose : il donne un voltone presque infini à l'individu, ou il se concentre presque dans un point.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Je ne VOUS- entends pas.

BORDEU. — Qu'est-ce qui circonscrit votre étendue réelle, la vraie sphère de votre sensi*bilité?'

MADEigK>i8Ez:t.E DB l'espinasse. — M^-vue et mon: toucher.

BORDEU. — De jour^ mais la nuit^ dans les té*» nèbres^ lorsque vous rêvez surtout à quelifue chose d'fcibstitHt, le- jcrar même, lorsque • votre esprit est occupé ?

MADEMOISEELEDE l'eSPINASSB; — RileiT. J^CxistC

comme en 'im point; je cesse presque d'être non tière, je ne serrs que ma pensée; il rfy aipdus;m lieu, ni mouvement, ni corps, ni dtstaaoe, ni

RâvBDE d'âLEMBERT. 223

espace pour moi : l'univers, est anéanti p<ïur moiy.et je suis nulle pour. lui.

BORDEU. — Voilà le dernier terme de la con.oentration de. votre existence;. mais sa. dilatation idéale peut être sans bornes. Lorsque: la vraie limite de votre sensibilité est franchie^ soit, en vous:> rapprochant, .en vous condensant en vousmême, soit, en vous étendante au dehors^ on ne sait plus ce que cela peut devenir.

MADiEMOISELLE DE U ËSPINASSE. — ÛOCteUT, VOUS

avez raison. Il m'a semblé plusieurs fois: en rêve.. .

BOADEU. — Et aux malades dans une attaque de goutte...

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Quc je devenais immense.

BORDEtL — Que leuT'pied touchait. aiL cidL de leur lit.

MAUBMQisEiXE db.l'espinasse. — Que 0368! bras et mes. jambes s'^longeaient à l'infini, que le reste de mon corps, prenait un volume propor* tionné; que TEncelade de la fable n'était: ou'îun pygmée ; que l'Amphitrite d'Ovide, dont les loags Diras allaient former une ceinture immense à la terre, n!était qu'une naine en comparaison de moi, et aue. j'escaladais la ciel, et que j'enlaçais les deux. hémisphères*

BORDOEU.. — Fort bien; Et. moi j'ai connu une femBie:en!qui.le phénomène s'exécutait en sens contraire»

mademcusellepde'l'espinasse..— • Quoi! elle se rapetissait par degrés, et rentrai t. en elle-même?

BORDEU. —Au '. point . de se sentir aussi menue qu'une. aiguille : elle voyait, eHe enteaidait; elie raisonnait, elle, jtigeait ; ; me, avait lunj effroi morrtel de se. perdre ; ,elle:frémissait ài l'approichedes: moindres^ objets; elle n'osait bouger de sa: pl^.

mademoiselle DB; Lt'j:SPINA8SBf. Voilà-UU Sltt»

gi^ieci rêvûf bien j^cheux, bieniincomnaode;

BORDEu. — Elle ne rêvait point ; c'était un des accidents de la cessation de Técoulement périodique.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Et demeuraitelle longtemps sous cette menue, imperceptible forme de petite femme ?

BORDEU. — Une heure, deux heures, après lesquelles elle revenait successivement à son volume naturel.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Et la raison de ces sensations bizarres ?

BORDEU. — Dans leur état naturel et tranquille, Us brins du faisceau ont une certaine tension, un ton, une énergie habituelle qui circonscrit rétendue réelle ou imaginaire du corps. Je dis réelle ou imaginaire, car cette tension, ce ton, cette énergie étant variables, notre corps n'est pas toujours d'un même volume.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Ainsi, c*est au physique comme au moral que nous sommes sujets à nous croire plus grands que nous ne le sommes?

BORDEU. — Le froid nous rapetisse, la chaleur nous étend, et tel individu peut se croire toute sa vie plus petit ou plus grand qu'il ne Test réellement. S'il arrive à la masse du faisceau d'entrer en un éréthisme violent, aux brins de se mettre en érection, à la multitude infinie de leurs extrémités de s'élancer au delà de leur limite accoutumée, alors la tête, les pieds, les autres membres, tous les points de la surface du corps seront portés à une distance immense, et l'individu se sentira gigantesque. Ce sera le phénomène contraire si l'msensibilité, l'apathie, l'inertie gagne de l'extrémité des brins, et s'achemine peu à peu vers l'origine du faisceau.

MADEMOISELLE DE l'eSPINASSE. — Je COUÇOis qUC

cette expansion ne saurait se mesurer, et je conçois encore que cette insensibilité, cette apathie,

cette inertie de l'extrémité des brins, cet engourdissement, après avoir fait un certain progrès, peut se fixer, s'arrêter...

BORDEU. — Gomme il est arrivé à La Condamine : alors l'individu sent comme des ballons sous ses pieds,

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Il existe au delà du terni i de sa sensibilité, et s'il était enveloppé de cette apathie en tout sens, il nous offrirait un petit homme vivant sous un homme mort.

BORDEU. -y Concluez de là que Tanimal, qui dans son origine n'était qu'un point, ne sait encore s'il est réellement quelque chose de plus. Mais revenons.

MADEMOISELLE DE l'eSPINASSE. — OÙ?

BORDEU. — Où? au trépan de La Peyronie...

Voilà bien, je crois, ce que vous me demandiez, l'exemple d'un homme qui vécut et mourut alternativement... Mais il y a mieux.

MADEMOISELLE DE l'eSPINASSE. — Et qu'eSt-CC

que ce peut être?

BORDEU. — La fable de Castor et de Pollux réalisée ; deux enfants dont la vie de l'un était aussitôt suivie de la mort de l'autre, et la vie de celui-ci aussitôt suivie de la mort du premier.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Oh ! k bon conte. Et cela dura-t-il longtemps?

BORDEU. — La durée de cette existence fut de deux jours qu'ils se partagèrent également et à différentes reprises, en sorte gue chacun eut pour sa part un jour de vie et un jour de mort.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Je crains, docteur, que vous n'abusiez un peu de ma crédulité. Prenez-y garde, si vous

me trompez une fois, je ne vous croirai plus.

BORDEU. — Lisez-vous quelquefois la Gai^ette de France?

MADEMOISELLE DE l'espinasse — Jamais, quoique ce soit le chef-d'œuvre de deux hommes d'esprit.

BOitDEu. — Faites-¥0«s prêter la feuille du 4 de ce mois de septembre, et vous verrez qu'à Ra* bastens, diocèse d'Alby, deux filles naqutreiH dos à dîos, unies par leurs dernières vertèbres lombaires, leurs tesses et la région hypoga^rique. L'on ne pouvait tenir Tune debout que l'autre n'eât la tête en bas. Couchées, elles se regardaient; leurs cuisses étaient fléchies entr« leurs troncs, et leurs jambes élevées ; sur le nrilieu de la ligne circulaire commune qui les attadiait par leurs hypogastres on discernait leur sexe, et entre la cuisse droite de Tune qui cor^ respondait à la cuisse gauche de sa sœur, dans une cavité, il y avait un petit anus par lequel s'écoulait le mécoaiiun.

MADEMOISELLE DE l'eqpinasse. — Voilà uue espèce as&ez bizarre.

BORDEU* — Elles prirent du lait qu'on leur donna dans une cuiller. Elles vécurent donae heures comme)e vous Tai dit, Time tombant en défaillance lorsque l'autre en sortait, Taotte morte tandis que l'autre vivait. 1-a première dé- Êdllance de Tune et la première vie de l'autre fut de quatre heures ; les déÊiillancea et les re» tours alternatifs à la vie qui succédènent fupeat moins longs; elles expirèrent dans le même instant. On remarqua que leurs nombrils avaient aussi un mouvement alternatif de sortie et

de rentrée ; il rentrait à celle qui défaillait, et sortait à celle qui revenait à la vie.

mademoiselle]>e l'bspinasse. — Et que ditesvous de ces alternatives de vie et de mort ?

BORDEU. — Peut-^tre rien qui vaille; mais comme on yoïx tout h travers la lunette de son système, et que je ne veux pas faire exception à la règle, je ctis que c'est le phénomène du trépané de La Peyronie doublé en deux êtres conjoints; que les réseaux de ces deux enâmts s'étaient si bien mêlés qu'ils ag^ssjuent et réagissaient Tua

RâVK DB d'aLBMSCRT. 217

siiT Tautce; lorsque Tarigine do. résean de Fime préralaît, U entraînait le réseau de Tautre qui défaillait à l'instant; c'était le contraire, si c'était le réseau de celle-ci qui dominât le système commun. Dans le trépané de La Peyrome;, la pression se faisait de haut en bas par le poids d'un fluide ; dans les deux jumelles de Rabastens, elle se faisait de bas en haut par la traction d'un certain nombre des âls du réseau : conjecture appuyée par la rentrée et la sortie alternative des ncnsibnls. sortie dans celle qui reveaak à la vie, rentrée oans celle qui mourait.

MM>EMoiSBLLE oz^ l'bsfinasss. — Et voîlà deiox âmes liées.

BORUEU. — Un animal aivec le principe de deux sensL et de deux conscienoes*

MADEACQiSELLE iftB l'sspinasss. — N'ayant cependant dans le même moment que la jouissance d'une seule ; mais qui sait ce qiu serait arrivé si cet animal-la eût vécu ?

BORDEtr, — • Quelle sorte de correspondance l'expérience de tous les moments de la vie, la phis forte des habitudes qu'on pvdsse imaginer, aurait établie entre ces deux cerveaux?

MADEMOISELLE DE l'eSPINASSE. — DcS SeUS doU-

bles, une imagination double, une double application, la moitié d'un être qui observe, lit, médite, tandis que son autre moitié repose :

cette moitié-ci reprenant les mêm^ £cMictions, quand sa compagne est lasse; la vie doublée ^ aun être doublé.

BORBSu; — Cela est possible ? et la nature amenant avec le temps tout ce qui est possible, eUe formera quelque étrange composé.

mademoiselle de l'espinasse. — Que nous serions pauvres en comparaison d'un nareil être !

BORD EU. — Et pourquoi ? Il y a déjà tant d'incertitudes, de contradictions, de folies dans un entendemem simple, que je ne sais plus ce que

cela deviendrait avec un entendement double.. Mais il est dix heures et demie, et Tentends du Êiubourg jusqu'ici un malade qui m appelle.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Y aurait-il du danger pour lui à ce que vous ne le vissiez pas?

BORDEU. — ; Moius peut-être qu'à le voir. Si la nature ne fait pas la besogne sans moi, nous aurons bien de la peine à la faire

ensemble, et à coup sûr je ne la ferai pas sans elle.

MADEMOISELLE DE L'eSPINASSE. — ReSteZ doUC.

d'alembert. — Docteur, encore un mot et je vous envoie à votre patient. A travers toutes les vicissitudes que je subis dans le cours de ma durée, n'ayant peut-être pas à présent une des molécules aue j'apportai en naissant, comment suis- je reste moi pour les autres et pour moi?

BORDEU. — Vous Tavez dit en rêvant.

d'alembert. — Est-ce que j*ai rêvé ?

MADEMOISELLE DE l'eSPINASSÈ. — ToUtô la nuit,

et cela ressemblait tellement à du délire, que j'ai envoyé chercher le docteur ce matin.

d'alembert. — Et cela pour des pattes d'araignée qui s'agitaient d'elles-mêmes, qui tenaient alerte Varaignée et qui faisaient parler l'animal. Et l'animal, que disait-il?

BORDEU. — Que c'était par la mémoire qu'il était lui pour les autres et pour lui ; et j'ajouterais par la lenteur des vicissitudes. Si vous eussiez passé en un clin d'œil de la jeunesse à la décrépitude, vous auriez été jeté dans ce monde comme au premier moment de votre naissance ; vous n'auriez plus été vous ni pour les autres ni pour vous, pour les autres qui n'auraient point été eux pour vous. Tous les rapports auraient été anéantis, toute l'histoire de votre vie pour moi, toute l'histoire de la mienne pour vous, brouillée. Comment auriez-vous pu savoir que cet homme, courbé sur un bâton, dont les yeux s'étaient éteints, qui se traînait avec peine, plus

dififérent encore de lui-même au dedans qu'à r extérieur, était le même qui la veille marchait si légèrement, remuait des fardeaux assez lourds, pouvait se livrer aux méditations les plus profondes, aux exercices les plus doux et les plus violents? Vous n'eussiez pas entendu vos propres ouvrages, vous ne vous fussiez pas reconnu vousmême, vous n'eussiez reconnu personne, personne ne vous eût reconnu ; toute la scène du monde aurait changé. Songez qu'il y eut moins de différence encore entre vous naissant et vous jeune, qu'il n'y en aurait entre vous jeune et vous devenu subitement décrépit. Songez que , quoique votre naissance ait été liée à votre jeunesse par une suite de sensations ininterrompues, les trois premières années de votre existence n'ont jamais été l'histoire de votre vie. Qu'aurait donc été pour vous le temps de votre jeunesse que rien n'eût lié au moment de votre décrépitude ? D'Alembert décrépit n'eût pas eu le moindre souvenir de D'Alembert jeune.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Dans la grappe d*abeilles, il n'y en aurait pas une qui eût eu le temps de prendre l'esprit du corps.

d'alembert. — Qu'est-ce que vous dites là?

MADEMOISELLE DE l'espinassb. — Jc dis que l'esprit monastique se conserve parce que le monastère se refait peu à peu, et quand il entre un moine nouveau, il en trouve une centaine de vieux qui l'entraînent à penser et à sentir comme eux. Une abeille s'en va, il en succède dans la grappe une autre oui se met bientôt au courant.

D ALEMBERT. — Allez, VOUS extravaguez avec vos moines, vos abeilles, votre grappe et votre couvent.

BORDEU. — Pas tant que vous croiriez bien. S'il n'y a qu'une conscience dans l'animal, il y a une infinité de volontés; chaque organe a la sienne.

d'alembert. — Comment avez-vous dit ?

BQitDEU* — J'ai dit qi» Vestomac veut des a&ments^ que le palais n'en veut point, et que la différence du palais et de Festomac avec ranimai entier, c'est que Fanimal sait qu'il veut, et que Testomac et le palais yeulent sans le savoir; cest que Testomac ou le palais sont Tun à l'autre à peu près comme ThiHnme et la brute. Les abeilles perdent leurs consciences et retiem^nt leurs appétits ou volontés. La fibre est un animal simple, rhomme est un animal coniposé; mais gardons ce texte pour une autre fois, n Êiut un événement bien moindre qu'une décréj^itude pour ôter à Fhomme la conscience du soi. Un moribond reçoit les sacre m ents avec une piété profonde; il s'accuse de ses fautes; il demande pardon à sa femme; il embrasse ses en^mts; il q>pelle ses amis ; il parle à son médecin: il cornnande à ses domestiques ; il dicte ses dernières volontés ; il met ordre à ses afBaires, et tout cela avec le jugement le plus sain, la présence d'esprit la plus entière ; il guérit, il est convalescent, et il n'a pas la moindre idée de ce qu'il a dit ou Mt dans sa maladie. Cet intervaHe, qudquefois très-long, a disparu de sa vie. Il y a même des exemples de personnes oui ont repris la conversttion ou l'action que l'attaque subite du mal avait interrompue.

d'albmbert. — Je me souviens que, dans un exercice public, un pédant de collège, tout gonâé de: son savoir^ nit mis ce qu'iis appellent au sac, par un capucm, qu^il avait méprisé. Lui, mis a:a sac f Ek par qui i^ par un capucin ! Et sur quelle question? Sur le mtur contingent ! sur la science moyenne qu'il a méditée toute sa vie! Et en quelle circonstance? devant une assemblée nombreuse ! devant ses élèves ! Le voilà perdu df lM>nneur. Sa tête travaille si bien sur ces idées qu'il en tombe dans une léthargie qui hii enlève toutes les connaissances qu'il avait acquises.

HEVE DB d'aLBMBERT. 23 1

MABBiioisELLE ûE l'espinasse. — Mals C'était un bonheur.

d'alemsert. — Ma foi, vous avez raison. Le bon sens lui était resté ; mais il avait tout oublié. On lui rapprit à parler et à lire, et il mourut lorsqu'il commeaçait à épeler très<passablement. C«t nomme n'était point un inepte ; on lui aceordait même quelque éloquence.

ftfcikiMEMOisELLE JE>B l'espinasse. — Puîsque le , docteur a entendu votre conte, il faut qu'il en- ' temde aussi le mien. Un jeune homme de dixhttit à «vingt ans, domt je ne me rappelle pas le ncini».*

BORDEU. — C'est un M. de Schullemberg de Wiistherthour ; il n'avait que quinze à seize ans.

BtADEMOiSBLLE DE l'eshnasse.— Ce jeuue homme At uae chute dans laquelle il reçut une commo* tion violente à la tête.

BORDEU. — Qu'appeiezr^ous une commotion violente ? Il tomba du haut d'une grange ; il eut la tête £ra€assée, et resta six semaines sans connaissance.

Mitt)fEMOiSBLLE TfK. l'espimasse, — Quoi qu'il en soit, savez- vous quelle fut la suite de cet accident ? k même qir à votre pédant : il oublia tout ce qu'il savait ; il fut restitué à son bas âge ; il eut «ne seconde enfance, et qui dura. Il était craintif et pusillanime ; il s^amusait à des joujoux. S'il avait mal fait et qu'on le grondât, il allait se cacher dans un coin ; il demandait à faire son petit tour et son grand tour. On lui apprit à lire et à écrire^ mais j'oubliais de vous dire qu'il fallut lui rapprendre à marcher. Il redevint homme et habile homme, et il a laissé un ouvrage d'histoire naturelle.

BORDEU. — Ce sont des gravures, les planches de M. Zuyler sur les insectes, d'après le système de: Liniseeus. Je connaâssaist ce fait:; il est arrivé dans le canton de Zurich en Suisse, et il y a

nombre d'exemples pareils. Dérangez Torigine du faisceau, vous changez Fanimal; il semble qu'il soit là tout entier, tantôt dominant les ramifications, tantôt dominé par elles.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Et l'animal est sous le despotisme ou sous Tanarchie.

BORDEU. — Sous le despotisme, c'est fort bien dit. L'oriçine du faisceau commande, et tout le reste obéit. L'animal est maître de soi, mentis compos,

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Sous Tanarchie, où tous les filets du réseau sont soulevés contre leur chef, et où il n'y a plus d'autorité suprême.

BORDEU. — A merveille. Dans les grands accès de passion, dans les délires, dans les périls imminents, si le maître porte

toutes les forces de ses sujets vers un pomt, l'animal le plus £aiible montre une force incroyable.

mademoiselle de l'espinasse. — Dans les vapeurs, sorte d'anarchie qui nous est si particulière.

BORDsu. — C'est l'image d'une administration faible, où chacun tire à soi l'autorité du maître. Je ne connais qu'un moyen de guérir; il est difficile, mais sûr; c'est que l'origine du réseau sensible, cette partie qui constitue le soi, puisse être affectée d'un motif violent de recouvrer son autorité.

mademoiselle de l'espinasse. — Et qu'en arrive-t-il?

BORDEU. — Il en arrive qu'il la recouvre en efïet, ou que l'animal périt. Si j'en avais le temps, je vous dirais là>dessus deux faits singuliers.

mademoiselle de l'espinasse. — Mais^ docteur, l'heure de votre visite est passée, et votre malade ne vous attend plus.

BORDEU. " Il ne faut venir ici que quand on n'a rien à faire, car on ne saurait s'en tirer.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Voilà une bouffée d'humeur tout à fait honnête ; mais vos histoires ?

BORDEU. — Pour aujourd'hui, vous vous contenterez de celle-ci : Une femme tomba, à la suite d'une couche, dans l'état vaporeux le plus effrayant; c'étaient des pleurs et des ris involontaires, des étouffements, des convulsions, des gonflements de gorge, du silence morne, des cris aigus, tout ce qu'il y a de pis : cela dura plusieurs années. Elle aimait passionnément, et elle crut s'aper-

cevoir que son amant, fatigué de sa maladie, commençait à se détacher ; alors elle résolut de guérir ou de périr. Il s'établit en elle une guerre civile dans laquelle c'était tantôt le maître oui l'emportait, tantôt c'étaient les sujets. S'il arrivait que l'action des filets du réseau fût égale à la réaction de leur origine, elle tombait comme morte ; on la portait sur son lit où elle restait des heures entières sans mouvement et presque sans vie; d'autres fois elle en était quitte pour des lassitudes, une défaillance générale, une extinction qui semblait devoir être finale. Elle persista six mois dans cet état de lutte. La révolte commençait toujours par les filets ; elle la sentait arriver. Au premier symptôme elle se levait, elle courait, elle se livrait aux exercices les plus violents ; elle montait, elle descendait ses escaliers; elle sciait du bois, elle bêchait la terre. L'organe de sa volonté j l'origine du faisceau se roidissait; elle se disait à elle-même : Vaincre ou mourir. Après un nombre infini de victoires et de défaites, le chef resta le maître, et les sujets devinrent si soumis que, quoique cette femme ait éprouvé toutes sortes de peines domestiques, et qu'elle ait essuyé différentes maladies, il n'a plus été question de vapeurs.

mademoiselle de l'espinasse. — Cela est brave,

234 ntwm BK fi^ALSMBBRT..

mais je crois que j'en aurais bien âtit aatimt.

BORDBU. — C'est que vous aimeriez bien si vous aimiez, et que vous êtes ferme.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — J 'entends. On est ferme, si, d'habitude ou d'organisation, !'€>rîgine du Êibceau domine les ûtets ; âdble, au contraire, si elle en est dominée.

BORDEu. — Il 7 a bien d'autres conséquences à tirer de là.

MADEMOISELLE DE L^ESPiNA^sE. — Maîs votte autre histoire, et vous les tirerez après.

BORDÊu. — Une jeune &mme avait donné dans quelques écarts. Elle prit un jour le parti de fermer sa porte au plaisir. La voilà seule, la voilà mélancolique et vaporeuse. Elle me fit appeler. Je lui conseillai de prendre Thabit de paysanne, de bêcher la terre toute la journée, de coucher sur la paille et de vivre de pain dur. Ce régime ne lui plut pas. Voyiigez donc, lui dis-je. Elle fit le tour de r Europe, et retrouva, la santé sur les grands chemins.

MADEMOISELLE DE l'espinasse.. — Ce n*est pas là ce que vous aviez à dire; nlmporte, venons à vos conséquences.

BORDvu. — Cela ne finirait point.

MADEMOISELLE DE l'sspinassk. — Tant luieux.

Dites toujours.

BORDBU. — Je n'en ai pas le courage.^

mademoiselle db: L'ESi>iifAssE. — Et pourquoi ?

BORDEU. — C'est que du train dont nous y allons on effleure tout, et Ton n'approfondit rien.

mademoiselle de l'espiuassb. — > Qu'importe?

nous ne composcms pas, nous causons.

BORDEU. — Par exemple, si Torigine du foisceau rappelle toutes les torces à lui, si k système entier se meut pour ainsi dire

à rebours, comme je crois qu'il arrive dans l'homme qui médite profondément, dans le ^natique qui voit les

<:ie\x% owerts, dans le sauvage qui chante au milieu des flammes, dans Textase^dans FaHénation Yolontatre ou involontaire...

MADEMOISELLE DE L*ESPINASSE. — Eh bien?

BORDEU. — Eh bien, l'animai se rend impassible, il n'existe qu'en un point. Je n'ai pas vu ce prêtre de Calame, dont parle saint Augustin, qui s'aliénait au point de ne plus sentir des charbons ardents; je n ai pas vu dans le cadre ces sauvages qfui soœnent à leurs emiemis, qui les insultent et qui leur suggèrent des tourments plus exquis que ceux qu'on leur feit souffrir; je n'ai pas vu dans le cirque ces gladiateurs qui se rappelaient en expirant la grâce et les leçons de la gymnastique; mais je crois tous ces faits, parce que j'ai ▼u, mais vu de mes propres yeux, un effort aussi extraordinaire qu'aucun de ceux-là.

MADiiiioisELLB DE l'espinasse. — Doctcur, raeofirte^4e-moi. Je suis comme les enfants, j'aimie les ftiits merveilleux, et quand ils font honneur à l'espèce humaine, il m'arrive rarement d'en disputer la vérité.

Boiy>su. — Il y avait dans une petite ville de Champagne, Langres, un bon curé, appelé Le ou De Moni, bien pénétré, bien imbu de m vérité de la rdigion. Il fut attaqué de la pierre, il fallut le tailler. Le jour est pris, le cnirurgien, ses aides et moi nous nous rendons chez lui; il nous reçoit d^un air serein, il se déshabille, il se couche, on veut le lier; il s'y refuse; « placez-moi seule-

ment, dit-il, comme il convient; » on le place. Alors il demande un erand cruciiîx qui était au pied de son lit; on le lui donne, il le serre entre ses bras, il y colle sa bouche. On opère, il reste immobile, il ne lui échappe ni larmes ni soupirs, et il était délivré de la pierre, qu*il llgnorart.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Oda est bcau ; et imîs doutez après cela qwe celui à qui Ton

brisait les os de la poitrine avec des cailloux ne vît les cieux ouverts.

BORDEU. — Savez-vous ce que c'est que le mal d'oreilles?

MADEMOISELLE DE L*ESPINASSE. — NOU

BORDEU. — Tant mieux pour vous. C*est le plus cruel de tous les maux.

MADEMOISELLE DE l'eSPINASSE. — PluS que le

mal de dents, que je connais malheureusement?

BORDEU. — Sans comparaison. Un philosophe de vos amis en était tourmenté depuis quinze jours, lorsqu'un matin il dit à sa femme : Je ne me sens pas assez de courage pour toute la journée... Il pensa que son unique ressource était de tromper artificiellement la douleur. Peu à peu il s'enfonça si bien dans une question de métaphysique ou de géométrie, qu'il oublia son

oreille. On lui servit a manger, il mangea sans s'en apercevoir; il gajgna Ineure de son coucher sans avoir souffert. L'horrible douleur ne le reprit que lorsque la contention d'esprit cessa, mais ce fut avec une fureur inouïe, soit qu'en effet la fatigue eût irrité le mal, soit que la faiblesse le rendit plus insupportable.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Au sortir dc cet état, on doit en effet être épuisé de lassitude ; c'est ce qui arrive quelquefois à cet homme qui est là.

BORDEU. — Cela est dangereux, qu'il y prenne garde.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Je ne cesse de le lui dire, mais il n'en tient compte.

BORDEU. — Il n'en est plus le maître, c'est sa vie ; il faut qu'il en périsse.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Cette sentcncc me fait peur.

BORDEU. — Que prouvent cet épuisement, cette lassitude? Que les brins du feisceau ne sont pas restés oisife, et qu'il y avait dans tout le système

RÊVE DE d'aLEMBERT. 23 J

une tension violente vers un centre commun.

MADEMOISELLE DE L*ESPINASSE. — Si Cette teU-

sion ou tendance violente dure, si elle devient habituelle ?

BORDEU. — C'est un tic de l'origine du faisceau; ranimai est fou, et fou presque sans ressource.

MADEMOISELLE DE l'eSPINASSE. — Et pOUrQUOi ?

BORDEU. — Cest qu'il n'en est pas du tic de l'origine comme du tic d'un des brins. La tête

f)eut bien commander aux pieds, mais non pas e pied à la tête; l'origine a un des brins, non pas le brin à l'origine.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Et la différence, s'il vous plaît? En effet, pourquoi ne pensé-ie. pas partout ? C'est une question qui aurait dû me venir plus tôt,

BORDEU. — C'est que la conscience n'est qu'en un endroit.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Voilà qui est bientôt dit.

BORDEU. — C'est qu'elle ne peut être que dans un endroit, au centre commun de toutes les sensations, là où est la mémoire, là où se font les comparaisons. Chaque brin n'est susceptible que d'un certain nombre déterminé d'impressions, de sensations successives, isolées, sans mémoire. L'origine est susceptible de toutes, elle en est le registre, elle en garde la mémoire ou une sensation continue, et l'animal est entraîné dès sa formation première à s'y rapporter soi, à s'y fixer tout entier, à y exister*

mademoiselle DE l'espinasse. — Et si mon doigt pouvait avoir de la mémoire ?•..

BORDEU. — Votre doigt penserait.

mademoiselle de l'espinasse. — Et qu'est-ce donc que la mémoire ?

BORDEU. — La propriété du centre, le sens spécifique de l'origine du réseau, comme la vue est

la propriété de Tceil ; et U n'est pts pkis étonsant aue la mânoire ne soit pas dans roedl, qu'il ne rest que la yue ne soit pas dans Toreille.

MADEMOISELLE DE l'eSPINASSE. — l>o£teur^ VOUS

éludez plutôt mes questions qi^e vous n'y satisfaites.

BORDEU. — Je n'élude rien, je vous dis ce que je sais, et j'en saurais davantage, si Torganisation de l'origine du réseau m'était aussi connue que celle de ses brins^ si j'avais eu la même faci&té de l'observer. Mais si je suis faible sur les phénomènes particuliers, en revanche, je tiiomplie sur les phénomènes généraux.

madbmoiseixe de l ESPUfAssK. — Et ces phénomènes généraux sont ?

BORDEU. — La raison, le ji^ement, i'imagîaa^ tion, la folie, l'imbécillité, la férocité, TinstuM:!.

mademoiselle de l'bspikasse. — J'entends.

Toutes ces qualités ne sont que des ccoaséquences du rapport originel ou contracté par l'habitude de l'origine du faisceau à ses ramitications.

BORDEU. — A merveille. Le principe ouie tronc est-il trop vigoureux relativement aux branches? De là les poètes, les artistes, les gens à imagination, les hommes pusillanimes, les enthousiastes, les fous. Trop faiole? De là ce que nous appelons les brutes, les bêtes féroces. Le système entier lâche, mou, sans énergie ? De le les imbéciles. Le système entier énergique, bien d'ac-

cord, bien ordonné ? De là les bons penseurs, les philosophes, les sages.

mademoiselle de l'eshnasse. — Et selon, la branche tyrannique oui prédomine, l'instinct qui se diversifie dans les animaux, le génie qui se diversifie dans les hommes ; le chien a Toûorat, le poisson l'ouïe, l'aigle la vue; D'Alembert est jgéomètre, Vaucanson machiniste, Grétry musicien. Voltaire {ïoête; effets variés d'un brin du faisceau plus vigoureux en eux qu'aucun

RÊnc Aft d'alsiaset. 039

autre et que le biin semblable dans iss êtres de leur espèce.

BORDcu. — Et les habitudes qui sabjuj|uent; le vieillard qm aime les femmes, et Voltaire qui ânt encore des tragédies» (En œt endtoit le doGtvor se mit à rtTsr, et mademeiicIU de rEapiaiMe loi liit

XADKMOISKLLJ; DE L*SS9UUSSB. — DoCteUT^ TOUS

rêveac.

BORDBU. — Il est vrai.

ftSADEiioiSEixs um i/esfdussb. — A quoi rêvesvous?

BORssu* — A pr(^>os de Voltaire.

MAsœMoisBLLS DE l'bsi>iicasss. — Eh bien?

BORDEU. — Je rêve à la manière dont se ibnt les^grands hommes.

MADEHOiscLLs Dc l'jspinassk. — Et comment se font- ils?

BOfRDEu. — Comment la sensibilité...

MjWEMOiSELLE DE l'sspinasse. — La senslbl-* lité?

BORDEu. •— Ou l'extrême mobilité de certains . filets du réseau est la qualité dominante des êtres médiocres.

UkNomsKLLE DE l'esfinassc — Ah ! docteur, quel blasphème.

BORDBU. — Je m'y attendais. Mais qu'est-ce qu'un être sensible? Un être abandonné à la discrétion du diaphragme. Un mot touchant a-t-il Âappé l'oreille, un phénomène singulier a>-t-il frappé l'œil, et voilà tout à coup le tumulte intérieur qui s'élève, tous les brins du faisceau, qui s'agitent, le frisson qui se répand» Tborreur qui saisit, les larmes qui coulent, les soupirs qui suffoquent, la voix qui s'interrcnnpt, l'origine du faisceau qui ne sak ce qu'il devient; plus de sang-â*oicf, plus de raison, plus de jugement, plus d'instinct, plus de ressource.

MADEMOISELLE I» l'bsfinasbe^ — Je me recofi^ nais.

BORDEU. — Le grand homme, s'il a malheureusement reçu cette disposition naturelle, s'occupera sans relâche à Tmaiblir, à la dominer, à se rendre maître de ses mouvements et à con> server à Torigine du faisceau tout son empire. Alors il se possédera au milieu des plus grands dangers, il jugera froidement, mais sainement. Rien de ce qui peut servir à ses vues, concourir à son but, ne lui échappera; on Tétonnera difficilement ; il aura quarante-cinq ans ; il sera grand roi, grand ministre, grand politique, grand artiste, surtout grand comédien, grand philosophe, grand po^te, grand musicien, grand médecin ; il régnera sur lui-même et sur tout ce qui l'environne. Il ne craindra pas la mort, peur, comme a dit sublimement le stoïcien, qui est une anse que saisit

le robuste pour mener le faible partout où il veut ; il aura cassé Tanse et se sera en même temps affranchi de toutes les tyrannies du monde. Les êtres sensibles ou les fous sont en scène, il est au parterre ; c'est lui qui est le sage.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Dieu me garde de la société de ce sage-là.

BORDEU. — C'est pour n'avoir pas travaillé à lui ressembler que vous aurez alternativement des peines et des plaisirs violents, que vous passerez votre vie à rire et à pleurer, et que vous ne serez jamais qu'un enfant.

mademoiselle DE l'espinasse. — Je m'y résous.

BORDEU. — Et vous espérez en être plus heureuse .'*

mademoiselle DE l'espinasse. — Je n'en sais rien.

BORDEU. — Mademoiselle, cette qualité si prisée, qui ne conduit à rien de grand, ne s'exerce presque jamais fortement sans douleur, ou faiblement sans ennui; ou l'on bâille, ou l'on est ivre. Vous vous prêtez sans mesure à la sensation d'une musique délicieuse; vous vous laissez

entraîner au charmje d'une scène pathétique; votre diaphragme se serre, le plaisir est passé, et il ne vous reste qu*un étouffement qui dure toute la soirée.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Mais si je ne puis jouir de la musique sublime ni de la scène touchante qu'à cette condition ?

BORDEU. — Erreur. Je sais jouir aussi, je sais admirer, et je ne souffre jamais, si ce n'est de la colique. J'ai du plaisir pur; ma

censure en est beaucoup plus sévère, mon éloge plus flatteur et plus réfléchi. Est-ce qu'il y a une mauvaise tragédie pour des âmes aussi mobiles que la vôtre? Combien de fois n'avez-vous pas rougi, à la lecture, des transports que vous aviez éprouvés au spectacle, et réciproquement?

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Cela m'cst arrivé.

BORDEU. — Ce n'est donc pas à l'être sensible comme vous, c'est à l'être tranquille et froid comme moi qu'il appartient de aire : Cela est vrai, cela est bon, cela est beau... Fortifions l'origine du réseau, c'est tout ce que nous avons de mieux à faire. Savez-vous qu'il y va de la vie?

mademoiselle DE l'espinasse. ^— De la vie! docteur, cela est grave.

BORDEU. — Oui, de la vie. Il n'est personne qui n'en ait eu quelquefois le dégoût. Un seul événement suffit pour rendre cette sensation involontaire et habituelle; alors, en dépit des distractions, de la variété des amusements, des conseils des amis, de ses propres efforts, les brins portent opiniâtrement des secousses funestes à l'origine au faisceau; le malheureux a beau se débattre, le spectacle de l'univers se noircit pour lui; il marche avec un cortège d'idées lugubres qui ne le quittent point, et il finit par se délivrer de lui-même.

DiDEEOT. II. 16

242 RÊvs n

sâooHxnoLLK m L'ranHAssB. — Doctew, vous me Eûtes peur.

D*ALElfWRT, icfér tM. XDbe de dianfare et en bocaet de nuit. — Et du sommeil, docteur, ipi'en diles* voas? c*est une bonne chose.

BORDED. — Le sommeil, cet état où, soit lassitude, soit habitude, tout le réseau se relâche et reste immobile; où, comme dans la maladie, chaque filet du réseau s'agite^ se meut, transmet à Torigine commune une ûniie de sensations souvent disparases, décousues, troublées; d'au* très fois si liées, si suivies, si bien ordonnées que rhomme éveillé n'aurait ni plus de raisoo, ni plus d'éloquence, ni pfais d'imagination; quelquefois si Tiolentes, si vives, que 1 homme éveillé reste incertain sur la réalité de la chose...

BCADBMQISBLLE DE l/cSPOUSSE. -^ Eh bieOL, IC

sommeil ?

BOEDBU. — Est un état de Fanimal où il n'y a plus d'ensemble : tout concert, toute subcmlination cesse. Le maître est abandonné à la discrétiott de ses vassaux et à Ténergie effrénée de sa propre activité. Le fil optique s^est-il agité? L'origine du réseau voit: il entend, si c'est le fil a\t» ditif qui le sollicite. L'action et la réaction sont les seules choses qui subsistent entre eux; c'est une conséquence de la propriété centrale, de la loi de continuité et de l'habitude. Si Faction commence par le brin voluptueux que la nature a destiné au plaisir de l'amour et à la projMbgation de l'espèce, l'image réveillée de l'objet aimé sera l'eftet de la réaction à l'origine du £ii£sceau. Si cette image, au contraire, se réveille d'abord à 1 origine du faisceau, la tension du bria voluptueux, l'efiervescence et l'eflEusion du fiuide séminal seront les suites de la réactioa.

Valembert. — Ainsi il y a le nêve en montant et le rêve en descendant. J'en ai eu un de ceux-

là cette nuit : pour le chemin qu'il a pris, je Tignore.

BORD£ru. — Dans k veille le réseau obéit aux impressions de Pobjet extérieur. Dans le sommeil, c'est de Texercice de sa propre sensibilité qu'émane tout ce qui se passe en lui. 11 n'y a point de distraction dans Le rêve ; de là sa vivacité : c'est presque toujours la suite d'un éréthisme, un accès passager de maladie. L'origine du réseau y est alternativement active et passive âtune infinité de manières : de là son désordre. Les concepts y sont quelquefois aussi Ués, aussi distincts que dans l'animal exposé au spectacle de la nature. Ce n'est que le tal^eau de ce spectacle réexdté : de là sa vérité, de là l'impossibilité de le discerner de Tétat de. veille : nulle probabilité d'un de ces états plutôt que de l'autre ; nui moyen de reconnaître Terreur que l'expérience.

MAiyEM oiseiXB BB i/espinasss. — Et l'expérience se peut-elle toujours ?

BORDBU. — Non,

MAtiEMOiSEixc de.l'bspxnass£. — Si le rêve m'of* fre le spectacle d'un ami que j'ai perdu, et me l'offre aussi vrai que. si. cet ama existait ; s^il me parle et que je l'entende^ si je le touche et qu'il fiisse l'impresMom de la solidité, sur mes mains : si, à mon réveil, j^ai l'âme pleine de tendresse et dt douleur, et mes yeux inondés de larmes.; si mes bras sont encore portés vers l'endroit où , il m'est apparu, qui me répondra que je ne l'ai pas vtL, entendu,, touché réellement?

BORDEU. — Son afaE8ence« Mais, s'il est imposr sible de df-scerner la veille du sommeil, qui estce qui en apprécie la durée? Tranquille, c'est un intervalle étouffe entre le moment du coucher et' celui du lever : tcoubk, il dure quelquefois des^ amrées. Daas le premier cas, du moins, la conscience du' soi cent entièrement. Uov rêve

qu'on n*a jamais fait et qu'on ne fera jamais, me le diriez-vous bien?

MADEMOISELLE DE l'eSPINASSE. — Oui , CeSt

qu'on est un autre.

d'alembert. — Et dans le second cas, on n'a pas seulement la conscience du soi, mais on a encore celle de sa volonté et de sa liberté. Qu'estce Que cette liberté, qu'est-ce que cette volonté de 1 homme qui rêve ?

bordeu. — Qu'est-ce? c'est la même que celle de l'homme qui veille : la dernière impulsion du désir et de l'aversion, le dernier résmtat de tout ce qu'on a été depuis sa naissance jusqu'au moment où l'on est ; et je défie l'esprit le plus délié d'y apercevoir la moindre différence.

d'alembert. — Vous croyez ?

bordeu. — Et c'est vous qui me faites cette question ! vous qui, livré à des sp>éculations profondes, avez passé les deux tiers de votre vie à rêver les yeux ouverts, et à agir sans vouloir; oui, sans vouloir, bien moins que dans votre rêve. Dans votre rêve vous commandiez, vous ordonniez, on vous obéissait ; vous étiez mé-

content ou satisfait; vous éprouviez de la contradiction, vous trouviez des obstacles, vous vous irritiez, vous aimiez, vous haïssiez, vous blâmiez, vous alliez, vous veniez. Dans le cours de vos méditations, à peine vos yeux s'ouvraient le matin que, ressaisi de l'idée qui vous avait occupé la veille, vous vous vêtiez, vous vous asseyiez à votre table, vous méditiez, vous traciez des figures, vous suiviez des calculs, vous dîniez, vous repreniez vos combinaisons, quelquefois vous quittiez la table pour les vérifier; vous parliez à d'autres, vous donniez des ordres à votre domestique, vous soupiez, vous vous couchiez, vous vous endormiez sans avoir fait le moindre acte de volonté. Vous n'avez été qu'un point; vous avez agi, mais vous n'avez pas voulu. Est-ce qu'on

veut, de soi ? La volonté naît toujours de quelque motif intérieur ou extérieur, de quelque impression présente, de quelque réminiscence du fiasse, de quelque passion, de quelque projet dans 'avenir. Après cela je ne vous dirai de la liberté qu'un mot, c'est que la dernière de nos actions est l'effet nécessaire d'une cause une : nous, trèscompliquée, mais une.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Néccssaire ?

BORDEu. — Sans doute. Tâchez de concevoir la production d'une autre action, en supposant que l'être agissant soit le même,

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Il a raison.

Puisque j'agis ainsij celui qui peut agir autrement n'est plus moi ; et assurer qu'au moment où je fais ou dis une chose, j'en puis dire ou faire une autre, c'est assurer que je suis moi et que je suis un autre. Mais, docteur, et le vice et la vertu? La vertu, ce

mot si saint dans toutes les langues, cette idée si sacrée chez toutes les nations!

BORDEU. — Il faut le transformer en celui de bienfaisance, et son opposé en celui de malfaisance. On est heureusement ou malheureusement né; on est irrésistiblement entraîné par le torrent général qui conduit l'un à la gloire, l'autre à l'ignominie.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Et l'cstime de soi, et la honte, et le remords?

BORDEU. — Puérilité fondée sur l'ignorance et la vanité d'un être qui s'impute à lui-même le mérite ou le démérite d'un instant nécessaire.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Et Ics récompenses, et les châtiments?

BORDEU. — Des moyens de corriger l'être modifiable qu'on appelle méchant, et d'encourager celui qu'on appelle bon.

mademoiselle de l'espinasse. — Et toute cette doctrine n'a-t-elle rien de dangereux?

24^ nSVK DE D^A]

BQRocu. — Est-elle vraie ou est-elle fsiisae ?

MADEMOISKIXE DB l'bSPIKASSB. — Je la CTOÎS

vraie.

BORi>£u. — C'est--à-dire que toib peasez <}ae le mensonge a ses aTsmagcs, et la vérité ses jm* coavénients.

MAodioisBLLK TM iJmsrmAssE. — Je ie fiense.

BORDEU. — Et moi aussi : mais les avantages du mensonge sont d'un .moment, et ceux de la vérité sont éternels; mais tes »ûtes âcheuses de la vérité, quand eUe en a^ passent vite, et celles du mensonge ne ântssent Qu'arec liiL Examinez les effets du Bsensonge dans la tète de l'iiomme, et ses efiiets dans sa conduite; dans sa tête, on le mensonge s'est lié tellement qneQement avac la vérité, et la tête est fausse; ou il est bi^i et conséquemment Hé avec le mensonge, et la tête est erronée. Or, quelle conduite pouvez-^roms attendre d'une xéte ou inconséquente dems ses raisonnements, ou conséquente oans ses erreurs?

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Lc demler de ces vices, moins méprisable, est peut-être plus à redouter que le premier.

d'albmbbrt. «— Fort bien : voilà donc tout ramené à de la sensibilité, de la mémoire^ des mouvements organiques ; cela me^onyient assez. Mais rimagination? mais les abstractions?

BcmDBtr. -— L'imi^ination...

mademoiselle de L'sspn^AssE. — Un moment, docteur : récapitulons. D jsprès vos principes, il me semble que, par une suite d'opérations purement mécaniques, je réduirais le }>reœiâr ^énie de la terre à une masse de cbair inorganisée, à laquelle on ne laisserait que la sensibilité du moment, et que Ton ramènerait cette masse iniforme de l'état de stupidité le plus profond qif on puisse imaginer à la condition de Tlioimne de

fénie. L'un4e ces deux phénomènes consisterait mutiler Técheveau primitif d'am certain nombre

de ses forms, et à bkn broialler le reste; et le phénomène inverse, à restitner à récfaerem les brins qu'on en aurait détachés, et à abandonner le tout à un heureux développement.

Exemple : y&tt à Newton les deux brans aiuii' tifi^ et pins de sensations de sons ; les brins olfKtifSiy et phis de sensations d'odeurs; les brms optiques, et plus de sensations de couleurs ; les brins palatins, et plus de sensations de 'saveurs; îe smppiime ou brouille les autres, et adien Torganisation du cerveau, la mémoire, le pigment, les désirs, les aversions, les passions, la vo^ lonté, la conscience du soi; et voilà une masse informe qui n'a retenu que la vie et la sensibilité,

BOKDCU. — Deux qualités presque identiques ; la vie est de l'agrégat^ la sensibihté est de l'élément.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Je repreods cette masse et je loi restitue les brins owictifs, elle ^Mre ; les brins auditifs, et eDe entend ; les brins optiques, eteiXevoit; les brins palatins, et elle goûte. En d^êlant le reste de réchevean, je permets aux autres brins de se développer, et]e vois renaître la mémoire, les comparaisons, le jugement, la raison, les désirs, les aversions, les passions, l'aptitude naturelle, le tadent, et je re^ tpoiuve mon homme de génie, et cela sans l'entremise d'apQCun agent nétéro^ième et inincellîgibje.

BomjKB, — A merveille : tenez-vous-en là, k reste n'est que du galimatias.,. Mais les^abstraotions? mais l'imagination? L'imagination, c'est la mémoire des formes et des couleurs. Le sf^Neotacle d'une scène, d'un objet, monte néccssatrenient Tinstrument sen^ble d'une certaine manière ; il se remonte, ou de lui-même,

ou il est remonté par quelque cause étrangère. Alors il frémit au dedans ou il résonne au dehors; il

se recorde en silence les impressions qu'il a reçues, ou il les fait éclater par des sons convenus.

d'alembert. — Mais son récit exagère, omet des circonstances, en ajoute, défigure le fait ou l'embellit, et les instruments sensibles adjacents conçoivent des impressions qui sont bien celles de 1 instrument qui résonne, mais non celles de la chose qui s*est passée.

BORDEU. — Il est vrai, le récit est historique ou poétique.

D^ALEMBERT. — Mais commcut s'introduit cette poésie ou ce mensonge dans le récit?

BORDEU. — Par les idées qui se réveillent les unes les autres, et elles se réveillent parce qu'elles ont toujours été liées. Si vous avez pris la liberté de comparer l'animal à un clavecin, vous me permettrez bien de comparer le récit du poète au chant.

d'alembert. — Cela est juste.

BORDEU. — Il y a dans tout chant une gamme.

Cette gamme a ses intervalles; chacune de ses cordes a ses harmoniques, et ces harmoniques ont les leurs. C'est ainsi qu'il s'introduit des modulations de passaee dans la mélodie, et que le chant s'enrichit et s étend. Le fait est un motif donné que chaque musicien sent à sa guise.

MADEMOISELLE DE l'eSPINASSE. — Et DOUrqUOi

embrouiller la question par ce style figuré? Je dirais que, chacun ayant ses yeux, chacun voit et raconte diversement. Je dirais que chaque idée en réveille d'autres, et que, selon son tour de tête ou son caractère, on s'en tient aux idées qui représentent le fait rigoureusement, ou l'on y introduit les idées réveillées; je dirais qu'entre ces idées il y a du choix; je dirais... que ce seul sujet traité a fond fournirait un livre.

d'alembert. — Vous avez raison; ce qui ne m'empêchera pas de demander au docteur s'il

est bien persuadé au'une forme qui ne ressemblerait à rien, ne s^engendrerait jamais dans Tima^ation, et ne se produirait point dans le récit.

BORDEu. — Je le crois. Tout le délire de cette faculté se réduit au talent de ces charlatans qui, de plusieurs animaux dépecés, en composent un bizarre qu'on n'a jamais vu en nature.

d'alembert. — Et les abstractions?

BORDEU. — Il n'y en a point; il n'y a que des réticences habituelles, des ellipses qui rendent les propositions plus générales et le langage plus rapide et plus commode. Ce sont les signes du langage qui ont donné naissance aux sciences abstraites. Une qualité commune à plusieurs actions a engendre les mots vice et vertu ; une qualité commune à plusieurs êtres a engendré les mots laideur et beauté. On a dit un homme, un cheval, deux animaux ; ensuite on a dit un, deux, trois, et toute la science des nombres a pris naissance. On n'a nulle idée d'un mot abstrait. On a remarqué dans tous les corps trois dimensions, la longueur, la

largeur, la profondeur; on s'est occupé de chacune de ces dimensions, et de là toutes les sciences mathématiques. Toute abstraction n'est qu'un signe vide d'idée. On a exclu ridée en séparant le signe de l'objet physiaue, et ce n'est qu'en rattachant le signe à l'objet pn)rsique que la science redevient une science d'idées; de là le besoin, si fréquent dans la conversation, dans les ouvrages, d'en venir à des exemples. Lorsque, après une longue combinaison de signes, vous demandez un exemple, vous n'exigez autre chose de celui qui parle, sinon de donner du corps, de la forme, de la réalité, de l'idée au bruit successif de ses accents, en y appliauant des sensations éprouvées.

D^LEMBERT. — Cela est-U bien clair pour vous, mademoiselle ?

250 RÊIFK "DE d'aLSMBSRT.

MAI>E1il«nRSBLL& DB L'sSRNASSfB. — PaS hlÔmffiCRDt^

mais le (toctenr va s'expliquer.

BORDEU. — Cela votts plaft à dire. Ce n'est pas qu'il n'y ait peut-être cjuelque chose à rectiner et beaucoup à ajouter a ce que j'ai dit; mais il est onze heures et demie, et j ai à midi trne consultation au Marais.

d'alembert. — Le langage plus rapide et plus commode ! Docteur, est-ce qu'on s'entend? estce qu'on est entendu?

BORDEU. — Presque toutes les conversations sont des comptes raits... Je ne sais plus où est ma canne.. . On n'y a aucune idée présente à l'esprit... Et mon chapeau... Et par la raison seule qu'aucun homme ne ressemble parfaitement à un autre, nous n'entendons jtwnais précisément, nous ne sommes jamais

précisément entendus ; il y a du plus ou du moins en tout : notre discours est toujours en deçà ou au delà de la sensation. On aperçok bien de la diversité dans les jugements, if y en a mille fois davantage qu'on n'aperçoit pas, et qu'heureusement on ne saurait apercevoir... Adieu, adieu.

MADEMOISELLE DE . l'eSPINASSS . — EnC01« WEt

mot, de grâce.

BORDEU. — Dites donc vite.

mademoiselle de l'espinasse. — Vous souvenez-vous de ces sauts dont vous m'avez parlé ?

BORDEU. — Oui.

mademoiselle de l'bspinasse. — Croyez-v?5us que les sots et les gens d'esprit aient de œs sauts-là dans les races ?

BORDEU. — Pourquoi non?)

mademoiselle de l'espinasse. — Tant mieux pour nos arrière-neveux; peut-être reviendrat-il un Henri IV.

BORDEU. — Peut-être est-il tout revenu.

mademoiselle DE l'espiwabsb. — Docteur, vous devriez venir dîner avec nous.

RÊVE DE d'aLEMBERT. 25 r

BORDÉu. — Je ferai ce que je pourrai, je ne promets pas; vous me prendrez si je viens.

MADEMOISELLE DE l'espinasse. — Nous VOUS attendrons jusqu'à deux heures.

BORDEU. — J'y consens.

PUISéiS PHILOSOPHIQUES.

(Les notes id correspondent aux paragraphes namérotés.)

VI. Pacâme (iv« siècle) donna des règles aux cénobites

Les stylites étaient des ascètes, fakirs et autres, qui vivaient sur une colonne {stulos)^ à l'exemple du pauvre fou appelé Siméon.

IX. La pensée qu'il n'y a point de Dieu n*a jamais ^rayé personne. Comment le pourrait-elle? puisque l'existence ou la non-existence de Dieu ne change rien à la réalité des choses.

XIIL Le déiste seul peut faire tête à l'athée. Le déiste n'est qu'un athée décent.

On ne voit pas trop en auoi C. (Cudworth) et S.. (Shaftesburyj eussent été plus embarrassants pour Vanini que Nicole et Pascal.

Vanini fut brûlé vif à Toulouse, en 1619.

XVIIL Sup|)oser que la physique expérimenule ébranle le matérialisme, dont elle est la base, peut paraître aujourd'hui une idée bizarre. Diderot en est revenu ; Voltaire y est resté.

XX. L'intelligence d'un premier être démontrée dans la na

ture par ses ouvrages. Il faudrait d'abord démontrer que la nature est l'ouvrage d'un premier être. Le déiste ne s'aperçoit pas qu'il admet par avance ce qu'il vent prouver.

XXI. Un professeur célèbre. Brière croit q^u'il s'agit d'un nommé Rivard. Mais le raisonnement qm suit se recopie indéfiniment dans tous les cahiers de professeurs, depuis Fénelon jusqu'à Voltaire, sans compter nos modernes. La réponse de l'athée est péremptoire.

XXIV. Le scepticisme ne convient pas à tout le monde. On verra, dans le Rêve de d'Alembert (p* 188, 1. i, de ce volume), qu il cessa de convenir à Diderot.

XXVI. Elargisse^ Dieu. Diderot en est déjà au panthéisme : c'est la dernière étape avant le matérialisme.

X XVII. Lincuriosité, Expression de Montaigne, Essais, liv. III, ch. i3.

XXVIII. Un des premiers génies. Voltaire

XLVil. Hoc ego philosophi non arbitror. c II n*est [>as d'un philosophe, ce me semble, d'accepter des témoins qui peuvent être ou véridiques par hasard, ou faux et mensongers par malice. C'est par des arguments et des raisons qu'il fout expliquer les choses, et non par des événements auxquels je ne saurais croire.

Laisse donc là ce bâton augurai de Romulus qui aurait, selon toi, résisté à un violent incendie, et ce caillou d'Accius Navius. La philosophie n'a que faire de misérables fables. La nature, l'origine, la valeur de la foi aux augures, voilà ce que le philosophe devait considérer... Les Etrusques ont pour auteur de leur science je ne sais quel entant trouvé sous une charrue (i), et nous, qui? Sera-ce un Accius Navius?... Tiendrons-nous pour garants de la divinité des êtres dénués de sens?... Comme si rien n'était plus patent que l'inertie du vulgaire 1 comme si toimême tu prenais la multitude pour arbitre de tes jugements ! » (De la Divination^ liv. II, ch. 38, passim.)

X .MX. Mirum est quantum illi viro. « II est étonnant combien ce rapport trouva de gens disposés à y croire; combien l'immortalité de Romulus atténua le regret de sa mort. L'admiration et la terreur consacrèrent la légende. Quelques-uns ne l'eurent pas plutôt salué dieu, fils d'un dieu, que ce fut le cri public. »

LI. Qui quando ei ^lacebat. « Qui, lorsqu'il lui plaisait, après quelques gémissements, tombait comme mort, si dégagé des sens qu'on pouvait le pincer, le piquer, le brûler, sans qu'il éprouvât aucune douleur, si ce n'est, dans la suite, celle de la blessure. »

Magistrat janséniste. Carré de Montgeron. conseiller au Parlement, auteur de La vérité des miracles opérés par l'intercession de M. de Paris, etc. 1737- 174 1-1748. Voir les deux paragraphes suivants, relatifs aux convulsionnaires de Saint-Médard. Les Jésuites contestaient ces miracles parce qu'ils ne les avaient pas inventés.

LVI. Omittamus ista communia. « Laissons là ces arguments communs invoqués des deux parts, et faussement par ceux-ci

comme par ceux-là. »

LIX. Abbadie, Traité de la vérité de la religion chrétienne, 1729, 1826.

(i) On dit oue, comme un laboureur passait un jour la charrue sur un cnamp du territoire de Tarquinies et qu'il faisait un sillon profond, tout à coup il sortit du sillon un certain Tagès qui lui paria ; que ce Tagès, au rapport des livres étrusques, avait le visage d'un enfant, mais la prudence d'un vieillard... (Divination, II, 23, trad. J.-V. Lecierc.)

254 NOTES ET VAKUNTVS.

Hnet, Traàté phiiûtopbiqwe de la /kàbicae de l'esprit humain.

Addition aux PsNséis.

XXX. Peuple aveugle, Egyptien imbécile, ouvre donc les yeux! Ce cri sera entendu.

XXX. Tu es Petrus. Tu es Pierre, tt sur cette pierre j'édifierai mon Egttse. Calembour fondamental.

Le Seigneur des Accords. Estienne Tabourot : Bigarrures et touches, avec les apophtegmes du sieur Gaulard, 1572.

XL. La Hontatu Gascon voyageur du xvii* siècle

IJUUI. Satis triumjphat peritas* a C'est assez pour la vérité d'ôtie agréée aun petit nombre de boni esprits; ce triomphe lui suffit.

Elle, n'est pas faite pour plaire à tout le moaiAe. »

ENTmEHEN D'tlN PHILOSOPHE ÀJTEC LA MAEÉCHALE DE **^.

La maréchale de Broglie (?); c'est la tradition recneiUie par

Ntigeon.

Crudeli (Thomas) est un auteur italien duquel Diderot a traduit un sonnet ; il lui prête ici beaucoup plus qu'il ne lui a jamais emprunté. En lui prenant son nom, il Im rend l'immortalité.

Dans un recueil paru en 1777 et daté de Londres (Amsterdam), Pensées pkùosopMqnes en français et en italieo, l'Entretien est précédé du morceau suivant : « Crudeli, si connu par ses poésies et par d'autres oavi^age», avait uœ mamère de penser fort libre, et sea affinres av«c IlaqnâsitioB ne prouvent que trop qu'il ne la dîssnmdtit guère. 11 a laissé quelques mamiscrits, antre lesquels en a trouvé le dialogue suivant. Nous doutons qu'il ait jamais été inpiimé. quoique quelques personnes prétendent le ooBtrttre. Noue 1 avons ttaouit d'«pfè» une copûe numuscrite très-incorrecte, qu'il a £ei11b restixaer en plusieers endroits. Les iateriooiitions n*<étai«it pciat.dîsdBguées . soiiveBt on était exposé à attribuer à m des pcrsoaaages ce qm appartenait à l'autre. Plus sauvear celte inatteation du copiste rendait le texte original presque inintelligible» Nous deoMmdons grâce aux savants de se nation pour la liberté que noms avons prise de fioucfaer à l'oevra^ d'un auteur qui mérite son estime à de si justes titres, ^i nous avona commis quelques erreurs, nous osons nous flatter qu^elles seront légères, n y a toute apparence que la dame avec laquelle le poète s'entretient est la signora Paoïina Contarini, Vénitienne, à la* quelle il a dédié quelques-unes de ses odes. Ce dialogue n'est

pas sans profoadeur. mais eHe y est partout dérobée par la naïveté et la simplicité du disooorai II serait à souhaiter q«e les nutiènes ianertantes ec traitaaeeat toujouie avec la naSone impartialité et dans le naêine esprit de tolérance. Le philo^ soplw ne prétend peint asMoer la 4ame â seeopinienB^ et ceOerci, de son côté, éeonte «es vaiee» sans humeur, et ik se se-

pasHit raniei*ai]*eeo s'aimaot et en s'estimant. Sn tradoifant

ce dialogue, il nous paraissait assister véritablemenc à leur

conversation; nous espérons qu'on en éprouvera le m&ne effet

à la lecture. »

P. 54; 1- 35 : qui frappe à la porte. C'est le texte fourni par la Correspondance secrète. Ailleurs on lit : « Vous en avez trouvé six autour de moi, et dans quelques jours vous en pourriez voir un de plus sur mes genoux. »

P. 57, 1. II : VHôvitai. La Salpêtrière; on y enfermait les filles : à Bicêtre, les vagabonds..

P. 62, 1. 33 : dérobé ta vanité. Alias, donné : cootre-aens ; vanité est iâ dans le sens d'inanité.

P. 63, 1. 18 : Bouguer. Compagnon de La Coadamine au Pé-Foa, inventeur de rbétiomètre.

P. 69, 1. 6 : t'est la bouteiUe à l'encre, n'est-ce pas? etc. Texte de la Corresp, secrète. On lit ailleurs : « C'est à Caire tourner la tête, n'est-ce pas? ~ Pourquoi donc, quand on lîa bonne? — Après tout, le plus court est de se conduire comme si le vieillard exis-

tait. — Même quand on n'y croit pas. — Et quand on y croirait, de ne pas trop compter sur sa bonté. — Si ce n'est pas le plus poli, c'est du moins le plus sûr. — Les coupures semblent ici moins naturelles. 9

La Promenade du scipnQ,UE ou les Allées. L'Aixés des Epines.

P. 73 : Velut sylviSf ubi passim... « Dans les forêts, il arrive

3ue les voyageurs trompés s'écartent du vrai sentier ; l'un évte à ^ucne, l'autre à droite. Une mdme erreur les égare

en des directions contraires. Tu te crois insensé ; ton censeur

n'est pas plus sage. Celui qui te raille traîne une queue (at-

tadule à soa habit). »

Ouo UC: ntalo Mentent*»,

Qad Mal tiouble l'esprit? Cest la crainte des dieux. P. 73, L 4 t c ouFÀ qui Louis. Qatraut eu Laponie, La Con-

danûie au Péran* P. 75, l. 16 : deux volumes épais. L'Ancien et le Nouvioau

Teftament Jb., 1. S7 : les privilégiés. Les juifs et les chrétiens. P. 76, l. 12 : son engagement. Le baptême.

ib., L 34 : marqués sur la partie mente. La circoncision. Ib., L 35 : tffc bandeau et une robe. Le bandeau de la foi, la

robe d'mnocence.

P. 78, 1. i5 : ^armée* Les élus.

P. 81, 1. 19 : dans la uâîre. Dans l'allée des marronniers, de

la science et de la philosophie.

Jb,, L 3i : ttit vice-roi. Le pape.

P. 83, 1. 3 : des recrues. Les protestants.

Jk, L 30 : comte à kec de eorèiu. La crosse.

256 NOTES BT VARIANTES.

P. 83, 1. 3i : sacrificateurs de Cybèle. C'étaient des eunuques volontaires.

Ib,, I. 38 : un baume. Le saint-chrême.

P. 84, 1. 7 : espèce de pandours. Les moines.

Ib., 1. 30 : ce conseil de guerre. L'inquisition.

Ib.j 1. 36 : essaims d'enrôleurs. Les missionnaires.

P. 85, 1. 22 : une espèce de caisse. Le confessionnal.

P. 86, 1. 27 : gens austères. Les jansénistes.

Jb., \. 35 : gratis. Allusion à la grâce eCBcace.

P. 87, 1. 7 : pantoufles de duvet. La morale des Jésuites.

Jb., 1. 26 : de mil et de bonbons. Pour Ververt.

Ib.^ 1. 35 : vieux berger. Moïse.

P. 89, 1. 25 : vieillard assez vert. Abraham. Tout cela est si transparent^ que les notes deviennent superflues. C'est toute l'histoire samte et tout le dogme chrétien résumés avec une parfaite exactitude.

P. 93, 1. 6 : vendeur de marée et cordonnier mi-gentilhomme. Pierre et Paul.

canne invisible. La grâce

/*., 1. 28 : ancien professeur de rhétorique. Augustin.

P. 94, 1. 5 : ce guide. Toujours le même Augustin.

P. 96, 1. 6 : Ménippe. Un des plus amusants et irrévérencieux personnages des Dialogues de Lucien.

P. 98, 1. 25 et suiv. : les maximes de votre chef... quatre cents ans avant lui. C'est cette vérité que M. Ernest Havet a si fortement établie dans ses Origines du christianisme.

P. io3, 1. i3 : un coup de vergette. L'extrême-onction.

Supplément au Voyage de Bougainviixe.

At quanto meliora monet. « Qu'ils sont meilleurs, et comme ils contredisent ces lois factices, les enseignements de la nature, pourvtr^qu'une juste mesure préside à l'emploi de ses dons, eto-KTon n'aille point mêler aux biens désirables les maux qini faut fuir ! Ne crois pas qu'il importe peu de savoir si tu souffres par ta faute ou par le vice des choses. »

liougainville, mathématicien, militaire et marin, accomplit, de 1766 â 1769, le premier voyaee autour du monde exécuté

Î>ar un Français. La relation de ce voyage parut en 1771. Assézat.) P. III, 1. 28 : Expulsion des Jésuites du Paraguay. 1768. P. 112, 1. 7-9 : Byron (John) avait exploré la Patagonie en

1764. Maty, secrétaire de la Société royale de Londres. Tous

les deux, comme Pigafetta, le compagnon de Magellan,

croyaient à la taille colossale des Patagons.

Les habitants de la Terre de Feu di^rent notablement des Patagons. Darwin, qui les a étudiés de près, nous montre en eux les derniers des humains.

Au reste, les sauvages, tels que le xviii* ûède se les est

IfPTES ÏT VARIANTES, 2by

figurés, reiMmbleQt aux sauvants réela à peu près sutaot que

les paysans de George Sand aux vrais paysans.

P. 1 1 3, l. 7 : l'iie des Lanciers. Une des Pomotou, découverte par BougainviUc en 1768.

Ib,. I. 29 : Poissonniert médecin, lieutenant-général des armées de l'impératrice russe Elisabeth, s'était fait une renommée considérable par l'invention de cet appareil.

Ib., 1. 33 jusqu'à p. 116 : ébauche du discours du vieillard^ qu'on trouvera au Supplément, p. 127, etc.

P. 114, 1. 16 : Vhobbisme social. Le philosophe Hobbes exprimait Torigine des relations entre les hommes par cette courte formule : Homo homini lupus : L'homme fut pour l'homme un loup.

P. 116, 1. 33 : c'est ce doigt du milieu que les Romains appelaient quelquefois le doigt obscène. Il a conservé son office à travers toutes les vicissitudes de l'évolution sociale, depuis l'état

sauvage jusqu'en pleine civi isation. Voilà, dirait 1 ylor, un fait bien caractérisé de survivance.

P. 1 1 7. l. 1 1 ; le gérofle. On dit aujourd'hui plus volontiers girofle»

P. 118, I. 4 : Anquetil-Duperron^ le courageux investigateur qui, au prix de fatigues inouïes, a rapporté en France le texte du Zend-Avesta, déchiffré depuis par le Danois Rask et notre Eugène Burnouf.

P. 127, I. 3 : il est question d'un vieillard dans la relation dt Bougainville. Mais c'est Diderot qui le fait parler.

. . 128, 1. II et suiy. : distinction du tien et du mien. On sent ici que Diderot n'a jamais complètement renoncé aux idées que luimôme avait suggérées à Rousseau sur l'état de nature et l'état civilisé. Ce paradoxe est d'ailleurs un legs de l'éducation religieuse et classique. La Bible et la mythologie ont placé l'âge d'or et l'Eden à l'aurore de l'humanité. C'est

Êar ses souvenirs d'enfance autant que par son sujet que liderot se trouve conduit à chercher dans la communau é des

biens et des femmes, trait des sociétés rudimentaires, le chimérique idéal qui déjà séduisait Platon. Son plaidoyer est

éloquent et charmant, et cela suffit.

P. i3i, I. 27 : petits œufs de serpent. Les verroteries et

perles fausses.

P. i32, I. 29: le

effet, et les autre

péens ont sans

dépopulation de

est tombée de ce

pas les seules c

général. Parmi I

surtout l'épuisen

rière.

P. |33^ l, 17 : l'usage de la langue espagnole. Portugaise DIDEROT, n. 17

eût été plus yraisemblable. Queiros, qui découvrit Talti en 1606, était Portugais.

P. i38f l 19 : des pieds, des mains, une tête? C'est à quoi D*oat pas songé les inventeurs du grand architecte. Sous sa forme légère, l'areument est solide. Pour le parer, les logiciens en sont réauits à TRypothèse d'une intelligence oépouillée de toutes les conditions de Tintelligence. Quand ils auront découvert un être qui pense sans cerveau et qui agit sans organe et sans forme, on discutera leur croyance. Dioerot ici est fort en avant de Voltaire.

Cet écrit pourrait servir de texte à un commentaire perpétuel, puisque les plus hautes questions sociales y sont tour à tour abordées. Avec autant de verve que de profondeur, Diderot critique non-seulement dès anomalies bizarres comme le célibat des prêtres mâles et femelles, mais les institutions inséparables de Tordre civilisé, le mariage, la propriété, TEtat. 11 établit le caractère conventionnel et factice des délits non prévus par la nature

et enjgendrés par les lois; il montre en chacun de nous la guerre civile que soutient Vhomme naturel contre Vhomme artificiel , et les alternatives de cette lutte inexpiable. Tout ce qu'il dit à ce sujet est excellent et doit être médité par tous les moralistes et législateurs. Sa conclusion, p. 168, est irréprochable : c Nous parlerons contre les lois insensées jusqu'à ce qu'on les réforme; et en attendant, nous nous y soumettrons. » Mais sa thèse a ses côtés faibles. Le XVIII* siècle n'a connu que des sauvages de fantaisie, auxquels Diderot et Voltaire lui-même, aussi bien que Rousseau, attribuent les vertus moins les vices, la raison moins les erreurs de l'homme affiné par la civilisation. C'est là un paradoxe, disons-nous, qui se concilie facilement avec notre déplorable éducation rationaliste. Diderot, le précurseur de la théorie évolutive, croit encore que la raison, le sens du juste sont des facultés irréductibles et communes à tous les hommes de tous les états et de tous les temps. C'est avec sincérité qu'il hésite à se prononcer entre les avantages de la civilisation et la prétendue félicité de la vie sauvage. Il incline réellement « à croire (p. 167) les hommes d'autant plus méchants et plus malheureux qu'ils sont plus civilisés. » Le paradoxe est tombé, la critique reste ; et le paradoxe l'a rendue plus piquante. On sourira de l'un, comme d'une bonne plaisanterie; on profitera de l'autre, si l'on peut

P. 168. 1. 21 et suiv. : La Reymer. Gardeil, Tanié, M"» de La Chaux, Personnages de Ceci nest pas un conte, tome l*'. Desroches, M"« de La Carlière^ sont mis en scène dans le dialogue-récit intitulé : Sur l'inconséquence du jugement public de nos actions particulières.

Entretien entre D'Alembert et Diderot*

P. 173, I. i : J'avoue, etc. Parfaite définition du Dieu de la

métaphysique.

P. 174, 1. 21 : une sensibilité inerte. Cette expression, amc-

née par les besoins de Tantitbèse, impliquerait la présence de la sensibilité dans Tatome, dans Tultime partie ae l'élément chimique. Il semble que ce soit là le dosme fondamental du Monisme, qui est aujourd'hui une sorte ae matérialisme métaphysique. Et Diderot ne paraît pas éloigné, par moments, d'y croire. Ce que c*est que la puissance d un mot! on sacrifie la justesse à la concision; au lieu de sensibilité inerte^ il eût fallu dire : caj^acité d'acquérir, en et par certaines combinaisons, la sensibilité. C'était plus long, mais l'équivoque disparaissait.

P. 175, 1. 37 : Hue^, auteur du monument de Maupertuis le père. Grimm disait de cet ouvrage : « 11 ne rendra pas à M. Huez l'immortalité qu'il donne au père de Maupertuis. » (Note d'Assézat.)

/^., 1. 39 : Falconet fait peu de cas, etc. Dans sa correspondance avec Diderot.

P. 175, 1. 36 : grand géomètre. D'Alerabert lui-mSme.

P. 177. 1. 27 : in vasi licitOy et Jiat, etc. En vase licite, et foit fait un homme selon la formule. Le piquant de l'ordonnance réside dans ce vas ticitum, une des préoccupations constantes de la casuistique, laquelle, comme on sait, toujours s'agite entre Charybde et Scylla, et ne quitte pas vblontiers ces régions périlleuses.

P. 178, 1. 21 et suiv. : le vermisseau,., s'achemine peut-être à l'état de grand animal. Cette idée, développée dans les Pensées sur V interprétation de la nature^ 2, contient en germe toute la théorie de la descendance et de l'évolution. Tout ce qui suit est le

résumé le plus parfait, et souvent le résumé par avance, de toute la psycholo^e physiologique et de ce qu'on a nommé la philosophie première. Diderot apparaît ici absolument dégagé de tonte idée et de tout « ga* limatias métaphysico-théologique » (p. 184).

P. 186, l. i3 : Berkeley enseignait que, l'esprit ne pouvant concevoir que des idées ou formes immatérielles, tous les objets extérieurs n'étaient que des idées de notre esprit, ce que Stuart Mill a depuis appelé des possibilités de sensation. O sensationnistes subtilisants!

P. 188, 1. I : Est-ce qu'on est sceptique? mot fameux et digne de l'être.

P. 189, 1. 16 : Mémento quia pulvis» Souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras (que tu te dissoudras) en poussière.

Rêve db D'âlembert.

P. 190, 1. 8 : tdté le pouls et la peau. Bordeu, précisément»

était connu par des Kecherches sur le pouls, parues en i756t

in- 12. n était d'ailleurs animiste, comme l'ancienne école de

Montpellier.

P. loi, 1. 37 et suiv. : un çoint vivant ^ etc. C'est la théorie

cellulaire, aujourd*hui classique, grâce aux travaux de Robin,

Qaude Bernard, Virçhow, etc.

P. 197, 1. 3s : deux fines qui se tenaient par là tête,*, Monstf c décrit ptr Buflbn et connu soas le nom d'HéItee et Judith.

P, 199. 1. 25 : VAnpiillàrd, Needham, qtti. Torant naître des anguilles, c'est-à dire des infusoires, dans de lâ farine en fermentation, croyait à la génération spontanée et directe. Les expériences des panspermistes modernes ont coupé court à cette hypotlièse trop simple, qui avait séduit Lucrèce et Virgile avant d'égarer Needtiam, ou du moins Tout fait reculer jusqu'aux origines de la vie sur la terre.

P. 202, l. 25 : Pourquoi ne voyons-nous plus. Souvenir de Lucrèce, De Rerum natura^ 1. V :

La terre, mûre alors pour les races hunudnes... Fit éclore, partout où le lieu s'y prêtait.

Des bourgeons qu'en ses flancs leur racine implantait, Ovaires qu'à son heure ouvrit l'effort du genne«é. Mais le temps met un terme à la t'écoodité...

P. 205, 1. 32 : Tout est un flux général. Opinion d'Héradite.

P. 206, 1. 5 : Les besoins produisent les organes, Diderot, avec 4e Maillet et Robinet, avant Lamarek, a proclamé cette loi de l'évolution.

Ib., 1. 28 : par n'être qu'une tête. L'accroissement du voltime cérébral a été démontré par M. Broca (Etudes sur des crânéi parisiens comparés).

P. 207, \, S: le ruban du Père Castel^ ou clavecin oculaire^ sur lequel devaient venir se peindre les couleurs, par déjiradations

successives. Diderot parie de cet instrument projeté, dans sa Lettre sur les sour as-muets.

P. 208 : 1. 2 : la somme d'un certain nombre de tendances. Il y a encore là un soupçon de métaphjrsique.

P. 209, 1. 5 : «« ou plusieurs point'!... Les physiologistes modernes, après avoir déjà très-suflOsamment déterminé les régions générales qui recueillent respectivement les impressions des cinq sens, travaillent à préciser les points où les sensations se fixent en images et se combinent en idées.

/*., 1. i3 : de la prose sans m'en douter. Gommé M. Jourdain, dans le Bourgeois gentilhomme, de Molière, acte II, scène 11.

P. 216, 1. 22 : ce monstre, ou cyclope, né le li oct. 1766, était du sexe féminin.

P. 218, 1. 20 : ces irrégularités. Diderot esquisse la théorie de l'atavisme.

P. 220, I. 33 : l'unité de l'animal. Jamais la question du mêi n'a été plus nettement posée et réeolne. Voir aussi p. 228, 1. 16 et Buiv.

P. 221, 1. 26 : La Perronie (1678- 1747), premJef chlhirBien du roi Louis XY, fondttevr, avec Queanay, de rAcMKmfè di chirurgie. (Assézat.)

P. 225, 1. 39 : deux hommes ^tprU, ÀniÉad et 6«erd.

P. 330f I. 10 : l'homme est un animal composé. Encore noe

vue qui est classique aujourd'hui.

P. 234, 1. 2 : vous aimerie\ bien. Témoin les lettres de M"« de

KEspinasse au marquis de Mora, écrites en 1773, peu après

cet entretien supposé.

P. 235, 1. 7 : ce prêtre de Calante. V. Pensées philosophi-

Îies, LI.

oute cette fin vaut, à elle seule, de longs traités sur les facultés de Tâme et les opérations de Tesprit; notamment le

Passage sur l'abstraction^ p. 349. Jamais on il'a mieux état>li oriffine concrète des sciences mathématiques, des concepts de nombre et d'étendue.

FIN DBS NOTES ET VÀUANTB6

TABLE DES MATIÈRES

Supplément au Voyage de Bougainville, ou Dialogue sur Pinconvénient d'attacher des idées morales à certaines actions physiques qui n'en comportent pas.

Notice . io8

Voyage 109

Supplément au Voyage 119

Entretien entre D*Alembert et Diderot.

Le Rêve de D'âlembert.

Notice 172

Entretien 173

Rêve 190

Notes et variantes 2 52

FIN DE LA table DES MATIÈRES DU DEUXIÈME VOLUME

Paris. — Typ. de Ch. Noblet, i3, rue Cujas.

ŒUVRES DE LOUIS ASSELINE

Conférence sur Diderot. Broch. i865.

Revue encyclopédique, un numéro. i865.

La Libre Pensée. 1866.

La Pensée nouvelle, en collab. avec A, Coudereau, André Lefèvre, Ch. Letourneau, D*" Thulié, Yves Guyot, P. Lacombe, A. Deroux, L. Mullem, etc. 2 vol. grand in-S». 1867-68.

Les trente tyrans a Athènes. 4» numéro de la Lanterne magique,

Marie Alacoque et le Sacré Cœur. 1873.

Sa Majesté le Maire. 1875.

La Correspondance libérale. 1869-78.

Histoire d'Autriche, dépuis la mort de Marie- Thérèse jusqu'à nos jours. Un vol. in- 18.

Germer- Baillière. 1878.

ŒUVRES PHILOSOPHIQUES D'ANDRÉ LEFÈVRE

De la nature des choses (De Rerum Natura)^ tr. en vers français, avec introduction et sommaires. In-8®, Fischbacher, 1876.

Religions et mythologies comparées. 2® éd., in- 18, Ernest Leroux.

Etudes de philologie et de linguistique. In- 18, ib.

La Philosophie. Reinwald. Un vol. in- 18, de la Bibliothèque des Sciences contemporaines.

L'Homme a travers les âges, in- 18, Reinwald.

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/chefsdoeuvrededoodidegoog. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.